

30 témoignages
recueillis par le Mouvement du Nid

« La question de la prostitution n'est envisagée dans aucun pays ni traitée politiquement et par l'éducation comme la question absolument centrale des rapports du masculin et du féminin qu'elle est (...) »

Françoise Héritier, Masculin Féminin II, Dissoudre la hiérarchie, 2002

« On dit que l'esclavage a disparu de la civilisation européenne. C'est une erreur. Il existe toujours. Mais il ne pèse plus que sur la femme, et il s'appelle prostitution. »

Victor Hugo, 1862

« Je n'ai pas de compte à rendre, elle n'a pas de compte à rendre. Je ne la connais pas, elle ne me connaît pas. Peut-être que dans le fond, c'est un bon moyen de ne pas être emmerdé par les gonzesses. »

Un « client » interrogé dans le cadre de l'enquête Ifar/Mouvement du Nid, 2005

« Je vais malheureusement annuler notre rencontre. Pour des raisons diverses je suis assez fragile en ce moment, et donc après mure réflexion je pense ne pas être encore prête à parler de vive voix de cette histoire. »

Une personne prostituée (la veille d'un rendez-vous pour témoignage, 2012)

Témoignages recueillis* pour le Mouvement du Nid-France par Claudine Legardinier, journaliste, et publiés entre 2000 et 2013 dans la revue Prostitution et Société. Tous les prénoms ont été modifiés.

© Mouvement du Nid, novembre 2013

* À l'exception des témoignages de Stéphanie (La CLES) et Angel K (Surviving Prostitution / Lobby Européen des Femmes)

SOMMAIRE

Anne, étudiante « escort » par Internet <i>Une torture physique et psychologique</i>	8
Julie, prostitution à domicile <i>Une vie de sans-papiers dans mon propre pays</i>	10
Marion, prostitution de route <i>J'ai le sentiment qu'on me demande d'y retourner</i>	13
Adriana, Traite des Êtres Humains <i>Je suis contente parce que je suis vivante</i>	16
Noémie, bar à hôtesse (France) <i>Mon corps s'est couvert d'eczéma tellement je ne supportais plus qu'on me touche</i>	18
Rosen, bar à hôtesse (France) <i>Je me suis autodétruite. Si j'avais continué, je serais morte</i>	21
Fiona ^{1/2} , bar à hôtesse (Belgique) <i>Le mec paye, il fait ce qu'il veut</i>	23
Fiona ^{2/2} , bar à hôtesse (Belgique) <i>Dans le milieu, c'est le non dit, tout le monde se tait</i>	26
Raphaël, prostitution de rue <i>On était beaucoup de mineurs. Le plus jeune avait 13 ans...</i>	28
Raïssa, Traite des Êtres Humains <i>Les clients ? Je ne veux plus jamais en parler. Plus jamais y penser</i>	30
Myriam, prostitution de rue (personne transsexuelle) <i>Après tout ce que j'avais vécu, après tant de violence...</i>	32
Naïma, bar à hôtesse (France) <i>J'ai le sentiment que les clients préfèrent celles qui sont en pleine détresse</i>	34
Caroline, réseau sadomasochiste <i>Ils utilisent les techniques des gourous : c'est comme une secte</i>	36
Sacha, « escort » par Internet <i>On n'est pas des femmes, on est des objets</i>	39
Anaïs ^{1/2} , prostitution à domicile <i>Le plus dur ce n'est pas les bleus, c'est la violence psychologique, le harcèlement</i>	42

Anaïs ^{2/2} , prostitution à domicile <i>Au procès de mon mari proxénète, c'est moi qu'on a mise en accusation</i>	45
Stéphanie, pornographie et prostitution <i>Je suis sidérée par la banalisation spectaculaire de cette industrie !</i>	48
Sonia, prostitution à domicile <i>Trente ans après, je garde en moi une mutilation cachée</i>	50
Mylène, « prostitution de luxe » (Allemagne) <i>Pour oublier, il faudrait que j'aie la maladie d'Alzheimer</i>	53
Monika, bar à hôtesse (Belgique) <i>J'étais une automate ; avec l'alcool, j'étais dans le gaz</i>	55
Clara, Traite des Êtres Humains <i>On m'a jetée en prison et traitée comme une criminelle !</i>	57
Paolo, prostitution masculine par Internet <i>Un jour, il y en a un qui m'a proposé de l'argent</i>	59
Laldja, bar à hôtesse (France) <i>Il avait un regard qui voulait dire « tu ne vauds rien, t'es nulle »</i>	61
Éléna, Traite des Êtres Humains <i>Si tu cries, c'est ton enfant qui en pâtira</i>	64
Alicia, prostitution à domicile <i>J'ai horreur de ce mot, pute. C'est terrible, ce qu'il est lourd à porter...</i>	66
Angel K, pornographie et prostitution <i>Les mensonges que l'industrie du sexe nous raconte, nous ne sommes pas obligéEs de les gober</i>	68
Muriel, prostitution de rue <i>J'ai enfin l'impression d'exister</i>	70
Julien, client de la prostitution <i>À cette époque, rien ne nous dissuadait de devenir clients...</i>	72
Laurence ^{1/2} , prostitution de rue <i>J'ai fait et subi sexuellement les pires horreurs</i>	75
Laurence ^{2/2} , prostitution de rue <i>Renaître de mes hontes</i>	76

LA PAROLE INTERDITE

« On a peur de parler, la société a peur d'entendre », nous dit une jeune femme prostituée dans un bar à hôtesse.

Réduite au silence par la honte, plus encore que par les menaces, la parole de l'immense majorité des personnes prostituées demeure totalement occultée. À qui peut-on dire que l'on est prostituée, auprès de qui peut-on prendre le temps de dérouler le fil entier de son histoire ?

Ce n'est que dans le huis clos de nos associations que certaines trouvent la force de parler. Souvent pour la première fois. Loin des caméras, loin des regards, dans la confiance réciproque et l'absence de jugement. Au Mouvement du Nid, les histoires que nous entendons sont souvent bouleversantes, l'écoute en est souvent éprouvante.

Nous qui recevons leur émotion, leurs larmes, leur colère, sommes frappéEs par la rage de dénoncer, de témoigner, qui les anime. Toutes voudraient que leur expérience serve à d'autres, toutes enragent de ne pas pouvoir prendre la parole en public, tant le jugement social continue de peser sur elles par une formidable inversion des responsabilités.

Depuis de longues années, nous publions leurs témoignages dans nos pages : des femmes en majorité, mais aussi des hommes, qui ont en général fait la démarche de nous contacter, mus par le désir profond de changer de vie, d'échapper à l'enfermement ; des personnes dont la force, la volonté, la résistance sont souvent étonnantes. La plupart ne viennent pas du bout du monde mais de nos villes, de nos quartiers.

Aujourd'hui, cette parole dont nous sommes les dépositaires pèse de toute sa charge politique. En attendant que les premières intéressées puissent enfin prendre la parole publiquement, sans crainte d'en être détruites, nous jugeons essentiel de faire entendre leur voix afin qu'elle résonne au moment de voter une loi historique.

Jacques Hamon,
Président du Mouvement du Nid-France

Claudine Legardinier,
Journaliste

Anne

« Une torture physique et psychologique »

Je viens d'une famille de la classe moyenne, ni riche ni pauvre, qui m'a donné une certaine éducation, avec des valeurs. Mes parents ont une maison avec un jardin et un chat, ils sont propriétaires, nous habitons en province. Je pense avec conviction aujourd'hui que ce qui s'est passé n'a pas eu lieu à cause d'un problème d'argent. Il s'agissait plus d'une crise d'ado un peu plus forte que d'autres. Une crise d'ado à 21 ans, un âge où on se retrouve devant un tas de questions auxquelles on veut répondre seul pour se prouver une hypothétique maturité.

Pendant mes études, je vivais dans une résidence réservée aux jeunes filles à Paris et, avant de toucher au milieu de la prostitution, **je connaissais quatre jeunes filles d'à peu près mon âge qui s'y mettaient de temps en temps**, plus ou moins régulièrement, pour arrondir leurs fins de mois, ou régler des frais urgents. L'une d'entre elles était belle, toujours bien habillée, très classe, pas un soupçon de vulgarité, une vraie femme, toujours habillée de luxe, un luxe qu'elle se permettait grâce à ses deux clients qu'elle voyait chaque semaine. Une autre était une amie assez proche, ma voisine de chambre, à la base agent touristique, complètement dépressive, incapable de chercher du travail, molle, détruite, qui enchaînait les histoires de couples complètement foireuses, elle ne prenait jamais soin d'elle, sauf les trois heures avant ses rendez-vous secrets et lucratifs. Elle postait une annonce sur un site internet pour « proposer ses services » et quinze minutes plus tard, une rafale d'appels envahissait son téléphone : d'un seul coup, elle se transformait : elle avait son petit carnet, où elle notait chaque numéro qui l'appelait, avec le nom du potentiel client, un commentaire sur sa voix et le feeling ressenti, ou sur les éventuelles insultes téléphoniques.

J'ÉTAIS EFFRAYÉE À L'IDÉE DE TOMBER SUR UN CINGLÉ

Ayant retenu le nom du site web en la regardant y poster son annonce, j'ai donc posté la mienne. J'ai tout d'abord créé une nouvelle adresse mail, sous un nouveau pseudonyme. **En à peine deux minutes, j'ai reçu un nombre d'appels incalculable** ; terrorisée, j'ai coupé mon téléphone et ai regardé ma nouvelle boîte mail se remplir minute après minute. Les mails étaient variés, certains hommes prenaient la peine de se présenter, parfois même avec une photo, d'autres de décrire leur vision d'un rendez-vous, d'autres encore m'envoyaient des mots relativement vulgaires pour exprimer leur vision précise de ce qu'ils fantasmaient déjà de moi. Je tapais leur adresse e-mail sur facebook pour trouver leur profil et dénicher quelques informations sur eux, je découvrais quelques fois que certains d'entre eux avaient mon âge, ou que d'autres m'avaient envoyé la mauvaise photo. J'éliminais les potentiels menteurs, les incorrects et ceux qui m'envoyaient dix mails pour réclamer une réponse. J'ai finalement pris mon premier rendez-vous.

Personne n'était au courant. J'ai fait croire à mes amies que j'ai croisé ce soir là que j'allais travailler comme hôtesse dans un salon de lingerie, (je n'avais donc aucune crédibilité) pour expliquer mon accoutrement un peu plus sexy que d'habitude.

M'habiller pour ce rendez-vous était pour moi un nouveau rôle à jouer

Je me transformais. Moi qui avais comme style d'habillement un côté babacool, toujours décoiffée, pantalons large et grosse écharpe, voilà que je me lissais les cheveux, habillée de noir, minijupée, maquillée, chose qui ne m'arrivait jamais. J'avais mal aux pieds car je découvrais le concept du talon... Je me métamorphosais radicalement.

Ce premier client est venu me chercher en voiture à ma résidence. J'étais effrayée à l'idée de tomber sur un cinglé, mais il est resté correct. J'ai gagné trois cent euros, avec lesquels j'ai payé une amende et remboursé un chèque impayé. Je l'ai revu deux fois et j'en ai vu deux autres.

DE L'ARGENT POUR PAYER MES ÉTUDES

À la suite de cela, j'ai repris une vie normale et ai laissé tomber ce « job ». Après une rupture amoureuse assez oppressante, je me suis inscrite sur un site de rencontres rigolo que des amies m'avaient conseillé. Parmi les mecs avec qui je tchatais, il y en avait un qui s'appelait (soit-disant) Pierre, avec qui je discutais particulièrement. Il me confiait des choses, m'amusait, me racontait qu'il s'occupait de l'entreprise de son père, m'en avait même montré le site web, puis a fini par m'avouer son fantasme : payer une fille pour coucher. Il me proposait 90 000 euros.

Ça ressemblerait à un gros mensonge pour n'importe qui, surtout pour moi qui pense être habituée à réfléchir sur les choses. Mais nous discutons déjà depuis deux ou trois mois et il m'avait déjà suffisamment manipulée pour que je tombe dans le panneau. Il avait découvert mes faiblesses : mon ouverture d'esprit, mes rêves coûteux (faire une école de cinéma, aider mes amies endettées, résoudre mes problèmes de chèques impayés, offrir un voyage aux

Maldives à ma meilleure amie), mon complexe de provinciale modeste vivant dans un monde de riches parisiennes aisées n'ayant aucune question budgétaire a se poser avant d'aller au resto ou de s'offrir une robe à 200 euros, n'ayant pas besoin d'avoir un job pour réussir à payer ses études et son loyer, mon besoin de faire des conneries pour me prouver à moi-même que je suis détachée de mes parents... Et tant d'autres caractéristiques qui font qu'il a réussi à me connaître par cœur en peu de temps et à savoir exactement comment me parler et amener sa proposition.

J'y ai réfléchi et ai accepté. Cette fois, j'en ai parlé à mes amies les plus proches et ouvertes. Cet argent pouvait me permettre de payer une école de cinéma (dans les 10 000 euros) afin de reprendre mes études que j'étais en train de rater complètement, de voyager pour la première fois, de payer les 4 000 euros de dette de mon amie qui la rendait si malheureuse, d'avoir un appartement plus grand que 9 m². Cet argent me faisait rêver. Il disait vouloir me tester avant de me voir.

Il m'a fait faire des photos en petite tenue, à plusieurs reprises, puis, peu à peu, lentement, en me sortant toujours les arguments suffisamment manipulateurs pour m'empêcher de refuser, les photos sont devenues carrément pornographiques. Il m'a envoyé une webcam. Il avait donc mon adresse. Peu à peu, il devenait de plus en plus mauvais avec moi, de plus en plus menaçant.

Pour prendre du plaisir pendant l'acte, disait-il, il avait besoin de se montrer insultant, dominateur et mauvais. Il me donnait rendez vous à 3 h du matin, devant ma webcam, pour m'obliger à faire des choses que je n'aurais jamais pris plaisir à faire en temps normal, des choses qui m'ont même parfois abîmée, c'était à la fois une torture physique et psychologique, car si je ne les faisais pas, il me menaçait d'envoyer toutes mes photos et vidéos à mes parents, puisqu'il avait mon adresse. Je recevais une dizaine de textos par jour où il me disait qu'il avait envie de moi, toujours accompagné d'un « *sale pute* » ou autre insulte. J'étais épuisée, chaque jour, d'être insultée, d'avoir peur que cela se sache. De ne jamais savoir de quelle humeur il allait être. Car il était parfois normal et aimable avant de redevenir mauvais.

RECONSTRUIRE MON ESTIME DE SOI

Il m'appelait toute la journée pour savoir où j'étais, avec qui, pour vérifier que je n'étais pas avec un autre homme, il était verbalement violent, me faisait pleurer.

Je n'osais pas prévenir la police car j'avais peur qu'on me condamne pour prostitution, et j'avais surtout terriblement honte d'être tombée dans le piège, d'avoir eu envie de cet argent

Au bout de deux mois, il a prétexté qu'il était tombé amoureux de moi pour m'avouer qu'il n'était pas milliardaire et qu'il n'avait pas d'argent. Il m'autorisa à arrêter de me soumettre à ses caprices de violeur. J'ai bien sûr accepté sans hésiter. Mes derniers mots à son égard lui disaient qu'une autre fille aurait pu faire en sorte de le tuer ou le détruire, ou pire, de se tuer elle-même pour oublier la honte d'avoir succombé à sa manipulation et d'avoir perdu tout ce temps à s'humilier. Ce ne sera jamais le cas pour moi car j'ai dès lors envisagé ma vie sous un angle différent : celui de reconstruire mon estime de soi.

Quand cette histoire fut terminée, mon seul ressenti était le soulagement. Ce n'est que quelques mois après que j'ai perçu que ma fierté était réduite en morceaux, j'ai honte de ne pas m'être convaincue de réussir à surmonter mes problèmes en me passant de cet argent. J'ai honte de ne pas avoir eu cette force, **j'ai honte d'avoir été si faible pendant cette période de ma vie.** J'avais quelques problèmes d'argent, certes, mais j'étais normalement suffisamment maligne pour contourner ces problèmes sans les troquer contre ma dignité. J'avais trop peur de demander à ma famille de m'aider, alors qu'ils l'auraient fait. J'avais trop peur qu'ils me qualifient d'irresponsable en leur avouant mes chèques impayés et mes retards de loyer.

Aujourd'hui je recommence une nouvelle vie chez mes parents, accrochée à mes racines. Même si les mauvaises herbes des mauvais souvenirs poussent parfois à côté, je m'exerce à les arracher.



Julie

« Une vie de sans-papiers dans mon propre pays »

Il y a 4 ans que je fais ça. Personne n'est au courant. Si, mon frère. Un soir, j'ai craqué et je l'ai appelé. J'avais l'habitude qu'il vienne quand j'allais mal. Là, je m'étais mise à prendre de l'alcool, des cachets, beaucoup de cigarettes.

Depuis 4 ans, ma vie tient à un fil. J'ai une vie clandestine, presque de sans papiers dans mon propre pays. Je fais attention à ce que je dis. Une part de ma vie ne doit pas exister. J'en suis presque à avoir peur de ce qui pourrait m'échapper en dormant. C'est éprouvant. En plus, je me dis que j'ai créé un secret de famille et que je le fais peser sur les épaules de mes enfants.

J'ai gardé mon prénom. Je ne me voyais pas m'identifier à une Vanessa ou m'appeler par un nom qui finit en « a ». Je tiens à affirmer mon identité. En plus – j'habite une ville moyenne – je me dis que ceux qui auraient un doute ne viendront pas.

L'enfermement, je l'ai senti arriver très vite ; dès la première année. Je me suis mise à fuir les rapports sociaux. Dès qu'on me demande « et ton travail ? », je prends la fuite. Aux réunions de parents, je me sens en marge. Je ne me lie pas de peur d'être « découverte ». J'ai l'impression de porter un masque en permanence. Je ne suis jamais moi-même. J'entre même dans une forme de paranoïa : je regarde les gens et je me dis, ils savent. Ou bien : s'ils savaient ! **Je vis un enfermement qui a envahi tous mes rapports humains.** Je suis désocialisée. J'ai désappris à travailler avec d'autres. Et puis, maintenant que je fais ça, me présenter quelque part, c'est me présenter comme qui, comme quoi ?

On est nombreuses à faire ça. Ce n'est pas un choix. C'est la situation dans laquelle je m'enfonçais qui m'a poussée. Je n'avais rien d'autre à vendre que mon corps. J'ai mes filles une semaine sur deux. Je ne pouvais même pas leur donner 5 euros pour aller manger avec une copine.

LOYERS IMPAYÉS, HUISSIERS, SURENDETTEMENT

J'étais secrétaire et je gagnais 1 300 euros nets, et mes 150 euros d'allocs. J'ai quitté mon compagnon au bout de dix ans de vie commune. J'étais dépendante, je n'avais qu'un congé parental. Il a tout gardé, la maison notamment. Il devait se dire que je serais bien obligée de revenir. Je suis partie avec un surendettement. La descente a été rapide : les loyers impayés, les huissiers. Je leur ai demandé si ça ne les embêtait pas de mettre sur la paille une mère de famille pour récupérer 300 euros sur des meubles Ikea. Surendettement, ça veut dire plus de chèque, plus de carte bleue ; obligée de tout payer en espèces. On est marquée, désocialisée.

À l'époque, j'étais amoureuse d'un homme (une histoire immonde, il avait omis de me dire qu'il vivait avec une femme). En voyant ma situation catastrophique, il m'a dit que j'avais des qualités sensuelles et sexuelles et qu'il y avait pour moi un moyen rapide de gagner de l'argent. Je me suis dit : l'enfoiré ! Mais l'idée a travaillé dans ma tête. Il a été le déclencheur.

C'était il y a près de quatre ans. **Je suis allée voir sur un site bien connu. À l'époque, c'était gratuit. J'ai tapé une annonce pour des massages.** Je me suis mise en arrêt de maladie, j'ai pris un petit meublé puisque j'avais des fiches de paye. J'étais un peu perdue. Puis j'ai été rayée des cadres pour abandon de poste. J'avais envoyé un arrêt de travail qui n'aurait pas été reçu. On m'a mise devant huissier et j'ai du payer 1 500 euros. Je n'ai eu aucune indemnité. Quand je me suis inscrite à l'ANPE, je n'avais donc droit à rien. Par contre, l'ANPE exigeait des choses de moi : il fallait que je suive des trucs pour faire de l'aide à domicile, c'était complètement hors de ma demande, j'ai arrêté. J'ai deux enfants. Et je vis de quoi ? L'ANPE s'en fout ! Ça ne pose de problème à personne.

Je me suis retrouvée au RMI. En tant que travailleuse pauvre, j'ai été suivie par une assistante sociale. Elle me reprochait de ne pas aller la voir plus souvent. Pour moi, c'était une question de fierté. Pourtant, elle avait compris que j'avais des idées suicidaires. À l'époque, je me suis fait des scarifications et des brûlures de cigarettes, comme quand j'étais ado. Cette démarche de se saigner, c'est comme de laisser échapper ce qui fait mal.

Le premier mois, j'ai gagné le triple de mon salaire habituel. J'ai fait jusqu'à 6 000 euros en « voyant » cinq à six hommes par jour. Là, on se perd ; on n'est plus un être humain. J'ai réagi. Actuellement, je suis descendue à deux par jour. Avec mon appartement, mes enfants, le studio que je loue et mon téléphone portable, il y a déjà 2 000 euros qui sortent. En 4 ans, j'ai mis péniblement 7 000 euros de côté. Le problème, c'est qu'on peut vite devenir accro à l'argent rapide. Au début, je me suis acheté un ordinateur portable. Mais j'ai senti le danger. J'ai la notion de l'argent et je veux la garder. Je ne me paye pas de sacs Chanel, il faut que je reste cohérente. En tout cas, je peux payer de vraies vacances à mes enfants. Et je me déculpabilise en me disant : je n'ai rien demandé à personne.

D'AUTRES N'AURAIENT PAS FRANCHI LA FRONTIÈRE...

D'autres femmes, dans la même situation, n'auraient sans doute pas franchi cette frontière. Jusqu'où mon propre vécu, avec un inceste, des viols, a-t-il rendu le passage plus « facile » – facile n'étant pas le mot –, je me pose la question.

J'ai grandi dans une famille toxique. À 8 ans, j'ai vu mon père frapper ma mère jusqu'au sang. Il était d'une jalousie pathologique ; un père sanguin, violent. Et absent. À nous aussi, il cassait la figure ; aux aînés surtout. Après le divorce de mes parents, j'ai choisi d'habiter avec ma mère. Elle était anorexique, elle volait, elle buvait, elle ramenait des hommes à la maison. Moi, je fuyais dans les bistrot. Un jour, elle a appelé la Ddass et je suis partie. J'ai arrêté le lycée. J'avais 16 ans. Je sais ce que ma mère dirait si elle apprenait ce que je fais : « *Ça ne m'étonne pas, tu ne pouvais finir que comme ça.* »

Dans la tête de mes parents, j'étais un garçon ; ce qu'on appelle un garçon manqué. En fait, une petite fille massacrée. Matériellement, je n'ai manqué de rien. Mais j'ai eu un traitement à part. Comme si je portais le poids d'une faute. J'étais la seule qu'on envoyait en colo en décrétant que j'aimais ça. Je me considère comme celle qui n'avait pas de place, comme la stigmatisée, comme l'enfant buvard qui recueille tous les problèmes de la famille. Je n'étais pas une fille aimée.

Mon frère a eu des gestes incestueux sur moi. J'avais entre neuf et onze/douze ans. Je l'entendais monter l'échelle de meunier de ma mezzanine. Je faisais semblant de dormir ; j'étais incapable de dire non et je m'en voulais. Plus tard, j'ai été violée plusieurs fois. La première fois à 14 ans. Après, c'était terrible pour moi, la sexualité. Forcément, je fais un lien... L'agresseur était un bon père de famille qui avait déjà violé des femmes, mais jamais encore une mineure de moins de 15 ans. On m'a dit qu'on m'appellerait pour l'identifier. Plus de nouvelles. Ma mère a étouffé l'affaire. Je n'ai jamais osé lui demander pourquoi.

On est restés dans un non dit total. Comme si ce viol n'avait jamais existé. J'avais 30 ans quand j'en ai parlé à mon père. Il n'a rien fait. Maintenant, au plan juridique, c'est trop tard. Les faits sont prescrits. Il y a quelques années, j'ai accusé ma mère de ne pas m'avoir protégée. Je suis restée deux ans sans la voir. Au bout de deux ans, c'est moi qui me suis sentie la mauvaise fille. Elle, elle attendait mes excuses. Mes parents ne se remettent jamais en cause. C'est toujours moi la coupable. Il y a quelque temps, j'ai laissé un message sur le portable de mon père ; j'étais en larmes. Il ne m'a même pas rappelée. C'était mon dernier appel au secours ; j'ai compris que c'était vain. Bref, aujourd'hui, mon père se fout pas mal de moi, ma mère ne cherche pas à savoir, je ne vois plus deux de mes sœurs. Ils se doutent, étant donné mon niveau de vie, mais tout le monde fait la politique de l'autruche.

De toute façon, je vis avec l'idée qu'il ne faut jamais faire confiance à personne. Que je ne peux compter que sur moi-même. Donc je ne demande aucune aide. Au fond, je ne m'en sens pas le droit, comme par auto-punition. Si, j'ai recommencé à voir un psy.

UNE FATIGUE PERPÉTUELLE

Pour se prostituer, il faut un état de concentration très particulier. **Je prends des pétards, éventuellement des médicaments, des calmants. Faire ça, c'est être dans l'abandon d'une partie de soi ; c'est une forme de mort.** Un jour un homme m'a dit : tu peux te dissocier. Pour eux, faire l'amour ça n'engage à rien ; en plus, ils se disent qu'on gagne de l'argent. Dire qu'on peut se dissocier, qu'on ne donne rien de soi, c'est bien une parole de mec ! Je vis dans une fatigue perpétuelle. Comme si elle était constitutive. Après quelques jours de break, j'ai été obligée de reprendre. C'était un lundi. Le mardi, j'étais couchée à 18 h...

Je suis sans illusion sur ces hommes. Il y a des prédateurs. Ils se disent que le client est roi. Ils sont prêts à tout pour ne pas payer. Il y a ceux qui oublient leur portefeuille, ceux qui me menacent de chantage ; ceux qui passent cinq textos de suite (j'ai envie de leur en coller une). Certains pensent même qu'on a du plaisir ! C'est pathétique. Ils sont mariés, en grande majorité. Ils nous racontent leur vie, disent qu'ils aiment leur femme et montrent les photos des enfants. Ils m'expliquent que je ne suis pas une prostituée mais une maîtresse. Ça les déculpabilise. Quand il y a eu le débat dans les médias sur la proposition de pénalisation des clients, il y en a qui m'ont dit : « *Tu te rends compte, mais c'est quand même un droit !* » **Ils m'expliquent aussi que c'est la nature qui les pousse – ils ont des pulsions – ou qu'il faut rouvrir les maisons closes. Je suis bien obligée de me taire ou de dire comme eux.** En réalité, je suis pour qu'on les pénalise ! C'est à cause d'eux que la prostitution existe !

Internet est un système pervers. Des hommes me disent qu'ils ne seraient jamais devenus « clients » s'il n'y avait pas eu Internet. Idem pour moi. Sans Internet, je n'en serais pas là. En plus, moi qui n'ai mis mon annonce que sur un seul site, je la retrouve qui se balade sur le Net. **On perd complètement le contrôle. Mon téléphone et mon adresse se promènent dans la nature. On se retrouve sur des sites avec des forums immondes.** Les clients échangent leurs commentaires – gratinés – sur les femmes. Ce sont vraiment des tarés. C'est d'ailleurs à ce

système que j'attribue la visite d'un type qui m'a agressée : il est parvenu à rentrer chez moi. Habillé de noir, avec un masque sur le visage. J'ai eu le réflexe d'appeler un homme dans mon appartement (en réalité, il n'y avait personne) et il a pris peur. Il m'a quand même donné un coup dans la poitrine et m'a lancé un coup de bombe lacrymogène.

UNE FORME D'AUTODESTRUCTION

Je voudrais arrêter au plus vite. Retrouver un mi-temps. Mais je ne peux pas tout changer du jour au lendemain. Il faut une progression et accepter de gagner moins. Je ne mets plus d'annonces depuis un an. J'ai réduit au maximum et je ne vois plus que des habitués. J'attends la fin de mon surendettement. Je viens de faire un stage de massage (un vrai). Pendant ce stage, au delà de l'appréhension, normale, de me trouver face à des gens inconnus, j'ai vécu le sentiment terrible d'être en marge, avec la peur qu'on me demande ce que je fais. En plus, le formateur a parlé de « l'escorting » en insistant sur la distinction. Je me sentais mal, comme si j'étais en faute. Maintenant, pour me lancer, il faudrait que je trouve un local. Mais comment en louer un sans feuille de paye ? Je suis fatiguée de devoir tout faire toute seule, et de tout le temps me cacher.

En fait, je suis coupable de tout, tout le temps. Coupable de ne pas donner de nouvelles à ma mère (qui, elle, ne m'en donne jamais), coupable d'avoir été violée, coupable d'avoir fait confiance, récemment, à un homme avec qui j'ai vécu trois mois de bonheur ; en fait un prédateur qui a utilisé mes faiblesses. Il allait me sortir de là, il me parlait d'avenir. Et puis il m'a liquidée. Par texto. Cette rupture a été aussi violente qu'une mort subite. Je suis restée en état de choc.

Quand je suis allée le voir pour qu'on s'explique, il est devenu agressif, brutal. Si je porte plainte, je sais qu'il a un moyen de chantage contre moi. Comme un autre ancien compagnon qui avait usé du même procédé : **on va dire à tes enfants que leur mère est une pute.** Cette blessure, elle est au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Avant, j'ai eu aussi une histoire dont je suis sortie en me sentant sale, coupable.

Maintenant je comprends que j'étais une proie facile ; cet homme-là m'a manipulée depuis le début, il a parfaitement compris où étaient mes failles. J'ai une faille affective, c'est un gouffre. Et ma pratique l'a accentuée. J'ai d'un côté développé une force, de solitude, de survivance, mais ma carence affective s'est aggravée. J'ai perdu encore plus de clairvoyance au niveau des hommes.

Il y a une forme d'autodestruction là-dedans. La fascination de voir jusqu'où on est capable d'aller. Le besoin d'aller où c'est dangereux, risqué. Je me sens prise dans un piège. C'est un cercle infernal : c'est le produit de ce que je fais qui va m'aider à m'évader de ce que je fais. Sans la prostitution, je n'ai aucun moyen d'en sortir.



Marion

« J'ai le sentiment qu'on me demande d'y retourner »

J'ai quitté il y a sept ans, parce que j'ai rencontré quelqu'un. Seule, je pense que je n'aurais jamais eu l'énergie. Mais il fallait d'abord que je retrouve la confiance envers les hommes. Là-bas, je voyais 80 à 90 % d'hommes mariés. Quand je l'ai rencontré, je me suis demandé s'il était intéressé par moi ou par l'argent que je gagnais. J'ai mis des années à reconstruire une vie avec lui. Lui aussi a mis du temps. Il se demandait si je voulais vraiment en sortir ou pas.

Quand je l'ai rencontré, j'étais dans ma voiture ; il a pensé que j'étais en panne. J'étais sur la réserve. Je n'avais aucune envie de parler. Nous avons quand même discuté ; discuté seulement, jamais il n'y a rien eu d'autre.

Quand on est là-dedans, c'est très difficile de rencontrer des gens. On s'isole. J'évitais d'aller dans ma famille, je faisais mes courses dans des lieux où je savais que ne rencontrerais personne. Je faisais tout pour ne pas rencontrer les collègues de mon ancien travail ; tout pour ne pas entendre la question « *qu'est-ce que tu deviens ?* ».

Moi qui aime tant les contacts avec les autres, je faisais tout pour les éviter. Ce n'était pas moi. Il y avait deux moi : moi dans la vie réelle et moi là-bas. On se douche pendant des heures pour pouvoir redevenir celle qu'on est. J'avais une copine, la seule que j'avais conservée et à qui je pouvais parler ; elle avait eu une enfance difficile, elle avait connu les foyers. **Il n'y a pas beaucoup de gens qui peuvent comprendre.**

Mes filles et ma famille savaient mais on n'en parlait jamais. Le silence arrangeait tout le monde. Mes filles ont été mises au courant à l'adolescence, par leur père. C'était à cause de lui que j'en étais arrivée là.

Elles en ont souffert. Dans les dossiers scolaires, à « profession de la mère », l'une écrivait « *au chômage* », l'autre « *secrétaire* ». Ma fille aînée a pris ses distances quand elle a su. Heureusement, l'amour a été plus fort.

UN VIOL, PUIS LE SILENCE

À 14 ans, il y a eu un événement qui a tout bouleversé dans ma vie. J'ai été violée. En descendant du car scolaire, un monsieur nous a reconnues, ma sœur et moi, et il a proposé de nous raccompagner jusqu'à la maison. Je ne voulais pas monter. Mais ma sœur y est allée. Je l'ai suivie. J'ai été violée sous ses yeux.

Quand on est rentrées, mon père a senti que quelque chose s'était passé. Mais rien n'a été dit. **Tout le monde est resté dans le silence pendant des années.** Dès que je croisais mon père, nos yeux se baissaient. Je ne pouvais plus supporter ce regard. Je voulais quitter la maison. Quant à ma mère, elle était très croyante. Elle ne voulait pas que je parte sans être mariée. À 18 ans, j'ai rencontré quelqu'un et je l'ai épousé. J'en veux terriblement à la religion. Très vite, j'ai voulu divorcer parce que cet homme était malsain. Il m'a fait des demandes sexuelles que je n'ai pas supportées en me disant que nous étions un couple libre. Mais ma mère a dit : « *Pas de divorce dans la famille !* » Je me suis tue. Nous avons eu un premier enfant. Puis un deuxième ; il savait que j'étais coincée. Professionnellement, nous avons eu une société ensemble pendant quatre ans. Et puis nous avons eu besoin d'argent. C'est lui qui m'a amenée sur les lieux où je suis restée pendant des années.

Quand j'ai fini par demander le divorce, il m'a été accordé d'office. Mais je n'ai pas porté plainte contre lui. Pour protéger mes filles. Elles n'auraient pas été là, je l'aurais fait. Je me suis oubliée longtemps...

JE PAYE, J'AI DROIT À TOUT

Le divorce a été pour moi un immense soulagement. Mais mon ex mari a continué à me harceler, à tourner dans mon quartier. Les gendarmes m'ont conseillé de quitter la région. J'ai donc changé de département. Je suis arrivée ici, je n'avais rien. Seule, sans boulot, sans revenus. Alors, je suis retournée au même endroit et j'ai continué comme avant. La routine.

Là-dedans, on perd pied. On n'a plus d'identité. Plus de repères. Plus de vie sociale. On est en dehors. Même aller voir un médecin est difficile ; dire ce qu'on fait. À cause de la saleté, on attrape des mycoses, il faut très souvent des antibiotiques forts. Alors, on s'arrange entre copines, on se passe des médicaments. Il y a aussi les odeurs, la transpiration, l'urine. Et les obèses. C'est bestial. Il y a des jours où on a très mal au ventre. Un jour, un gynéco m'a dit que mon utérus était ressoudé, ce qui est rarissime. Il s'était complètement rétracté tellement je refusais de tout mon corps. Aujourd'hui, j'ai toujours des douleurs dans le dos. Quand on est là-dedans, on n'a pas seulement besoin de préservatifs. Ça, c'est trop facile !

Pour certains clients, même si ce n'est pas la majorité, c'est : Je paye, j'ai droit à tout. On essaye de mettre des limites. Il y a aussi la peur. **Deux fois, j'ai cru que j'allais mourir.** Quand un homme m'a serré le cou avec ses

mains. Et quand un autre m'a amené son neveu qui avait des problèmes psychiques. Il m'a dit qu'il avait des pulsions et qu'il risquait de violer une gamine. Je ne pouvais pas refuser. Mais j'ai ressenti un véritable danger pour ma vie.

Je n'aurais pas voulu être sur Internet ; aller seule à un rendez-vous. Moi, je n'étais pas isolée. On avait toutes nos numéros de téléphone, on se signalait les hommes dangereux, on partait ensemble quand la nuit tombait. On faisait des détours pour rentrer chez nous, pour ne pas risquer d'être rackettées. J'ai gardé le réflexe de tout fermer à clé, la maison, la voiture. D'avoir l'œil sur le rétroviseur, toujours.

Les clients, il y en a de toutes sortes. Certains sont gentils, d'autres méchants ; plus souvent méchants. Certains veulent inverser les rôles et être soumis. D'autres viennent oublier leur stress parce qu'ils ont de gros contrats à signer. Une minorité vient pour parler. **De plus en plus d'hommes demandent des passes sans préservatif. J'ai toujours refusé. C'est une barrière ; comme une paire de gants.**

Là-bas, il y a des violences entre communautés : les Africaines, les filles de l'Est. Il faut arriver la première pour être tranquille. Si on arrive plus tard, c'est la guerre. Les proxénètes viennent sur place agresser les femmes pour les chasser et placer les leurs à la place. Moi, j'étais cachée ; pas en bordure de route.

Dans le milieu, il faut aussi se battre contre l'alcool, contre la drogue. Certaines me disaient qu'elle buvaient pour supporter. Moi, j'ai tenu bon. Mais autour de moi, j'en ai vu devenir des épaves.

Pour tenir, on compense par les dépenses. L'argent est vite gagné et le lendemain il est dépensé. C'est dur. La fatigue, la solitude.

UN PV, OBSTACLE À LA RÉINSERTION PROFESSIONNELLE

Nous, les Françaises, les gendarmes nous aimaient bien. En 2005, j'ai eu un PV pour racolage. Ils m'ont dit de payer, pour ne pas risquer d'aller en correctionnelle. L'État a besoin de faire rentrer l'argent dans les caisses. Je me souviens que j'ai dit aux gendarmes qu'on devrait porter plainte contre l'État...

Ce PV a eu des conséquences que je n'aurais pas pu imaginer. J'ai un projet depuis de nombreuses années : devenir assistante familiale. Quand j'ai fait ma demande d'agrément, je n'étais pas au courant que j'avais été condamnée par défaut. Je ne m'étais pas présentée au tribunal, mais j'avais payé, pour moi tout était réglé. J'ai appris plus tard par mon avocate qu'un huissier avait été mandaté pour me retrouver. C'est curieux, je travaillais, j'avais un numéro de sécu et pourtant je n'en ai jamais entendu parler. Et sur mon dossier, j'ai vu la mention « sans domicile » alors que j'ai toujours eu une adresse.

Je sais maintenant que le jour de ma condamnation, nous étions cinq femmes. Il suffit que l'une n'ait pas réglé le PV pour que nous ayons toutes été mises dans le même panier. Si je n'avais pas eu cette condamnation, aujourd'hui je serais agréée et j'aurais un travail. Pendant plusieurs mois, j'ai franchi toutes les étapes avec l'éducateur, l'assistante sociale, la puéricultrice. Les trois ont émis un avis favorable. Quand j'ai reçu le recommandé avec le résultat, j'ai vu « avis négatif ». Un vrai boomerang ; le monde s'est écroulé. **J'avais réussi toute seule à concrétiser mon projet, et tout s'effondrait.**

Actuellement, je fais des petits boulots. Je m'occupe de personnes âgées, que d'ailleurs personne ne sait où mettre non plus... C'est « débrouillez vous ! » J'ai de moins en moins d'heures, je ne vais pas tarder à me retrouver au chômage.

J'irai jusqu'au bout. Je me battraï. Je veux être reconnue dans mes droits. Effacer de mon casier judiciaire cette écriture qui est une erreur du tribunal^[1] ! Quand j'ai voulu récupérer ma condamnation pour pouvoir me défendre, la greffière m'a tendu mon dossier d'un geste brusque en me disant : « C'est normal qu'on ne vous le donne pas, votre agrément ! Avec ce que vous avez fait ! » Un vrai coup de couteau. De quel droit pouvait-elle porter ce jugement ?

Je compte sur mon avocate. Mais maintenant que le Conseil Général est au courant, j'ai peur que tout soit remis en question même si ma condamnation est annulée.

IL FAUDRAIT DES PASSERELLES

Je tourne en rond, je ne m'en sors pas. En fait, j'ai le sentiment qu'on me demande d'y retourner. À la limite, il aurait mieux valu que je passe par la prison pour revenir sur le marché du travail. **Après la prison, au moins, on parle de réinsertion. Nous, on n'a rien fait ; on n'a commis aucun crime. Mais personne ne nous donne la moindre chance.**

Il faudrait des passerelles. Aider celles qui veulent en sortir ! On ne nous donne rien, on ne nous soutient pas, on nous laisse dans le vide.

Pour franchir les portes, il faut tout le temps se battre. Quand j'en suis sortie, je suis allée à l'Agence pour l'emploi. J'étais incapable de leur dire. J'avais donc tout écrit sur un papier. Quand l'employé m'a demandé des

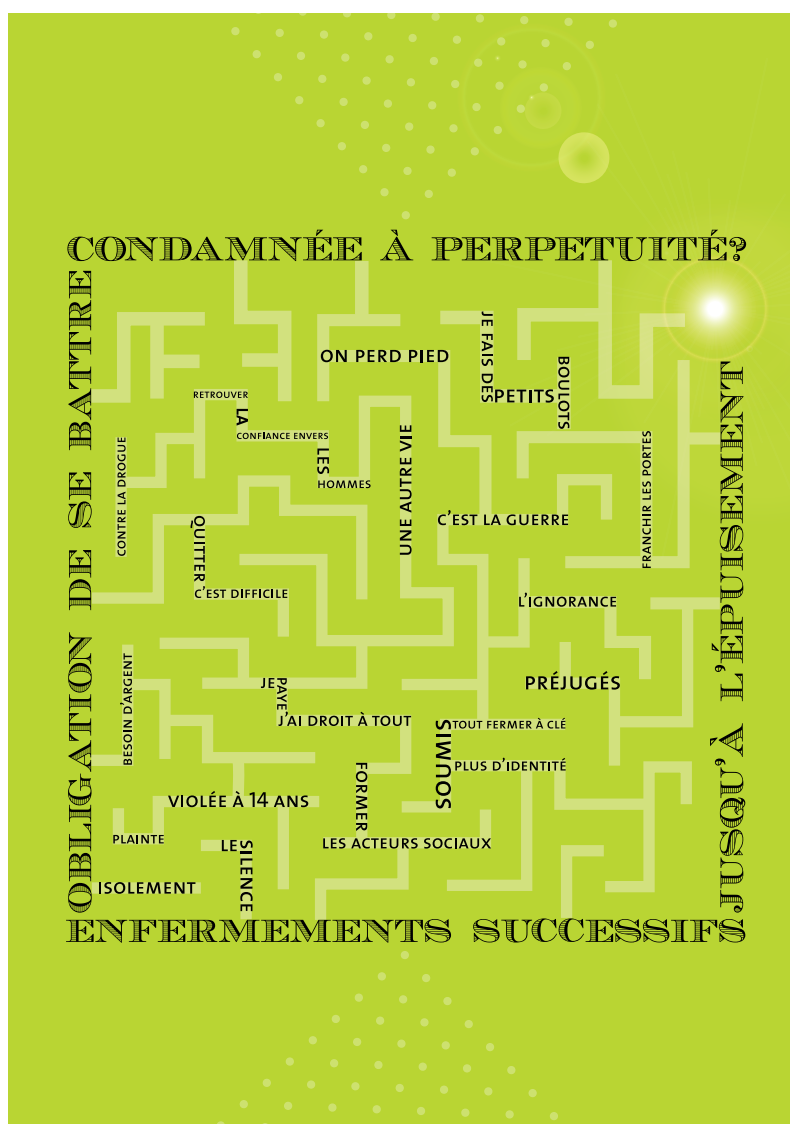
explications sur le trou dans mon CV, j'ai posé le papier sur la table. Il l'a lu et il m'a dit : Je comprends. Le bureau fermait et il est quand même resté avec moi.

Quitter, c'est difficile. Ne pas y retourner, c'est difficile. Pendant deux ans, j'ai été tentée. Quand on a un salaire de misère... même si l'argent n'a pas la même valeur. À un moment, quelqu'un restait avec moi pour que je n'y retourne pas. J'ai eu aussi le soutien du Mouvement du Nid ; c'était un réconfort même si les moyens matériels manquent. Il faut être ancrée, ne pas être seule. Il faut faire un deuil.

Il faut beaucoup de temps pour que ce soit terminé. **Il y a sept ans que je suis sortie, et c'est seulement maintenant que je me sens être une femme comme les autres, que je peux avoir sur moi-même un autre regard.**

N'empêche, je vis encore avec des murs de protection. Tout le temps. Je fais tout pour éviter de tomber nez à nez avec un ancien client.

Y retourner, maintenant, ce serait impossible : redevenir une femme objet, une « femme facile ». En réalité, je suis une personne très pudique. Mais l'image nous colle à la peau, les stéréotypes. Les gens ne cherchent pas à comprendre. Pour moi, confier tout ça, c'est un peu une thérapie. Mais c'est toujours douloureux. Il faut du temps, beaucoup de temps pour pouvoir en parler.



[1] Le 28 décembre 2012, Marion a obtenu du tribunal sa relaxe et donc l'effacement de cette mention de son casier judiciaire.

Adriana

« Je suis contente parce que je suis vivante »

L'Albanie s'était un peu ouverte mais je ne pouvais pas parler à mes parents de la relation que j'avais avec un homme. Tout ce qu'ils voulaient, c'était que j'étudie. Alors, je suis partie de chez moi. Je ne connaissais rien du tout, mais j'étais amoureuse.

Je l'avais rencontré dans les jardins de l'école, il disait qu'il avait 25 ans, qu'il vivait grâce à ses parents qui avaient un magasin. Il m'a donné un nom mais je ne sais pas s'il était vrai.

Il m'a fait faire un passeport. Comme je n'avais que 16 ans, il a fait mettre comme date de naissance 1977 au lieu de 1981.

Je le connaissais depuis quatre mois quand nous avons pris le bateau. C'était un voyage clandestin. C'était la nuit, au mois d'octobre, la mer était agitée et j'avais un peu peur. C'était un bateau assez gros, avec des familles, des enfants. Nous avons accosté à Bari dans le sud de l'Italie. Nous avons continué par le train, en passant par Milan. À Vintimille, il n'y avait même pas de douane, je n'ai pas eu à sortir mon passeport. Avec lui, j'étais bien parce que j'étais amoureuse, mais je n'étais pas tranquille d'avoir quitté mes parents.

À Paris, on a pris une chambre d'hôtel. Il avait toujours été gentil, je lui faisais confiance. Et puis, alors qu'on se baladait dans Paris, il m'a montré une fille sur un boulevard, près du Parc Monceau ; une jeune Africaine. Il m'a dit : *« tu vas faire comme elle. »*

J'AI TOUT CONNU, LES MENOTTES, LES PV

Franchement, je lui ai demandé si elle attendait le bus ! Alors il m'a expliqué. Il m'a raconté qu'on achèterait une belle maison, qu'on aurait des enfants. J'ai réagi. Je lui ai dit que je n'avais pas besoin d'argent, que c'était pour lui que j'étais venue là, pas pour l'argent. En plus, je venais d'une famille assez aisée.

Je lui ai demandé de me ramener. Là, il a commencé les menaces. Il m'a dit qu'il arriverait quelque chose à ma petite sœur. C'était une idée insupportable.

Alors j'ai commencé à travailler. Il m'avait écrit les prix sur un bout de papier. C'était cinq cents francs à l'époque. J'étais obligée de rester toutes les nuits sur le trottoir jusqu'à 5 h du matin. Il me surveillait sans arrêt, il tournait en taxi.

En me disant bien de ne pas le balancer aux flics, sinon ma petite sœur paierait. Je vivais dans une espèce d'état second, toujours fatiguée, avec un mal de tête perpétuel.

J'appelais mes parents, je leur mentais ; je m'étais inventé une vie normale à leur raconter, je disais que je vivais avec une copine. Ils étaient très inquiets et me demandaient de rentrer. Pour moi, c'était dur, d'autant que ma mère a été hospitalisée. En tout cas je n'ai jamais dit que j'étais avec cet homme.

J'avais trop honte.

Toute cette histoire a duré trois ans. **Mon proxénète m'avait fait demander l'asile politique. Il m'avait conseillé de dire que j'étais menacée dans mon pays.** Je tremblais devant lui. Il mesurait au moins 1,90 m et il frappait à coups de ceinture. J'avais donc eu des papiers pour trois mois, puis plus rien.

Au bout de trois ans, je n'en pouvais tellement plus, je suis partie. Depuis le temps que je rêvais de m'enfuir ! J'étais maigre. Sans papiers. Il n'y a que les chiens qui puissent vivre une vie pareille.

Je suis allée habiter dans un hôtel très éloigné. J'étais toujours sur le trottoir, évidemment. Comment vivre ?

Là, j'ai tout connu. Les menottes, les PV. J'ai été volée, agressée. Avec les clients, on ne sait jamais. Qu'ils soient jeunes ou âgés, qu'ils vous parlent gentiment ou pas, ils peuvent toujours vous agresser. Il y a des clients à qui j'ai raconté mon histoire mais je n'avais pas confiance. J'ai mis beaucoup de temps d'ailleurs à pouvoir faire confiance à l'homme avec qui je vis aujourd'hui.

J'aurais pu trouver un client et me faire épouser. Mais je ne voulais pas. Je ne voulais pas mentir. Les clients, au bout du compte, ce n'est pas à eux que j'en veux. Après tout ils ne savent pas si on est mineure ou majeure ou si on est forcée. Ce n'est pas leur faute. C'est celle de l'homme qui m'a trompée. Lui, quand je me suis enfuie, il a laissé tomber. Je ne l'ai jamais revu.

Heureusement, j'ai aussi rencontré quelqu'un. Dans la rue, il y a aussi des gens qui vous parlent, qui viennent vous voir quand vous avez froid, quand vous pleurez. Ce n'était pas un client. Ce jeune homme, je lui ai tout raconté.

J'ai commencé à m'éloigner du trottoir, à travailler au noir, à faire la plonge, pour à peu près cinq mille francs par mois. J'ai aussi gardé des enfants. Mon ami travaillait.

Maintenant, je suis heureuse et fière. Surtout, je suis contente parce que je suis vivante. Je dors la nuit, je rencontre des gens, je fais la cuisine et je mange comme je n'ai jamais mangé de ma vie. L'année dernière, ma mère est venue à Paris. Je ne l'ai pas tout de suite reconnue tellement elle avait vieilli. Elle qui avait été danseuse...

J'ai obtenu une APS de 6 mois et je viens de trouver un travail de vendeuse. J'ai besoin d'un papier qui prouve que je suis suivie par la Mission locale et en recherche d'emploi. **Mon rêve, c'est de faire un vrai stage de vente avec des cours de français et un vrai projet professionnel. Mais ce n'est pas possible avec des papiers provisoires.** Il faut que je continue les démarches auprès de la Préfecture.

Maintenant, je ne veux surtout pas rencontrer les autres Albanaises, je préfère rester seule. Je ne veux pas non plus entendre parler d'un retour en Albanie. Pour faire quoi ? La seule chose que j'aie à y faire, c'est aller voir mes parents.



Noémie

« Mon corps s'est couvert d'eczéma tellement je ne supportais plus qu'on me touche »

J'ai fait une dépression à 16 ans. Une tentative de suicide. J'ai été hospitalisée. J'ai vu tout un tas de psys, des comportementalistes, des psychologues, des psychiatres...

Au collège, au lycée, j'étais seule. On disait que j'étais prétentieuse. **Je ne l'étais pas mais je courais après la perfection.** Il fallait que je sois la plus jolie, la plus brillante. Je voulais être mannequin.

Un jour, je n'ai pas été sélectionnée à un concours de mannequinat. J'ai commencé à avoir un mauvais regard sur mon corps. Je suis devenue boulimique. Au lycée, j'avais choisi la filière littéraire et pour la première fois, j'ai eu de mauvaises notes en français. C'est ce qui a déclenché ma dépression. J'avais une copine, nous nous sommes fâchées. Bref, je me suis retrouvée seule. Les autres filles me regardaient de la tête aux pieds. On me traitait de bizarre, d'intello. Soit on me rejetait, soit on ne me voyait pas ; j'étais invisible. On faisait tout pour me montrer que ma présence était insupportable. J'avais les mêmes rapports à la maison avec ma sœur. J'étais en trop partout. Mon existence était pénible aux autres, donc à moi-même. Je me lavais les mains sans arrêt, je me sentais sale, je n'avais pas tenu mes ambitions.

Cette dépression, ça a été le big bang. Il fallait que j'échappe à la pression. Mes parents me poussaient beaucoup, je voulais faire Prépa ou Sciences Po. Je ne me trouvais jamais assez intelligente, ce que je faisais n'était jamais suffisant. Mon physique, et même mon intellect étaient désavoués. J'ai fini par raccrocher en français. J'ai fait une demi année de terminale. J'arrivais à 11 h 00 en cours, je repartais n'importe quand. J'avais envie de me flinguer. Et toujours le regard des autres, critique, moqueur. J'ai quand même eu mon bac avec mention bien.

J'ai atterri en clinique psychiatrique. Je me suis mise à sortir beaucoup. À boire trop. À rencontrer des hommes à qui je laissais mon corps. Je plaisais. Ça me faisait du bien mais en même temps je sentais que je plaisais pour mon cul. J'attendais tellement d'amour. J'étais tellement exigeante. Et je faisais comme si je n'attendais rien. **Je me disais, si je peux au moins servir à ça, je sers à quelque chose.**

JE RECHERCHAIS DE L'AFFECTION

J'ai eu une sexualité très précoce, mais seule. A six ans, j'avais des pulsions sexuelles mais je trouvais ça sale. J'avais une gêne. Dans la société, soit on est une mère, soit on est une pute. Si tu as une sexualité un peu forte, tu es une pute. Les garçons me passaient des images porno, je trouvais ça excitant, donc je me disais que je devais être une pute.

Pendant ma période « ambitions », je n'ai plus eu de sexualité. Puis le sexe est revenu. C'était fun. On porte un regard sur toi et un regard positif. La journée, au lycée, j'avais les regards négatifs, la nuit j'avais les positifs. Du moins qui avaient l'air... Je me sentais différente des autres et j'étais fière. **On disait que j'étais passée de très coincée à très salope. On me critiquait tout le temps.**

Au lycée, je me revois manger toute seule dans la cour, je revois ce grand soleil. On me critique et je ne peux pas réagir. Jusqu'à récemment, j'ai gardé cette peur de traverser une place, au soleil, en plein midi...

Je n'ai pas pu entrer en fac. Mes parents ont cessé de me donner de l'argent. La nuit, je me sentais vivre. Je buvais du whisky sec. Beaucoup. Je pouvais en vider une demi-bouteille en une soirée, chez moi, toute seule. J'étais aussi sous médicaments. Je me couchais à 5 h du matin, je me réveillais dans l'après-midi.

Pour gagner des sous, j'ai eu envie de travailler dans un cabaret. J'avais envie des gens de la nuit, j'avais envie de danser. Je pensais que ces hommes pouvaient me sauver. Je voulais les faire boire, j'étais habituée à la consommation sexuelle, aux rencontres faciles. Ça ne me faisait pas peur. Je pensais que ça ne pouvait pas m'atteindre.

Le plaisir ? C'était frustrant plutôt. Je me sentais sale. Je recherchais de l'affection. Je savais que ce n'était pas dans le rapport sexuel que je trouvais la satisfaction. Ce que j'aimais, c'était l'avant. La séduction. Pas le rapport lui-même. Mais après, le regard de l'homme changeait. J'ai fait ça entre 18 ans à peine et 19 ans et demi. J'étais une enfant.

Les clients étaient des coqs. Ils pouvaient nous traiter de tout. Ces hommes, ce sont des dominants. Ils viennent taper leur petit délire. Le plus vieux avait 85 ans ! J'en voyais beaucoup autour de la cinquantaine. Pas spécialement des jeunes.

Si on était moins judéo chrétiens, si la politique était moins répressive, peut-être qu'il y aurait moins de délires dégueulasses la nuit. Ils se défoulent et on entretient tout ça.

Dans les loges des cabarets, ils prennent une bouteille, ils soulèvent la jupe, parfois ils viennent à plusieurs ou alors on est deux filles. C'est vraiment dégueulasse.

En plus, on rentre dans un jeu. **La compétition entre filles, on en retire une fierté !** On se croit dominante. Il y a aussi le fantasme d'être la maîtresse de tous les hommes, pas d'un seul. Pour rester libre. N'appartenir à personne. C'est une image de liberté, mais ce n'est qu'une image...

L'argent justifie des choses dégueulasses. On a 100 euros dans la main mais dans le corps, les dégâts ne sont pas chiffrables. On repousse toujours les limites, c'est un piège.

J'avais des relations avec des hommes qui me faisaient des cadeaux. Je me sentais dépossédée, dépendante. Je perdais ma confiance en moi. On se dit : qui je suis finalement ? Ces mecs finissent par vous dégoûter. Sans son cul, on ne serait rien. On se dit que finalement, on ne sait rien faire d'autre.

Je voyais un psychiatre à cette époque. Je lui ai raconté ma première passe. Il n'a rien dit. Un jour, j'ai eu une séance avec lui juste avant. Il m'a vue dans sa salle de bains me préparer pour aller faire la pute. Il m'a mise dehors mais il n'a rien dit. Bref, il a validé.

J'étais en état second. L'alcool, les médicaments. Pour la cocaïne quand même, il m'a dit de faire attention. **J'aurais aimé qu'on me mette en garde. Les gens qui m'entouraient assistaient à ça et ils ne disaient rien.**

JE ME SENTAIS SALE

Un jour, je me suis arrêtée de moi-même. Mon corps a commencé à se couvrir de plaques d'eczéma tellement je ne supportais plus qu'on me touche.

Mes parents savaient. Ma mère était en larmes mais ils étaient impuissants. Les médecins n'ont rien dit. On me donnait des médicaments, on me mettait de temps à autre en clinique psychiatrique où j'ai rencontré des gens qui ne m'ont pas aidée.

Je manquais de relations, de parole. Mon cousin a bien essayé (j'habitais chez lui) mais il était lui-même en difficulté.

Je ressentais une fatigue immense. Surtout psychologique. Je n'arrivais plus à dire non, j'étais incapable de ressentir quoi que ce soit. J'attrapais des infections, j'avais cet eczéma, mon corps disait stop. Je me sentais sale. Certains hommes me traitaient de conne. Je n'étais plus rien. Un corps et puis c'est tout.

Le cabaret, c'était ma famille. Ma maison ne l'était pas. J'étais une « *bonne travailleuse* ». Une fellation sans préservatif, on m'appelait ! J'étais à disposition. À un moment, j'ai été infidèle. Je suis allée travailler dans un autre cabaret. J'ai voulu revenir dans le mien, la patronne m'a dit non. Là, j'ai eu peur. Je ne savais plus où aller. J'ai pensé aller au trottoir mais je ne me sentais pas en sécurité. J'ai décidé d'aller en Angleterre. La veille de mon départ, un copain m'a appelée. Je l'ai revu. Il m'a arrêtée dans mon élan destructeur. On a eu une aventure. Lui m'a dit d'arrêter. Ce jour là, il a été salvateur.

Mon ancienne patronne m'a rappelée. Tout ça était loin d'être rompu. Cette vie avait contaminé ma vie intime. L'hôtesse avait tout envahi. J'étais toujours dans la séduction, avec mon corps à disposition. Je suis repartie dans les bars de nuit. Des bordels.

JE SUIS TOMBÉE DANS LA COKE, EN GRANDE QUANTITÉ

J'étais barmaid, pas hôtesse. J'étais la sale blanche. Je ne faisais pas de passes mais des attouchements, des fellations. Je suis tombée amoureuse et je suis également tombée dans la coke. Grave. En grosse quantité.

Là je suis tombée sur l'ancien mari de mon ancienne patronne, il était client. J'ai également rencontré un autre homme. Ils m'ont secouée. L'un m'a dit : tu es une fille romantique (celle que j'avais tuée), l'autre m'a demandé comment je pouvais me foutre en l'air comme ça. Il m'a dit « *tu es une gamine de 18 ans et tu te laisses aller comme une vieille de 50 !* » La claque. **Ce n'était pas une insulte comme j'entendais d'habitude, c'était de l'intérêt pour moi.** Je suis rentrée. J'ai voulu reprendre mes études en droit. Mais je n'ai pas tenu.

J'ai eu une relation d'un an avec un homme. J'ai commencé à être amère. Et à revendiquer le respect, de ma sexualité, de mon corps. Le respect des femmes.

Je reprenais conscience. Ce n'était pas juste que des hommes se permettent ça avec moi. La colère est montée. La haine, même. J'en voulais aux mecs. Je mettais une jupe, on me disait « *t'es bonne* » je ne pouvais plus supporter ça.

Je buvais beaucoup. 10 à 15 coupes par soir, plus les apéros, etc... J'avais pris dix kilos. Je prenais des produits mais j'avais arrêté les médicaments. Une petite flamme se réveillait.

Maintenant, c'est le feu qui m'habite.

Enfin des hommes faisaient attention à moi. Beaucoup s'en sortent en rencontrant un homme qui porte sur elles un regard d'amour. J'ai à nouveau voulu reprendre des études. J'ai revu une psychologue (je n'en voyais plus depuis que l'autre n'avait rien dit). J'ai eu des rechutes. Dans ces cas là, j'avais envie de retourner au cabaret. Suite à des déceptions, le monde me dégoûte, j'ai envie de retourner là-dedans, je sais à quoi m'attendre. J'ai tellement de dégoût, autant aller jusqu'au fond.

Ce lieu me permettait de me détacher des gens. D'être inaccessible, intouchable. Paradoxalement. Un soir, je me suis maquillée dur, j'ai bu, fumé. J'ai pris ma voiture... et c'est tout. Je suis rentrée. Ça a été la fin.

Je suis allée au Mouvement du Nid. J'ai commencé une thérapie. C'est là que j'ai réussi à me sentir en pleine conscience, en pleine possession de mon corps, de ma volonté, de mon psychisme. Avant, Je n'ai manqué de rien au niveau familial mais j'étais dépendante des autres. On pouvait me manipuler. J'avais été une petite fille docile, la vérité venait toujours de l'autre. Mon regard sur moi dépendait du regard de l'autre. Un vrai caméléon.

Il fallait tout remettre à plat.

IL FAUT FAIRE DE LA PRÉVENTION

Quand j'en suis sortie, j'ai offert un nounours à une copine. Je l'ai ouvert au couteau pour lui dire de prendre soin de son enfant intérieur. J'ai joint une lettre où je lui parlais du saccage à l'intérieur d'elle-même.

Il faut faire de la prévention. Prendre en charge les jeunes avant qu'elles tombent là-dedans. Proposer autre chose que des médicaments et des médecins indifférents. À l'école, au collège, au lycée, il faut mobiliser le personnel éducatif pour éviter l'exclusion. On se sent isolé et dans les bars et les cabarets on est accueilli à bras ouverts. Les patronnes savent faire ça. Elles savent à qui elles ont affaire : à des filles fragiles, exploitables. Il ne faudrait pas qu'il existe d'établissements pareils...

Il faudrait aussi, comme en Suède, former les travailleurs sociaux sur la réalité de la prostitution. Enseigner le mouvement féministe. Enseigner le rapport à l'autre, le respect, les rapports hommes/femmes. **Les femmes ont été si longtemps soumises, le poids est toujours là.** On n'a que des références masculines. Quand on est une petite fille, à qui s'identifier ? Les grands penseurs, les grands chercheurs sont des hommes.

Il faut aussi arrêter la complaisance autour de la prostitution. **Faire des campagnes comme en Suède où est pénalisé le non respect des autres.** Un jour, à un copain qui me parlait des filles d'Amsterdam, je me suis énervée, j'ai dit : ces filles, alors ce ne sont que des trous ? il a répondu : « *eh bien, c'est au moins ça !* » Beaucoup de filles ne voient pas ça. Ces inégalités entre les hommes et les femmes... Je me suis fait traiter de féministe... une insulte bien sûr. Contre le racisme, on réagit. Contre le sexisme, rien.

Tout le réseau relationnel est affecté. **Ce milieu colore tout, contamine tout.** On ne se construit pas d'identité. On n'a pas de compétence propre.

Y retourner en cas de coup dur ? Je pense que non. Maintenant, je vis chaque parcelle de mon corps. J'existe. Je suis à ma place. Je ne suis plus dépendante des autres. Ce serait un immense échec. Ce serait... une mort.



Rosen

« Je me suis autodétruite. Si j'avais continué, je serais morte »

La prostitution, je devais y rester trois semaines, un mois. Au bout de 22 ans, j'y étais toujours. Et toujours avec les mêmes problèmes financiers. Une chose est sûre, on finit ruinée. Ce qui m'a fait plonger, je ne sais pas : une dépression, la peur du porte-monnaie vide... on y entre, on ne se rend pas compte.

Je parle en mon nom mais aussi au nom des jeunes femmes dans les salons et sur les trottoirs. Pendant 22 ans, j'ai vécu des agressions et des viols répétés. Quand on y est, on n'est pas consciente de la gravité de ce que l'on vit. La seule chose qui compte, c'est l'argent. Un jour après l'autre. On fait semblant d'aller bien, on montre quelque chose de soi qui n'est pas réel. Tout devient du mauvais théâtre, la vie avec les enfants, les amis, les clients. C'est violent.

Il y a 22 ans, si la prévention avait existé, ces 22 ans n'auraient pas eu lieu. **S'il y avait eu une loi, en 1988, pour interdire l'achat de service sexuel, ces 22 années n'auraient pas existé pour moi.** 22 années de gâchis, que je ne pourrai jamais reconstruire. 22 années marquées « sans emploi ». Sans emploi et sans existence. Aujourd'hui, je demande aux éluEs de mettre en place une politique de prévention pour que les jeunes ne tombent pas là-dedans ; mais aussi des aides pour pouvoir en sortir et une formation des psys pour libérer la parole des femmes.

DES CLIENTS PRÉDATEURS

Le client est coupable. Il sait ce qu'il achète ; il consomme.

Un homme qui achète une fellation dans une cave doit être condamné. Je demande que tout soit fait – et c'est urgent – pour protéger ces jeunes filles. Les clients, ils mentent, ils s'inventent un monde. La prostitution, c'est un gigantesque mensonge ; la prostituée ment, le client ment. L'ouvrier devient patron, le mari célibataire. On a envie de leur dire que ce sont des abrutis mais on est obligée de leur faire des compliments. De devoir supporter ces types, ça me prenait aux tripes. J'aurais pu en tuer un. Je me voyais avec un couteau.

Tous repartent frustrés. La prostitution, c'est une frustration généralisée. Ils viennent chercher ce qu'ils ne pourront jamais trouver ; ce qui n'existe pas. Pour certains, c'est une forme d'addiction : « *il me les faut toutes* », en payant ou pas, peu importe. Ça peut être une petite bonne femme de 55 ans, je me souviens d'une dans un bar qui travaillait plus que nous qui étions jeunes. Ça peut être une femme de 150 kilos. Ils ont le pouvoir d'humilier. Les clients sont tous des prédateurs.

UNE SANTÉ DÉTRUITE

Dans la prostitution, j'ai eu énormément de problèmes de santé. En 1990, j'ai fait un ulcère à l'estomac, grave, j'ai même été dans le coma. En 1995, j'ai eu de gros problèmes de vue. Je sentais que je dépérissais. Je prenais des médicaments. J'avais des aigreurs d'estomac à hurler, j'avalais des verres d'huile pour me calmer. Et la fatigue ! **Les dernières années, j'aurais dormi vingt heures sur vingt-quatre si j'avais pu.** J'étais incapable de définir ce que j'avais : épuisement mental, douleurs... Pendant des années, j'ai cherché des causes médicales. Les médecins m'ont détecté une maladie orpheline. Et à un moment, j'ai même cru que j'avais un cancer.

Quand j'ai pris la décision d'arrêter la prostitution, je ne tenais plus debout. J'étais arrivée à un tel point de fatigue que j'avais l'impression d'être en train de mourir. Et j'avais tout le temps faim : une fringale ingérable, incontrôlable. Quand je sortais de mon salon de massage, je voyais trouble. Je mettais des lunettes de soleil et je les gardais jusque dans mon lit !

Et puis j'ai arrêté. Et j'ai mis des mois à réaliser. Je ne suis plus fatiguée. Je n'ai plus de douleurs à l'estomac, je n'ai plus envie de dormir. J'ai l'impression que mes yeux se sont ouverts tout grands. Avant, j'avais une masse qui pesait sur mes paupières. C'est un soulagement immense : comme si quelque chose en moi revivait. Et je n'ai plus aucune gêne avec ma maladie orpheline, au point que je commence même à la mettre en doute. Je pense que c'est moi qui ai créé tout ça. Mes yeux qui voyaient trouble, je pense que c'est parce que je ne voulais plus voir le monde.

Avant, je me levais courbée ; c'est fini. Je me surprends tous les jours. Je n'arrivais même plus à me laver ; je n'avais plus de plaisir à rien. Faire le plein, les courses, tout était devenu surhumain. Infranchissable. Même mettre une paire de chaussures. Mon corps était épuisé, mon cerveau encore plus. Moi qui avais perdu toute énergie, je

me retrouve. Je suis redevenue la femme que je n'étais plus. Maintenant, je fais des rapprochements. Je comprends que mon corps tirait le signal d'alarme. Mon médecin ne comprenait pas. En fait je me suis autodétruite. **Si j'avais continué, je serais morte.**

C'est un processus subtil ; parce qu'il y avait aussi des douleurs qui avaient disparu et qui se réveillent. En 1996, j'avais eu un bras cassé dans un accident et j'en avais gardé une grave arthrose. Cette arthrose, je ne la sentais jamais. Pour se prostituer, il faut anesthésier son corps. Et j'avais anesthésié les douleurs réelles. On s'anesthésie tellement qu'on finit par s'endormir. C'est le début d'une mort.

ARRÊTER, MAIS COMMENT ?

Pour m'en sortir, il m'a fallu des rencontres. Et puis il y a eu cette fatigue, ce ras le bol, ce burn out.

J'ai publié un livre^[1] et cela m'a permis de rencontrer beaucoup de gens. Certains étaient pour la prostitution, d'autres contre. J'ai pris tous ces mots et j'ai réfléchi. Je me suis posé la question : le conseillerais-tu à une autre femme ? La réponse était évidente. C'était non.

Au moment où j'ai écrit ce livre [Où Rosen défend l'idée d'un cadre légal pour la prostitution « volontaire », ndlr] j'étais entourée de gens qui me disaient : « tu n'emmerdes personne ». C'est sûr, c'est moi que j'emmerdais ! Maintenant, je me rends compte que les gens qu'on fréquente, dans ce contexte, tirent tous plus ou moins profit de notre prostitution : clients, commerçants... donc, ils nous confortent dans notre situation.

J'ai passé des nuits entières à réfléchir, à analyser. Et j'ai vécu tant de choses dans mon corps ! Dans la prostitution, on arrive à un stade où on ne pense plus. Est-ce parce que j'ai pris de la cortisone, mais j'ai été boostée, j'ai bien réfléchi et j'ai décidé d'arrêter tout : le traitement et la prostitution.

Quand je relis ce que j'ai pu écrire avant, je me choque toute seule. Mais j'étais où ? Maintenant, je sais que c'était une étape et qu'elle était indispensable à ma guérison. Mais je sentais bien que quelque chose n'allait pas. Un jour, je me suis réveillée. Mais quand on se réveille, on a mal. Donc, on peut ne pas en avoir envie.

DES APPELS AU SECOURS PERMANENTS

Pendant toutes ces années, j'ai vu des psys, je suis allée aux Alcooliques Anonymes (je buvais pas mal). Mais je trouvais des excuses bidon, des faux problèmes parce que **je ne pouvais pas dire que j'étais prostituée**. En fait, je me rends compte maintenant que je lançais des appels au secours en permanence. Mais les réponses, les aides, on ne les obtient pas parce qu'on ne peut pas dire l'essentiel. Il n'y a personne pour les comprendre, pour les déchiffrer.

Mes réflexions ont duré en tout une huitaine d'années. Il aurait fallu que je sois entendue par les bonnes personnes. Mais ce n'était pas possible, à cause du tabou.

TÉMOIGNER, ET À VISAGE DÉCOUVERT

Aujourd'hui, je témoigne à visage découvert. Pour désarmer l'ennemi. Mais avant...

Il fallait vivre avec l'idée : « à un moment ou à un autre, mes enfants sauront. » C'était invivable.

Pour leur dire, j'ai utilisé les grands moyens : témoigner dans une émission de Jean-Luc Delarue sur les non-dits et les secrets de famille. J'avais accepté en me faisant violence mais il fallait que ma vie change. Je voulais me libérer, c'était trop lourd. J'ai donc prononcé ces mots, sur le plateau : « je me prostitue ». **Après, je me suis passé le DVD en boucle pour m'écouter le dire**. Bon, personne ne m'a donné de médaille, le cap a été dur à passer. Mais mes enfants ont compris. Les grands s'en doutaient, d'ailleurs. Et moi je n'avais plus à avoir peur ; cette peur affreuse qu'ils l'apprennent de quelqu'un. Je m'étais libérée, je pouvais passer à autre chose, ouvrir des cadenas.

Mais j'avais pris des risques. J'ai des problèmes de retards de loyer, et j'ai été menacée d'expulsion par mon office de HLM. Des gens ont raconté que j'avais des activités de prostitution dans mon appartement, alors que je ne recevais jamais personne. C'est très dur à vivre. Je n'aurais jamais imaginé que les HLM allaient s'en servir pour tenter de me détruire. **Tout est un combat**. Et une personne du recouvrement à qui j'ai dit que j'avais été prostituée n'a rien trouvé d'autre à me répondre que : Mais alors, vous avez de l'argent ! Elle n'a rien compris. Si on avait de l'argent, on n'irait pas se prostituer. Aujourd'hui, je suis à la ramasse financièrement. Mais je n'y retournerai pas. C'est irréversible. Je réapprends à vivre. Je travaille, je suis contente de toucher un salaire. Je gagnais en deux jours ce que je gagne en deux semaines, je vis avec le minimum mais je suis en accord avec moi-même.

[1] Rosen, une prostituée témoigne. Pour une prostitution choisie, non subie, éd Bordessoules, 2009.

Fiona 1/2

« Le mec paye, il fait ce qu'il veut »

Quand je sors dans la rue, j'ai l'impression que c'est écrit sur mon front ; que les gens me regardent parce qu'ils savent. Dans la rue, on regarde les handicapés d'une certaine façon. Moi, c'est la même chose ; on ne me regarde pas comme on regarderait n'importe qui.

J'ai peur de l'avenir. Peur des questions. Ce que j'ai vécu, c'est une chose qu'on ne peut pas dire. Les gens vont dire : mais pourquoi elle est allée là-bas ?

J'ai grandi entre la Roumanie et la France. J'ai eu une éducation très carrée, en Roumanie, en institution. Puis je suis revenue en France pour faire des études. Tout était normal. Et puis je prends un logement en banlieue : un quartier populaire, moins cher... mais plus risqué. Un jour, je suis abordée par un jeune homme qui me demande si je suis nouvelle dans le quartier. Un quartier, c'est comme un territoire. Une nouvelle tête, on veut savoir ce qu'elle a dans le ventre. En général, dans ces histoires, on vous présente à des amis. **Si c'est un garçon, il joue l'amoureux. Si c'est une fille, elle joue la copine.** C'est toujours à base de petites astuces.

Il y a une façon de repérer les filles. Dans la rue, je peux vous dire : celle-ci ira, celle-là n'ira jamais. Ces filles qui ont le dernier maquillage, le dernier sac, qui rêvent en lisant les magazines... Moi, j'étais habillée simplement et je gardais des enfants pour payer mes études. En discutant, ce garçon a vu que j'étais seule. À ce moment là, je gagnais 400 euros par mois en travaillant tous les soirs et les week-ends et je rêvais d'une vie meilleure.

J'ai des soucis de santé depuis mon enfance. J'ai dû être hospitalisée. Je comptais les euros pour payer la sécu, les médicaments. Les banques me relançaient. Lui me disait : tu pourrais avoir tout ce dont tu as besoin. **En fait, on cueille la personne pendant qu'elle rêve ; pendant qu'elle espère.** Ça s'est fait sur trois mois. On a commencé à se voir en février. Il m'en a parlé la première fois en avril/mai. J'y suis allée en septembre. Dans des bars à champagne. En Belgique.

Il n'a jamais dit « pour moi » mais « pour que tu puisses payer ce dont tu as besoin. » Au début, il vous aide à économiser. Puis il commence à parler de projets. Appartement, grosse voiture. Là, il dit « nous ». Il installe la confiance. Et à la fin, il dit « moi ». « Parce que je t'ai aidée à sortir de ta condition. »

Et donc, il doit toucher une partie ; ou la totalité. Quand on se disputait, que je ne voulais pas y aller, il disait : tu pourrais faire un geste, me remercier pour le bel appartement, le beau vêtement. Pourtant, on sait avec quoi il l'avait payé... En fait, il est persuadé qu'il m'aime. Qu'il m'a tout appris. Il disait : « je fais tout pour toi. Tu n'as plus besoin de moi, tu me jettes. »

Soit ils s'en persuadent, soit ils essayent de nous persuader nous.

On y croit. On n'a plus que ça. Bien sûr, il dit : c'est pour six mois ; le temps de sortir des problèmes. Encore un mois, encore un jour.... Tu verras, à la rentrée... Et puis à la rentrée, « pas encore, on n'a pas assez ».

LES SEULS LIENS QUI RESTENT, C'EST LE MILIEU

À l'époque, j'avais peu de liens familiaux, je les évitais. Je mentais. Les amis, on ne les voit plus. On s'isole. Les seuls liens qui restent, c'est le milieu. Il n'y a que là qu'on peut se confier.

On est prises par la peau, par les cheveux, pour entrer là-dedans. Même en larmes, il est arrivé qu'il me dépose devant la porte. On sait qu'on finira là-bas. Donc, il vaut mieux arrêter de pleurer que de prendre des coups. On cède avant les coups. On ne peut pas affronter les poings d'un homme.

Quand j'ai commencé, je ne savais pas que ce serait de la prostitution. Il m'avait dit que je pourrais danser dans les bars et faire juste un peu de strip-tease. Quand il m'a accompagnée dans le premier établissement, j'ai vu les filles se déplacer en lingerie. C'était tamisé, avec du velours rouge. La patronne m'a fait visiter le bar puis les chambres. J'ai compris. Dix minutes après, j'étais en lingerie. Et tout de suite j'ai entendu la première sonnette.

En onze mois, j'ai fait sept établissements. Le premier client, je ne m'en souviens pas. Je me souviens de mon arrivée, et du premier coup de sonnette. **Après, il y a un blanc.** Je ne me souviens de rien. Pas du client, pas de son visage. Rien. On vit, on se souvient. Et puis il y a la mort, et il n'y a plus rien. C'est pareil. Au premier coup de sonnette, je suis morte.

J'ai cessé d'exister. Je suis devenue une autre avec un autre prénom. Il faut se laisser soi-même à la porte. D'ailleurs on nous dit : « ne viens pas avec tes problèmes, laisse les dehors ». On se fait violence pour y arriver. C'est pour ça qu'on pleure tous les soirs. Les soucis, on y pense quand même. Mais c'est une faiblesse.

Les hommes. Certains tendent leur billet dès la porte. Ils disent « *je veux ça* ». Parfaitement, « *ça* ». Il y en a même qui disent : « *n'importe quoi* », en regardant la gérante. On a de la haine. Il y a ceux qui négocient les prix, qui trouvent que c'est trop cher. Vous avez l'impression d'être un morceau de viande chez le boucher. **Ceux qui disent à la gérante en nous regardant : « Tu n'as que ça ? »** Heureusement, on n'entend que le pseudo. On pense que c'est l'autre, pas soi.

Il y a des clients violents, bien sûr. Il faut savoir qu'il y a des hommes qui viennent parce qu'ils détestent les femmes. Pour eux, elles sont des objets ou elles sont inférieures ou ils ont besoin de se venger. Ou alors ils ont des fantasmes et ils ne se rendent pas compte que notre corps ne peut pas tout supporter.

Pour moi, c'est encore plus dangereux que dans la rue. Dans une voiture, si vous hurlez, quelqu'un peut vous entendre. Mais là vous êtes dans une chambre, il n'y a pas de caméras, et il est interdit au patron d'intervenir. Vous êtes seule. De toute façon, il ne dirait rien pour ne pas ternir la réputation de l'établissement ; il n'y a que le business qui compte. Et puis le mec paye, et donc il a le droit de faire ce qu'il veut. **C'est l'idée que tout le monde a intégrée dans ce milieu, à commencer par nous.**

Quand on subit ces violences, on se dit : c'est comme ça, on l'intègre au fond de soi. Il m'est arrivé que des hommes me brûlent avec une cigarette, je ne l'ai même pas dit au patron. Avec ce qu'on gagne, on doit se taire. **De toute façon, on relativise tout.** C'est un autre monde. On vit la nuit, on n'a plus le même prénom, les mêmes vêtements, il y a l'alcool, les drogues, tout ce qui fait passer dans un autre monde justement. Tout ce qui se passe dans un bordel reste dans le bordel.

Les clients, il y a aussi ceux qui ont un certain respect. Enfin, respect, c'est vite dit. Disons une certaine réserve. Il y a aussi les pseudo amoureux qui cherchent à vous emmener à l'extérieur. Dans certains établissements, on n'a pas le droit de sortir. Dans d'autres, le client paie un forfait, par exemple 400 euros pour deux heures avec un moment à l'extérieur. On a le droit de refuser mais on se dit « *je vais au moins prendre un peu l'air* ». En théorie, on a le droit de refuser un client. Mais on a des comptes à rendre au gérant. Et soi-même, on se dit : si je suis là et que je refuse, pourquoi j'y suis ? **C'est comme à l'usine. Sauf que c'est l'abattoir.** Vous êtes alignées, à moitié nues, et le type choisit. Il paye, il a le droit de donner son avis sur la « *qualité* ». Certains veulent « *tester la marchandise avant de payer* ». Ils utilisent ces mots là.

Avec l'alcool, ils parlent beaucoup. Ils sont vicieux. Ils sont infidèles. La plupart disent qu'ils viennent par curiosité. Surtout les plus jeunes. Je me souviens d'un qui était venu avec la carte de l'établissement et mon nom dessus. Il l'avait trouvée dans la veste que son père lui avait prêtée. Une carte avec des mots comme « *chaud* », « *hot* »... En France, il y aurait eu scandale dans la famille. Là-bas, c'est normal.

La peur, oui. J'avais peur. Mais j'avais quelqu'un derrière. Des fois, je lui disais « *viens me chercher* ». En même temps, je sais bien qu'un homme qui vous protège, ce n'est pas un homme qui vous vend. – Mais il venait me parler si ça n'allait pas. Avoir quelqu'un dehors, ça dissuade ceux qui sont à l'intérieur. C'est un mal pour un bien. On ne m'a jamais droguée, on ne m'a pas volé mes vêtements, mon argent, je n'ai pas été virée en pleine nuit...

Je me réveillais en larmes. La nuit, je faisais des cauchemars. Et puis j'ai été hospitalisée une nouvelle fois. Le médecin m'a dit : « *encore une goutte d'alcool et c'est la fin* ». Et puis il y avait les insultes : je ne voulais plus, alors il me disait : à quoi tu me sers ? Tu ne vauds rien, tu n'es rien. Après il s'excusait et il était aux petits soins, évidemment.

J'AI SERVI DE PION AUX POLICIERS

Et puis il y a eu le policier. On a été convoqués pour une autre affaire. Le policier a compris que je ne disais pas la vérité et que je travaillais pour lui. J'étais muette. **J'avais honte.** Cet inspecteur m'a dit qu'il avait travaillé sur les violences conjugales, que je ne méritais pas ça. Encore du vice masculin. Il m'a réconfortée. Voilà un homme qui allait m'aider ; qui représentait la loi, la justice. Finalement, tout est sorti. Onze pages de déposition en quatre heures. Onze mois de silence qui sortaient. De silence, de violence, de mal être. J'ai tout dit.

En fait, j'ai servi de pion aux policiers. Ils ne m'ont aidée qu'en vue de leur propre intérêt. **Ce garçon, ils connaissaient son passé, ils le voulaient.** Je l'ai fait parler, il était sur écoute. En un mois, c'était fait, il était devant le parquet.

À plusieurs reprises, j'ai voulu tout arrêter. Ils m'ont dit que ce n'était pas possible. Les policiers m'ont tout dévoilé sur la fille d'avant (j'étais au courant, il m'avait avoué que sa compagne précédente avait aussi été dans le milieu). Et pour finir, le policier m'a fait des avances. Il m'a dit qu'il aurait aimé devenir mon ami, même mon amant. **Ce n'est pas ce qu'on attend quand on sort du milieu.**

Je regrette d'avoir parlé. Durant l'été qui a précédé, je m'étais retrouvée face à ce garçon qui m'avait dit qu'il se sentait coupable, qu'il regrettait, que c'était une erreur et que je n'y retournerais pas. Il était devenu différent. Je me dis que j'aurais dû lui laisser le temps de changer. Même le jour du procès, il m'a déclaré son amour. Depuis, je ne l'ai

pas revu. Je ne sais pas ce qu'il ressent aujourd'hui. Je ne veux pas qu'il prenne ma plainte comme une vengeance. Mais qu'il comprenne.

Si c'était à refaire, je ne le referais pas. De toute façon, il a pris quatre ans et il va en faire la moitié. Il va sortir pour « bonne conduite ». À quoi ça sert ? il recommencera. **Si seulement c'était lui qu'on regardait de travers... mais non. Ceux-là, on les met en valeur.** Ils font de la prison, ils sont fiers, ils ont tout vécu. Dans son quartier, on va le respecter encore plus. Eux ont des villas, les « grands » du quartier. Ils ont dix filles en Belgique. C'est un signe de réussite. Ils roulent en Maserati. Pour eux, c'est un métier normal. Il me disait : tu préférerais être femme de ménage ?

Mais quand on leur dit ce qui se passe vraiment dans la chambre, les violences, les hématomes... Un jour, je lui ai raconté. Crûment. Il a pleuré. Lui qui joue les brutes. **Il est comme n'importe qui dans la société. Si on disait ce qui se passe vraiment dans une chambre... Ça changerait.** Pour eux, tout est idéalisé.

Le jour du procès, les insultes, ce n'est pas à lui qu'elles ont été adressées. C'est à moi. Les gens du milieu m'ont dit que je n'avais pas à parler. Même au commissariat, il y a eu un inspecteur pour me mettre en accusation. À me présenter comme une fille qui profite. C'était moi la coupable parce que je m'étais mise avec lui.

L'avocat m'a dit d'aller au procès. J'ai dit non. Impossible. Mais le procureur y tenait. C'est vous la victime, c'est votre procès. Quand j'ai entendu toutes les insultes, j'ai dit à l'avocat : « c'est ça, une victime ? » Pendant le procès, je n'ai rien dit. Je n'ai pas témoigné. C'était trop douloureux. J'étais placée de façon à lui tourner le dos, à ne pas croiser son regard. Mon avocat a réutilisé mes mots. Même le procureur a pris la parole pour dire qu'il fallait une peine exemplaire ; il a parlé d'esclavage. Il a été condamné à 4 ans ferme pour proxénétisme aggravé. Aggravé parce que les faits se sont produits à l'étranger.

Je l'aime toujours. Je vis sans lui mais il me manque. Il m'a fait du mal mais je lui en fais aussi. Je voudrais qu'il ne prenne pas ça pour une vengeance. Il va avoir une haine pour les femmes. La précédente est partie avec un client. Moi je le dénonce. **Je culpabilise.**

Je voudrais qu'il réfléchisse, qu'il comprenne qu'une femme ce n'est pas ça. Bien sûr, il doit être puni. Moi j'ai été enfermée pendant 11 mois. Mais au fond d'une cellule – avec qui ? –, est-ce qu'il va prendre conscience ?

À l'avenir, ce n'est qu'une gynéco femme qui pourra me toucher. Le plus difficile, c'est les odeurs, les parfums. Il y a des odeurs que je ne supporte plus. Celle du champagne, de la cigarette. Et les néons.

Quand je vois un néon, même les petits néons bleus dans le bus, il faut que je descende. J'ai des images, des flashes. Je regarde un film par exemple et il y a un geste, une phrase, une musique, qui m'est insupportable.

Je suis morte à l'intérieur. **Il n'y a plus rien qui décide, qui a envie de quelque chose.** Aujourd'hui, j'ai envie de manger, d'aller prendre l'air. Et puis dans dix minutes, je vais avoir envie de quitter le monde. Je vais être en larmes. On vous répète tellement que nous n'êtes rien. Vous n'avez plus rien, même plus votre prénom. Votre vie, ce n'est que du noir, des néons, la musique à fond. Jamais la lumière du jour.

CRIER HAUT ET FORT QU'ON NE CHOISIT PAS

Tout ce qui m'a touchée dans ce milieu, ça se voit. C'est comme si j'étais sale. Une cicatrice, c'est une brûlure de cigarette. Les cernes : j'ai dormi deux ou trois heures par nuit pendant un an. J'étais réveillée entre 10 h et midi et je me couchais à 7 h du matin.

Pour les hommes, c'est : elle fait la fête tous les soirs. 15 à 18 heures par jour sous les néons avec la musique à fond. Vous gagnez 50 ou 60 euros sur ce que vous faites. Le jour même on se dit, je ne vaux que 50 euros. À la fin de la semaine, avec 1 000 euros, on se dit qu'on les a bien mérités. Un homme me dit : « **tu ne me fais que ça ? Tu ne vaux pas 60 euros** ». Voilà : je ne vaux que ça.

Je ne suis plus rien, je ne veux plus rien. Je ne vis plus. Il m'arrive de donner mon pseudo quand on me demande mon nom. Au début, j'avais du mal à entendre mon prénom. Comme si ce n'était pas moi.

Quand je vois les reportages à la télé, et les filles qui sont floutées, je les admire. Elles prennent des risques. Ce qu'il faut, ce n'est pas un témoignage flouté une fois tous les dix ans. **Tant que certaines le revendiqueront, les hommes penseront que c'est formidable. Partout, on ne cesse de nous répéter que ce sont les filles qui veulent. Donc tout le monde y croit.**

Pour que ça change, il faut que la société accepte de voir que ça existe. Ce qu'il faut, c'est crier haut et fort qu'on ne choisit pas. Que ce qui se passe là-dedans, c'est violent. Si l'acte lui-même ne l'est pas, c'est violent dans ce que la femme ressent. C'est un coup de poignard dans ce qu'elle vit. Ce qui fait le plus mal, c'est l'intérieur. C'est plus douloureux qu'un hématome. Un hématome, ça s'en va. Pas la violence psychologique.

Fiona 2/2

« Dans le milieu, c'est le non dit, tout le monde se tait »

En onze mois, j'ai connu sept établissements. C'était en Belgique, à la frontière française. Il y a une route avec 45 bars, à vingt minutes de Lille. La première fois, c'est mon proxénète qui m'a amenée. Quand on va dans un bordel, on arrive avec tous ses bagages. Là, on vous fait miroiter les bons points : le salon à UV, la cuisine de la patronne, les jacuzzi. La première fois, je savais que c'était pour une semaine. J'ai signé un contrat. En français. Dans les deux établissements suivants, j'ai signé des contrats en flamand. **Sans comprendre un mot.**

Beaucoup de filles viennent tous les jours mais il y a celles, c'était mon cas, qui vivent dans l'établissement. On paie pour tout. Les prestations, l'eau, l'électricité, le matériel, les taxes (entre 10 et 50 euros par jour). Et les repas bien sûr. Soit on fait nos courses nous-mêmes, soit on fait une liste au patron et c'est retenu sur le salaire. Ce qu'on gagne, ce n'est même pas la moitié de l'argent qui circule dans l'établissement. Déjà, on n'a que 40 % sur l'alcool. Il faut aussi payer le coiffeur, le maquillage, les vêtements. Il y a des fournisseurs qui passent, mais c'est très cher.

Les filles savent où il faut aller pour gagner plus. Elles sont dans le milieu, elles sont au courant. Les Hollandaises ne vont pas en Belgique mais les Belges vont en Hollande. Elles connaissent les tarifs : 100 à 150 euros en Belgique, la moitié en Allemagne, un tiers en Espagne. Les anciennes disent : surtout ne va pas en Espagne, tu ne pourras pas rester indépendante ; on tue celles qui ne veulent pas y aller... Le pays où on gagne le plus, c'est la Suisse. Les riches y viennent, les stations sont luxueuses. **Mais c'est aussi le pays le plus dangereux** ; le pays de tous les vices. Entre nous, on se parle. Ce bar là emploie des sans papiers, dans celui-là, il y a de l'héroïne. On vante le sauna d'un autre ou le jacuzzi.

Pour recruter, la patronne met des petites annonces. Quand les patrons sont des hommes, ils ont une autre méthode : aller dans d'autres établissements en se faisant passer pour des clients. Ils essaient d'attirer les filles en leur proposant un jour de congé de plus ou en leur promettant des bonus.

Les filles tournent. En Belgique, elles sont déclarées (bien entendu, on ne dit pas la vérité sur ce qu'on gagne). Elles passent d'un pays à l'autre, elles ont des bulletins de salaire. Il y a des établissements qui fonctionnent 24 h sur 24. Il y a celles qui travaillent l'après-midi ou le soir ; les congés se discutent avec la direction. Tout se négocie. Il y a des clients qui restent toute la nuit.

AVEC L'ALCOOL ON PEUT TOUT ACCEPTER

Les bars à champagne sont contrôlés par la police des bars. On a des tests gynéco, des bilans sanguins, des médicaments. Les infirmières des bars passent une fois par mois. On se déplace aussi. Il y a un numéro de téléphone. Tout est gratuit ; et anonyme. **Mais rien n'est obligatoire ! Donc on ne peut pas parler de contrôles.**

Les policiers, eux, viennent à deux avec un petit dossier entre 10 h et 13 h. Ils demandent à voir toutes les filles avec leurs pièces d'identité. Ils vérifient qu'on est inscrites. En fait, ils contrôlent qu'on est en vie et qu'on a des papiers. À part ça, ils ne veulent pas savoir pourquoi on est là. Ils se moquent bien de savoir si vous avez des bleus.

Sur les sept établissements que j'ai connus, il y en a deux dont je me suis fait jeter. Une fois, j'ai dénoncé une fille qui se piquait et c'était la petite amie du fils du patron. La deuxième fois, c'était un changement de direction et donc un changement d'équipe. Sinon, je parlais parce que je me lassais, parce que je ne gagnais pas assez ou parce qu'il y avait une mauvaise ambiance entre les filles ou des histoires de drogue.

Pour que ça se passe bien, il faut ne rien voir, ne rien entendre, ne jamais ouvrir la bouche. Si vous voyez le patron donner de la cocaïne aux filles pour tenir, vous faites comme si vous n'aviez rien vu. **Une fille comateuse, ou droguée, ou qui ne se réveille pas, il vaut mieux vous sauver plutôt que rester à côté d'elle.** Une fois, j'en ai vu une en coma éthylique. Personne n'a voulu appeler l'ambulance. C'est un vulgaire taxi qui l'a jetée à l'hôpital. Les établissements ne viendront jamais en aide aux filles. **Ils ne veulent pas d'ennuis avec la police.** Donc on met la fille dans une chambre et elle disparaît.

Le travail, c'est boire à ne plus savoir ce que vous faites. Je ne me souvenais de rien, même pas de la personne avec qui j'étais. Avec l'alcool, on peut tout accepter. Dans le premier établissement, la gérante me disait : tu peux jeter l'alcool. Je me souviens, elle était là depuis 37 ans ! Elle avait un regard triste, perdu. Elle avait toujours voulu arrêter, mais elle disait : au final, on y retourne. Elle m'a donné un conseil : dès que tu peux t'en sortir, va-t-en ! Un jour, elle m'a vue démaquillée et elle m'a dit : « tu as encore un visage et un corps de bébé ».

Parfois, le client paie la gérante. On reçoit 50 % de la prestation. Dans d'autres établissements, le client nous paie directement. Il y a des caméras, la patronne surveille. On signe un carnet. Et on met l'argent dans un coffre. Il arrive qu'on dissimule des pourboires. Les clients les glissent dans nos sous-vêtements. Il y a des hommes, aussi salauds soient-ils, qui comprennent un peu. Mais quand ils nous donnent un pourboire dans la chambre, c'est contre quelque chose, c'est évident.

Il y a la concurrence avec les autres filles. Une fois habillées, maquillées, on est toutes plus jolies les unes que les autres. **Celle qui est contrariée, fatiguée, on joue contre elle.** On lui met la pression parce qu'elle ne boit pas assez vite. Il y a de la cruauté. Tous les moyens sont bons pour gagner plus.

Il y en avait une qui avait 35 ans, avec des enfants. Elle avait quelques rides. Autour, on était cinq filles entre 20 et 28 ans. On ne lui laissait pas à manger, on lui coupait son réveil pour qu'elle ait une sanction (et pour que ses deux heures d'absence nous fassent **une rivale en moins**). Quand on recevait l'enveloppe de la semaine, il arrivait que la sienne disparaisse.

Les amitiés, ça arrive quand même. S'unir face à la galère. Avec les autres, il arrive qu'on partage les coups durs. Surtout quand on a le même âge. Celle qui n'en peut plus, qui pleure... on se console. Mais ce milieu vous change. Il vous apprend le vice, le mensonge, l'hypocrisie. Il apprend à devenir une vipère.

En général, il faut sourire, ne rien dire, ne pas juger, ne pas être la rivale, ne pas être la reine des bombes non plus, sinon ça vous retombe dessus. Quand il y a quinze filles, c'est terrible. En général, on est entre trois et six par bar, ça va à peu près. Mais on est là pour la même chose. Il faut se faire concurrence sans en faire trop. Celles qui sont là dix-huit heures par jour peuvent être dangereuses.

Les filles, il y en a qui sont tellement naïves qu'elles ne se rendent pas compte qu'elles sont tenues par leur mari ou leur amoureux. Celles qui sont tenues **ne le disent pas. Malgré les coups, les larmes, les autres ne vont jamais se dire** : quelqu'un la tient. Il y a des choses tabou dans le milieu.

On arrive avec une cicatrice, un coup de cutter, une brûlure de cigarette. C'est le non dit. Si on parle, on gêne. Tout le monde se tait. **On a peur de le dire. La société a peur de l'entendre.** Là, je parle. Parce qu'ici personne ne me connaît. Et parce que vous, vous entendez ça tous les jours.

NOUS ON SAIT QU'ON VA ÊTRE SALIE

Dans les pays où c'est légalisé, comme la Belgique, la Hollande, les filles trouvent ça normal. Elles ont grandi avec ça. Elles savent que leur père y va tous les week-ends. Ça fait partie de la vie du pays. Les hommes aussi trouvent ça normal. Ils sont persuadés qu'ils aident les filles. Pourquoi est-ce qu'ils culpabiliseraient ? Il y a une police des bars, des médecins des bars.

En Belgique, même les enfants savent que leur père y va. Les patrons viennent avec leurs clients. C'est la norme. J'ai vu des hommes que leur femme appelle alors qu'ils sont là. Ils viennent sans honte. Nous, on sait qu'on va être salies. Ils nous salissent, ils nous diminuent quand bien même ils nous donnent beaucoup d'argent. S'ils voulaient vraiment nous aider, pourquoi ils ne nous engageraient pas plutôt dans leur entreprise ?

L'État est forcément aux petits soins pour des gens qui rapportent autant d'argent. Dans les pays qui légalisent, les patrons sont prêts à tout. L'État les laissera tranquilles. En France, les prostituées paient des impôts. Et les PV vont dans les caisses. Pourquoi l'État irait-il dénoncer la prostitution ? Les clients sont des procureurs, des inspecteurs, des ministres, des grands sportifs... Ils ont une certaine place dans la société. Ils viennent avec de belles voitures. Les filles sont attirées.

Celles qui me dégoûtent le plus, c'est celles qui sont habillées en Prada et qui font ça pour faire du shopping. Leur mère est au courant. J'ai envie de leur vomir dessus. Quand j'entends une fille de 18 ans dire : je ne fais pas d'études, je suis nymphomane, je n'en ai pas assez d'un seul... Elles sont persuadées qu'on est toutes libres. Il y en a pour qui ça devient un mode de vie. À force de vice, elles en veulent toujours plus. Mais avec dix clients par jour, le corps s'épuise. Même les volontaires, elles ne peuvent plus vivre normalement après. **Elles reviennent. Elles disent : je ne sais faire que ça.** Et il n'y a que là qu'elles ont le sentiment d'être considérées. Pour garder cette impression, elles restent.

Pour moi, une fille de bar reste une fille de bar. À la première difficulté, on y retourne. On n'attend pas six mois pour toucher quelque chose. Quand on l'a fait une fois, on ne vaut plus rien.

Je sais qu'en un an, je n'ai rien vu. Rien qu'une infime partie. J'aimerais travailler dans la justice pour faire changer les choses. Ou dans le social pour aider celles qui sont comme moi. Et puis par moments, je me dis : pourquoi faire ?

Raphaël

« On était beaucoup de mineurs. Le plus jeune avait 13 ans... »

Je suis homosexuel, j'ai commencé la prostitution pour pouvoir draguer un copain qui était prostitué.

Je l'avais repéré, j'allais au café où il allait, je connaissais certains clients. Un jour, je me suis arrangé avec un client pour le faire à trois, avec ce garçon. Je me suis fait payer comme lui. Je le connaissais déjà, je lui avais parlé au café. **J'avais 17 ans. Mon copain en avait 16.**

Je n'ai pas vraiment eu de famille. J'ai été placé en foyer à partir de l'âge de 9 ans. À 16 ans, j'ai fugué. J'ai trouvé un travail, un TUC^[1] à l'époque, et un appartement, que ma sœur a pris à son nom. L'assistante sociale m'a laissé tranquille. Quand j'ai eu 17 ans, le juge a fait une main levée. Il m'a rendu à mon père qui avait **l'autorité parentale**. Comme mon père me battait, je me suis enfui.

J'ai quitté l'appartement parce que ma sœur avait donné mon adresse. J'ai dormi dans les hôtels et, au bout d'un an de TUC, j'ai arrêté le boulot. Je me suis mis à traîner dans les cafés. Au début je touchais les Assedic, puis plus rien.

Forcément, quand on vit comme ça, on rencontre tous les zonards. C'est comme ça que j'ai connu mon copain. Dès que je l'ai vu, je me suis dit : c'est le bon. Il était parti de chez ses parents qui buvaient et le battaient, et il était prostitué avec son frère. Le jour, la nuit, ça dépendait. Il était installé là-dedans.

Moi, je le voulais, je ne me suis pas posé de question. En plus, **j'avais déjà été abordé** en allant dans ce coin-là.

Au début, j'avais refusé. Tout a commencé avec notre petit arrangement à trois. Je n'ai pas fait attention, je trouvais que c'était de l'argent facile. On vivait comme des rois, à l'époque – c'était en 89 – on se faisait au moins 1 000 francs par jour. C'était beaucoup pour des mineurs qui n'avaient jamais eu le sou.

L'ARGENT QU'ON AVAIT GAGNÉ PARTAIT DANS LA SOIRÉE

Le soir, c'était non-stop. Ça se passait sur les parkings. J'avais trois habitués. On adaptait nos horaires en fonction d'eux, le matin, la nuit. Les passes étaient ultracourtes, des fois cinq minutes ; les types laissaient 300 ou 400 balles, des fois 600 balles, 800 même. Ils attendaient sur le parking, dans leur bagnole, qu'on ait fini. Dès qu'ils voyaient qu'on était libres, ils arrivaient. Des fois, **il y en avait cinq qui démarraient en même temps quand on descendait d'une voiture. On n'avait pas le temps d'avoir froid.**

On choisissait **en fonction de l'immatriculation**, les allemands d'abord, les Belges ensuite et les Français à la fin. Après, c'était **en fonction des voitures**. D'abord les BMW et les Mercedes. Et **en dernier, la gueule du type**. Entre un vieux et un jeune, on prenait plutôt le jeune.

Après, on allait tous au café du coin, et puis c'était la java, les boîtes. L'argent qu'on avait gagné partait dans la soirée. À nous deux, avec mon copain, on pouvait faire 2 000 balles la nuit. On claquait tout. La fête, les hôtels, tout partait. On savait que le lendemain, on en regagnerait autant.(...)

Il faut savoir faire une barrière. Il y avait **ce que je faisais avec les clients** – que des pipes – et il y avait mon copain avec qui je faisais tout. Avec ce qu'on entendait sur le sida, on avait peur. Enfin, on ne savait pas trop, si c'était par la salive ou autre chose. (...)

Avec les clients, le but, **c'est que ce soit le plus rapide possible**. Je me souviens, il y en avait un qui me parlait de sa femme. Les types étaient médecins, avocats ou juges, enfin ils disaient qu'ils l'étaient. Il y avait tous les âges. Que des hommes ; des homos. Enfin, certains ne savaient pas trop.

Ça se passait bien, il n'y avait pas de violence, pas d'agressions. **Tous les tapins, on se connaissait**. Le jour où je suis arrivé, personne ne m'a rien demandé. J'avais une bonne relation avec mon copain. Chacun faisait son business de son côté, chacun avait son emplacement et le gardait. Quand un jeune ne venait plus, on pouvait prendre sa place.

Je ne regrette pas ce que j'ai fait. J'ai bien vécu. On s'est bien amusés et j'ai trouvé l'amour.

Le soir, il y avait beaucoup de mineurs. Le plus jeune avait 13 ans. Il est resté deux ans. Les mineurs étaient plus haut, dans un squat. Il y avait des toxicos. (...) Des fois, on voyait passer la Brigade des mineurs, mais uniquement la journée. Une fois, une seule, on s'est fait arrêter par les bleus. Avec mon copain, on était mineurs et tous les deux en

fugue. Jamais on n'a été abordés par les Mœurs ni par la Brigade des mineurs. (...) **L'endroit était connu de tout le monde.** Le petit journal du coin donnait les endroits gays. Tout le monde savait. (...)

Je ne regrette pas ce que j'ai fait. J'ai bien vécu. On s'est bien amusés et j'ai trouvé l'amour. J'ai fait ça pendant cinq ans. Et puis on en a marre. Boire toutes les nuits, cailler tout l'hiver. On vieillit. Le quartier de prostitution où on était a été rasé. Aujourd'hui, il y a un autre coin, un bois, qui est dangereux. Vers la fin, j'ai gardé deux ou trois clients que j'appelais quand j'en avais besoin. L'un d'entre eux était amoureux, il m'a payé mon appartement, mes meubles, mes voyages. Tout. Je le roulais. **C'est marrant, c'était voyant mais il ne voyait rien.** (...)

Les gens normaux, on ne les rencontrait pas. **On vivait dans un monde à part.** Toujours dans le même café. Dans ce café, il n'y avait que des prostituéEs, femmes et hommes, et des clients qui venaient pour mater la marchandise. (...)

On prenait de l'alcool, de plus en plus d'alcool : whisky, champagne, Baileys... Une tournée, deux tournées, chacun payait la sienne. Avec l'alcool, on ne réalisait pas ce qu'on faisait. **Et puis l'alcool, ça ne suffit plus.** Après, il y a eu le shit. Et après, l'héroïne.

JE VOULAIS ARRÊTER, PRENDRE MA VIE EN MAIN

Maintenant que c'est fini, je ne voudrais pas retourner dans la prostitution ; retomber si bas.

Au début, j'étais contre. Je ne voulais pas toucher à ça. Mais tout le monde fumait, tout le monde en prenait. J'ai fini par en faire autant. D'autant que mon copain en prenait depuis le début. Là, ça commençait à partir en vrille. **Je ne voulais pas aller jusqu'à la piquouze.** Il y avait quelqu'un du Mouvement du Nid qui passait quand j'étais au trottoir. Au début, je ne parlais pas avec lui. C'est le SPRS^[2] qui me l'a fait connaître. Un jour, je l'ai contacté. Je voulais arrêter, reprendre ma vie en main.

Au début, j'allais aux permanences tout en continuant la prostitution et la drogue. Et puis je suis allé voir une association pour me désintoxiquer. On m'a donné du Subutex et j'ai fait une tentative de suicide. Puis j'ai eu cinq ans de méthadone.

Au bout de cinq ans, c'est moi qui ai voulu arrêter. **Le psychiatre, lui, il aurait continué.** Il me faisait des ordonnances de méthadone, il écrivait sans dire un mot. J'avais des cachets pour dormir, des cachets pour l'anxiété ; tout ce que je demandais, il me le donnait. À la fin, il me disait "à dans deux semaines". Deux semaines après, idem. J'arrivais avec ma liste et ça recommençait. Côté boulot, je faisais des stages, on ne me proposait que ça. **Et je faisais encore des clients.** J'ai donc retrouvé un boulot de serveur pendant cinq ans.

Et puis j'ai eu un arrêt de maladie. Je fais de l'épilepsie. Je ne peux plus travailler, à cause du stress, de la lumière ; il me faut du calme, je suis agoraphobe. Pour vivre, j'ai le RMI ; la Cotorep me refuse l'allocation parce que je ne suis pas assez handicapé. J'ai pris un avocat. Actuellement, je touche 375 euros en tout par mois pour payer mon loyer et EDF. **J'ai déjà fait cinq tentatives de suicide.** Je retourne à la permanence du Nid pour avoir un peu d'aide. Sinon, je n'ai plus que ma sœur. J'ai perdu beaucoup d'amis à cause de mes crises, j'ai des accès d'agressivité. Mon copain est parti pendant un an. Et puis il est revenu, mais avec une copine. Avant, il partait souvent aussi mais il revenait toujours chez moi. Là, quand il a voulu revenir, je n'ai pas ouvert. **J'en avais marre.**

(...) J'ai eu un déclic. Avec lui aussi, **j'ai tout arrêté.** La prostitution, la drogue, lui. C'était il y a quatre ans. Maintenant que c'est fini, je ne voudrais pas retourner dans la prostitution ; retomber si bas. Avant ça allait, on était jeunes, on vivait au jour le jour. Mais à mon âge...



[1] Travaux d'Utilité Collective, stages effectués à mi-temps dans des collectivités publiques.

[2] Service de prévention et de réadaptation sociale.

Raïssa

« Les clients ? Je ne veux plus jamais en parler. Plus jamais y penser »

J'ai vécu six ans avec un homme en Albanie. C'était très difficile. Il m'interdisait tout. Je n'avais pas le droit de sortir. Les vêtements, la nourriture, tout venait de lui. On vivait dans sa maison. Il ne travaillait pas. Je ne sais pas exactement ce qu'il faisait, il allait et venait. Et surtout, il me frappait. Pour tout, pour rien. À 16 ans, j'ai eu un bébé.

Un jour, je n'en pouvais plus, je me suis enfuie. Je suis retournée chez ma grand-mère. Le bébé est resté avec lui. Là, j'ai rencontré un homme, la trentaine, qui était avec une copine. Un homme normal. Enfin, je le pensais. Il m'a dit qu'à l'Ouest, je pourrais avoir une vie meilleure et un bon travail...

Mon mari voulait me reprendre. Il venait chez ma grand-mère. Je me suis dit qu'il fallait que je parte. J'ai fait faire un passeport sans rien dire. J'ai payé 50 euros pour l'avoir. C'est cet homme qui a payé. J'avais 18 ans.

Il m'a expliqué que je devais d'abord aller en Grèce. J'ai donc quitté Tirana en taxi et je suis allée où il avait dit. Là, j'ai fait deux à trois heures de marche. Un copain du chauffeur de taxi m'a accompagnée. Nous avons passé la frontière à pied, par un chemin tranquille. Personne ne nous a rien demandé.

Ensuite, un autre taxi m'attendait, conduit par un cousin de l'homme que j'avais rencontré à Tirana et qui avait lui aussi dans les 25/30 ans. En Grèce, un homme et une femme m'ont conduite à Athènes en voiture. Là, je suis restée chez cet homme, dans une maison. Tout avait l'air normal. Jusqu'au bout, jusqu'en France, même si j'ai eu un peu peur, par exemple en passant la frontière, je ne me suis pas méfiée.

ELLE MENACE DE S'EN PRENDRE À MON PETIT GARÇON

À Athènes, j'ai pris l'avion pour Paris. Toute seule. Le billet était payé par l'homme de Tirana. Sur moi, j'avais un numéro de téléphone que m'avait donné la fille qui était avec le chauffeur de taxi ; quelqu'un à joindre quand j'arriverais à Paris.

À l'arrivée, j'ai appelé. J'ai eu une fille qui m'a donné un rendez-vous à la Porte d'Orléans. J'y suis allée. Deux jeunes filles albanaises, comme moi, m'attendaient près de la station de taxi. Elles ont payé. Je n'avais rien sur moi. Elles m'ont emmenée dans un hôtel. Là, j'ai vu qu'il y avait plusieurs Albanaises, cinq ou six. C'était le matin. Le premier jour, tout a été normal.

Le lendemain, une des deux filles qui m'avait accueillie m'a dit qu'il allait falloir que j'aille sur le trottoir. Elle m'a donné des vêtements, des préservatifs et l'après-midi, elle m'a emmenée avec elle à la Porte d'Auteuil. Je n'avais pas un euro, je ne parlais pas un mot de français et je ne connaissais pas Paris. Je ne savais rien. Quand elle m'a dit de l'accompagner, au début, je n'ai pas compris.

C'est en arrivant à la Porte d'Auteuil que j'ai compris ce qu'elle faisait. Il y avait une Albanaise et une Russe. Je suis restée sur le trottoir jusqu'à 9 h du soir. Le soir, elle a pris tout mon argent. Cette fille avait 21 ans.

Qu'est-ce que je pouvais faire ? Elle a menacé de s'en prendre à mon petit garçon et à ma grand-mère.

Cette fille ne me lâchait jamais. Elle me surveillait nuit et jour. La nuit, on dormait à trois dans la chambre. Elle payait l'hôtel, elle m'emmenait manger.

Jamais je n'étais seule.

J'AI CONTACTÉ UNE ASSOCIATION

Sur le trottoir, les policiers passaient. Ils vérifiaient mes papiers, j'avais la photocopie de mon passeport. Quatre fois, on m'a emmenée au commissariat, quatre fois on m'a relâchée.

Une fois, j'ai été conduite au Dépôt de la Préfecture de Police. On m'a gardée deux semaines. C'est l'endroit où on vous garde en attendant de savoir si vous allez être jugée ou expulsée. Le Dépôt est tenu par des sœurs. Dans cette prison, j'ai vu trois juges. Il y avait un interprète. J'ai tout raconté. Enfin, pas tout à fait. Je n'ai pas dit que je donnais l'argent à une autre fille. J'avais trop peur. On m'a demandé si j'avais un maquereau, j'ai dit que non.

Et puis, un beau matin, on m'a dit que je pouvais partir. **Personne ne m'a rien proposé. Je me suis retrouvée dehors, sans rien.** Sur moi, j'avais une convocation pour le tribunal ; ni papiers ni argent ; juste des préservatifs et un portable. Heureusement, les sœurs m'ont donné le téléphone du Mouvement du Nid. À la sortie, je suis allée dans un autre hôtel. J'ai appelé une copine qui ne donnait pas son argent à un proxo. Elle continuait la

prostitution juste pour survivre ; pour payer l'hôtel et la nourriture. J'ai fait pareil. J'avais peur qu'on me retrouve. Alors j'ai contacté cette association. J'ai commencé à aller à leurs cours de français et ils m'ont aidée dans les démarches pour obtenir des papiers.

À ce moment-là, sur le trottoir, j'ai connu deux filles qui m'ont demandé de travailler pour elles. 18 et 20 ans. L'une m'a pris mon passeport, mes bagages, mes photos et le papier qui me servait pour les soins médicaux et que m'avait obtenu l'association. Ces filles donnent tout l'argent à un proxo. L'une des deux n'en avait plus et puis elle en a un nouveau. **On ne reste pas sans proxénète.**

La semaine dernière, j'ai obtenu une APS, autorisation provisoire de séjour de 3 mois avec un permis de travail. Je vais pouvoir entamer des démarches aux Assedics et à la Mission locale.

Au total, j'ai passé quatre mois au trottoir et deux semaines en prison. J'ai connu d'autres filles albanaises au trottoir, surtout à la Porte de Saint-Cloud. Et au Pont de Saint-Cloud, j'ai vu les maquereaux. Le maquereau d'Albanie, je ne l'ai jamais revu. Les clients ? Je ne veux plus jamais en parler. Plus jamais y penser.

Quant à retourner en Albanie, c'est impossible. Là-bas, il y a mon ex-mari, qui me recherche, et mon maquereau. Comment pourrais-je rentrer chez moi ? Et comment revoir mon enfant ? Je ne sais pas ce que sera mon avenir. J'ai 19 ans.



Myriam

« Après tout ce que j'avais vécu, après tant de violence... »

Si je suis entrée dans la prostitution, c'est parce que je suis transsexuelle. On m'avait dit que c'était le seul endroit où je pourrais rencontrer des trans. Je n'avais pas de famille, personne. J'avais 14 ans et je voulais me procurer des hormones.

On m'a envoyée dans un foyer d'urgence pour les mineurs. J'en suis partie. Je dormais à la rue, je vivais chez les uns et chez les autres. J'ai commencé la prostitution au Bois de Boulogne. **Je n'ai pas trouvé ça spécialement dur.** Après tout ce que j'avais vécu, après toute la violence... Je ne voyais que mon but : me transformer. J'ai commencé les piqûres à 14 ans. Ce n'est pas douloureux mais il y a des effets secondaires.

Je faisais un ou deux clients pour pouvoir manger. Mais ce que je voulais surtout, c'était avoir un lien avec les autres filles. La prostitution, c'était un cocon, une famille. Mais une famille qui me détruisait. Ce que je voulais, c'était être entourée, rencontrer des jeunes, rigoler, boire un coup. On a sa souffrance et on est seul. À qui en parler ?

À 14 ans, j'ai été rejetée par ma famille. Je trouvais des hommes avec qui je passais des soirées, et puis il y avait l'acte et je me retrouvais seule. D'un coup, il n'y avait plus rien. Juste l'impression d'être une pute. Je cherchais de la compagnie. J'ai limité le nombre des clients, juste deux ou trois pour vivre ; j'aurais voulu quelqu'un avec qui me poser.

J'ai eu des fausses joies, des amours, j'avais l'impression que tout était beau. J'espérais toujours et puis je tombais. C'est ça qui m'a détruite. Une fois que c'était fait, je n'avais même plus un message, rien. Je n'en ai gardé que le dégoût de moi-même. En neuf ans, je n'ai jamais eu une relation qui dure au-delà d'une soirée. Les clients, ils se sont servis de ma faiblesse et ils en ont joué. **Pour moi, c'est comme une trahison.**

L'IMPRESSION DE NE PLUS ÊTRE MOI

La prostitution, c'était un monde ambigu, le monde de la nuit, l'alcool. J'ai tout connu, l'alcool et la drogue. J'ai eu l'impression de ne plus être moi ; de ne plus être qu'un objet sexuel ; de la viande. L'impression de n'être qu'une pute.

Il y a eu les agressions aussi. Deux fois. J'avais des copines qui volaient. Je le faisais aussi pour être acceptée par elles. Un jour, j'ai volé un portable à un client. Il est revenu mais il s'était teint la barbe en gris, il avait mis un costume, très classe, je ne l'ai pas reconnu.

Il m'a emmenée dans un parking, m'a filé du fric et puis il s'est jeté sur moi : il m'a frappé la tête sur le sol, j'ai cru que j'allais mourir. J'étais en sang, j'avais les taches bleues des graviers dans la peau. Il m'a dit qu'il allait prendre un couteau et me les couper. J'ai réussi à m'enfuir je ne sais pas comment ; l'instinct de survie.

La prostitution, ce n'est pas un avenir, ce n'est pas un métier comme les autres. Quand on est trans, on va dans la prostitution pour pouvoir s'offrir la chirurgie et puis après on s'habitue et on y reste.

Le regard des autres est dur, c'est vrai, mais il n'y a pas que ça. Il y a les clients. Les clients, c'est des chiens. Ils sont mariés, ils ont des sièges bébé, ils ont des problèmes de couple, ils viennent chercher de la détente.

Ils disent qu'ils sont hétéros. Ils se mentent à eux-mêmes, ils sont bi. Ils ont une attirance pour le côté homme mais ils ne veulent pas l'admettre. Ils vont voir des trans, ils n'iront pas voir un homme. Je trouve que les clients deviennent de plus en plus bisexuels. On a normalisé tout ça, on a banalisé et en même temps **c'est resté très tabou.**

Aujourd'hui, je suis à cran. Ce que je veux, c'est me faire opérer et trouver un travail. Il y a des protocoles à respecter et un suivi de deux ans avant l'opération. Je sais que ça ne va pas être facile. J'ai arrêté la prostitution. J'ai droit à la Cotorep, allocation handicapé, en tant que transsexuelle, et à une APL. En gros, je touche 1 000 euros. J'ai du mal à y arriver. Hier j'avais 400 euros, aujourd'hui il m'en reste 150. J'ai acheté un sac, j'ai payé une bouteille de champagne dans une boîte. Je n'ai pas la notion de l'argent.

Ce qui m'a toujours fait souffrir, c'est la discrimination. À l'école, déjà, c'étaient les moqueries. Je n'ai eu que des zéros. Et quand j'ai été placée à la DDASS, je me suis retrouvée dans des foyers de garçons ! Alors à 14 ans, j'ai tiré un trait sur tout ça. Mais c'était pour tomber dans un cercle vicieux. Là, je vais faire une formation avec d'autres gens de la Cotorep, donc il n'y aura pas de discriminations.

Si vous êtes trans mais que vous êtes féminine et belle, il n'y a pas de problème. Mais si vous faites 1,80 m et que vous êtes balèze, ça ne passe pas. Avant, j'étais très homme et puis avec les hormones, je me suis féminisée. Et je suis beaucoup mieux acceptée. **Pourquoi ? Je suis restée la même personne.**

Il faut être comme ça sinon c'est les moqueries. Moi, des trans, j'en connais qui sortent très peu. Elles restent enfermées, elles invitent chez elles, elles se renferment, elles ne veulent pas avoir l'air de clowns qui se promènent. C'est dur.

Il y a une chose que je voudrais dire aux trans : surtout qu'ils n'aillent pas dans la prostitution ! Qu'ils aillent voir une association ! Je voudrais leur éviter le parcours que j'ai connu. Il faut leur dire qu'ils peuvent aller voir un psychiatre et faire un dossier Cotorep. Moi je ne le savais pas, je ne l'ai fait que tout récemment. Maintenant j'ai envie de prendre un nouveau départ, de couper avec l'ancien cocon.

DOMINIQUE, TRANSSEXUELLE : « TOUT EST PROBLÉMATIQUE »

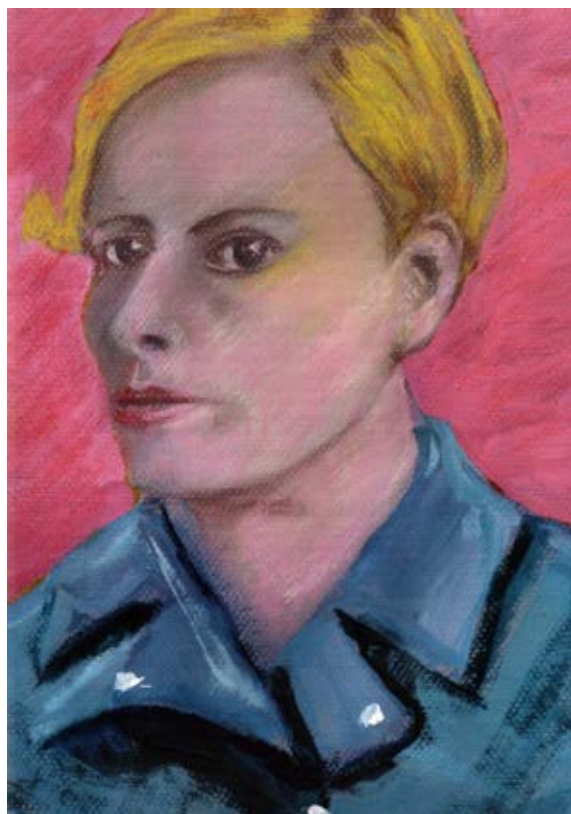
« Sur mes papiers, à la rubrique Sexe, il y un « M ». Mon numéro de sécu commence par « 1 ». Tout est problématique.

Un jour, un douanier a refusé de me laisser passer une frontière sous le prétexte que ce n'était pas mon passeport. Retirer une lettre recommandée à la Poste tourne à la folie. Je suis obligée d'expliquer. Je vous passe les sourires narquois...

J'ai vu un jour un commerçant qui me connaissait aller prévenir une dame dans un magasin. La dame n'arrêtait pas de dire tout fort : « Mais où ? Mais où ? ».

Et cette charcutière qui persiste à me saluer d'un retentissant « Bonjour monsieur ! »

On s'habitue par la force des choses : au silence total de la famille qui vous traite de malade et, plus douloureux encore, à l'inextricable situation de la rencontre. **Dire la vérité à quelqu'un qui vous plaît, c'est horrible.** Dans le meilleur des cas, la personne disparaît. Encore heureux quand on ne se fait pas casser la figure. »



Naima

« J'ai le sentiment que les clients préfèrent celles qui sont en pleine détresse »

Je suis marocaine et ma famille est venue s'installer en France. À 16 ans, mon père a découvert que j'avais un flirt. Il m'a menacée avec une arme. Je me souviens de ses mots : « *Je ne suis pas venu en France pour que tu deviennes une pute.* » Je suis partie à 18 ans et j'ai trouvé un CDI à temps partiel aux Galeries Lafayette.

Je me suis mise à faire les annonces de bars dans les journaux gratuits. **J'avais l'image du cabaret, du spectacle, un peu comme dans les films. Je pensais qu'il y avait un peu d'arnaque et qu'on pouvait se faire pas mal d'argent.**

J'en avais repéré un, j'y suis allée. J'étais tétanisée. Une hôtesse m'a expliqué que le boulot consistait à tenir compagnie aux hommes en buvant un peu de champagne. La patronne m'a dit d'être sexy. Elle a ajouté : « *il est interdit d'avoir des relations sexuelles avec les clients.* »

Le premier jour, il y avait trois filles. L'une d'elles, une Africaine m'a dit : « *Alors ma belle, tu vas sucer ?* » Je me suis rebellée. Elle a rigolé. Le lendemain, je ne travaillais pas aux Galeries et je suis arrivée dès l'ouverture, à 15 h. Il y avait là des hommes d'affaire syriens. La patronne leur a dit : « *Regardez mon joli petit cheptel ! Elles sont bien chaudes.* » Ce sont les mots qu'elle a employés.

Je me suis retrouvée seule avec un homme dans l'un des box séparés par des paravents qui sont réservés à ceux qui prennent des bouteilles. Il a tout de suite posé un billet de 500 F sur la table. Quand il m'a demandé une petite gâterie, j'ai refusé. Il m'a accusée de « *faire ma coincée* ». Et puis il s'est levé, a baissé son pantalon. **J'ai dit : « Je ne peux pas. »** Alors, il m'a attrapé la tête.

Après, j'ai vidé tout le reste de la bouteille. La routine était installée. Je me suis dit : « *tu vas tenir, prendre ton courage à deux mains ; pour ton frère* ». [nota : Naïma vit alors avec son jeune frère à sa charge.]

Je me sentais en sécurité avec la patronne, une femme de 45 ans, très chic, ancienne prostituée. Elle me parlait gentiment, enfin au début... Avec le recul, j'ai compris qu'elle était dépressive et alcoolique. Dans son cercle d'amis, il y avait des policiers. Une fois, on m'en a montré un, haut placé paraît-il. Il n'a pas pris de fille mais il est venu boire un verre.

Ce souvenir m'a beaucoup marquée. Comment sortir de ça si la police est dedans ?

J'ai vite compris comment ça fonctionne. **Au comptoir, pas de mains baladeuses ; rien ne doit se voir.** En réalité, la fellation fait partie de la consommation après la première bouteille.

PAYER, C'EST AVOIR DU POUVOIR SUR QUELQU'UN

L'éventail des clients est large. Mais en général, c'est plutôt des cadres, chefs d'entreprise, médecins. Je ne comprends pas leur démarche. Le plaisir de payer ? Le pouvoir pour eux, apparemment, c'est aussi la possession de la femme. La prostitution, c'est avoir du pouvoir sur quelqu'un de plus faible.

Au début, on cherche à comprendre ; après on laisse tomber. C'est dur d'être confrontée à la réalité de l'homme. Pour moi, les clients sont violents ; il y a les violents physiques, les barbares – *je paye, tu te tais et tu obéis* – mais les autres aussi sont violents ; moralement, avec leurs moyens de pression. **Au bout du compte, j'ai le sentiment que les clients préfèrent celles qui sont en pleine détresse, ça les excite plus. Ils aiment le challenge.**

Je buvais pas mal pour supporter. Dans ces bars, nous, on ne boit que du champagne. Je fréquentais toujours un peu mon ex petit ami. Quand j'étais triste, il était là ; il ne m'a jamais demandé d'argent directement. **Si j'étais gentille et que je lui faisais des cadeaux, je le voyais ; des cadeaux chers bien sûr.** Ça ne me plaisait pas trop, mais il me manquait et donc... Maintenant je comprends qu'il a usé de manipulation.

À l'époque, quand il m'arrivait de sortir dans la journée, **j'étais dans une bulle.** Je me réveillais à 1 h de l'après-midi, j'arrivais à 15 h au bar, à l'intérieur on avait l'impression qu'il était minuit. **J'avais quitté le monde réel.** Mes copines m'avaient laissé tomber. Quand j'arrivais, je fermais mon esprit ; un peu comme si celle qui était dans le bar n'était pas moi mais une autre personne. Au bar, on nous donne un prénom ; ça amplifie le dédoublement ; vis-à-vis des clients, c'est comme une protection, une garantie d'anonymat.

J'ai commencé à avoir des soucis avec ma patronne, elle ne voulait pas me payer ; elle disait qu'elle avait des problèmes d'argent. En plus, je ne pouvais plus supporter l'alcool ; j'allais vomir dans les toilettes, je passais des

soirées atroces. J'ai fait une lettre de démission, puis des démarches auprès de l'inspection du travail. Sans résultats. **Je n'avais plus d'économies, je n'arrivais plus à chercher de travail, j'avais trop honte de moi. J'avais été licenciée des Galeries. En fait, je n'ai tenu que sept mois avec les deux boulots.**

Je suis donc retournée voir la patronne pour récupérer mon argent. Elle m'a proposé de revenir.

À ce moment-là, un Algérien, qui était tombé amoureux de moi, a épousé la patronne pour reprendre le bar. Il m'a dit que c'était moi qu'il aimait. Il prenait de la coke, du whisky ; je suis entrée dans un jeu pervers, j'ai eu des relations avec lui, et la patronne l'a appris. C'est devenu horrible. J'ai eu droit aux clients les plus durs ; **par représailles**. Elle se vengeait. Elle leur disait que j'étais faite pour la sodomie. J'avais peur d'elle, depuis que je l'avais vue avec le commissaire. Elle prenait de l'alcool, du lexomil, elle avait des crises : c'était les larmes, les insultes.

Tant que mon argent n'était pas versé, je revenais toujours. **Maintenant, je sais que c'est une méthode pour nous tenir.** J'étais une gagneuse comme ils disent, j'avais « *un bon potentiel* »...

La patronne nous détruisait psychologiquement. Lui frappait. Je commençais à refuser les clients, je pleurais, je perdais tout contrôle. Il me disait « *j'en ai rien à foutre* » et il cognait. **Je criais, personne ne bougeait.** Je sortais démolie et j'allais chez le médecin pour faire constater.

La quatrième fois, j'ai décidé de porter plainte. J'ai foncé au commissariat et j'ai tout débballé. J'ai juste épargné la patronne, j'avais trop peur de ses relations. Les policiers m'ont donné leur numéro de portable pour que je me sente plus en sécurité. J'ai porté plainte pour violences, proxénétisme et abus sexuels ; j'étais à sa disposition et pour moi il s'agissait de viols.

J'AI FAIT UNE FORMATION, C'EST UNE RENAISSANCE

Au procès, je me suis retrouvée seule. Pas de témoin, personne. Les hôtessees m'avaient pourtant dit qu'elles viendraient. Lui, il avait toute sa famille...

Aujourd'hui, j'ai une autre perception des êtres humains. Je suis sans illusion. En plus, il s'est passé des choses bizarres, les procédures n'ont pas été respectées. Mon avocate n'a été prévenue du procès que le matin même.

Il a écopé de 18 mois avec sursis. Il y a quelques mois, il est venu sonner chez moi. À 7 h du matin. Et je l'ai recroisé dans mon quartier. Depuis, j'ai pris un chien, un rottweiler.

Je suis sortie de tout ça il y a un an. J'ai subi un traumatisme ; j'ai fait une tentative de suicide. La famille ? Pas là. Les amis ? Pas là. L'amour ? Pas là. À quoi ça sert de vivre ? Je n'ai plus confiance.

Mon rapport aux hommes a changé. Je m'efforce de rester positive mais je n'arrive pas à concevoir qu'un homme différent puisse exister.

Mais je travaille sur moi et heureusement, j'ai fait une formation ; pour moi, c'est une renaissance.

Pour en sortir, il a fallu que je me coupe du monde. J'ai arrêté l'alcool. J'ai coupé avec mon ancien copain. **Je l'ai vu faire son cinéma avec une autre fille. Maintenant, elle travaille dans un bar américain. Ils sont très patients...**

Ce qui est dur, c'est de tout recommencer de zéro, de tout reconstruire : avec les autres, avec la vie professionnelle ; sur mon CV, il y a un trou de 2001 à 2004. **Il faut rompre et c'est terrible à affronter.** En plus, le monde de la nuit est petit et on est vite repérée. Si une fille échappe à son proxo, elle peut être reprise par un autre ; c'est très organisé.



Caroline

« Ils utilisent les techniques des gourous : c'est comme une secte »

J'ai un boulot, je travaille depuis dix ans dans le milieu du social, je suis donc quelqu'un d'informé. Cette histoire n'aurait donc jamais du m'arriver. Heureusement, j'ai toujours eu le soutien de l'écriture ; écrire m'a aidée à tenir.

Il y a deux ans, je me suis retrouvée dans une situation financière catastrophique. Je n'avais pas de très bons rapports avec ma famille. Par une amie, j'ai fait la connaissance d'un prétendu entrepreneur. J'avais dit que je m'intéressais aux jeux sexuels soft. Il m'a donné rendez-vous et est venu chez moi. Ce n'était pas du tout mon type. Il était plein d'assurance et ne me plaisait pas.

Pendant trois mois, il m'a suggéré des choses, me disant qu'il avait fait ça avec son ex, entre amis. En fait, il m'a présenté le BDSM. Je l'ai pris en rigolant. Quand il est arrivé un jour avec un collier, je lui ai dit que je ne me soumettrais pas, que je ne lui appartenais jamais. Et puis il m'a initiée. Ses potes étaient riches, moi j'avais un petit boulot. Il restait là pendant les séances. Je gérais tout, je décidais tout. Il me faisait découvrir de nouvelles techniques, il me faisait franchir des limites. Un jour, il est arrivé avec une cravache, mais c'était en douceur, pour une séance avec un ami.

Et puis il y a eu l'histoire de la voiture volée. Il m'a appelée un soir pour me dire qu'il était recherché par la gendarmerie. Je l'ai ramené chez moi sans poser de question. Chez moi, c'est un coin isolé. On dirait un film de Tarantino... Le lendemain, il a fait venir deux ouvriers de son entreprise et nous a demandé de l'aider à détruire une voiture volée.

Je suis prête à tout pour soutenir mes amis. Je fonce, je suis loyale avec eux. Par amour, un jour j'ai aidé un homme à s'échapper d'un hôpital psychiatrique. Le lendemain de l'incident de la bagnole, j'ai appris que l'un des types avait tout balancé à la police. Il avait dit que j'étais avec eux et qu'en plus je dealais. Moi qui avais de gros soucis financiers, cette histoire me tombait sur la gueule. Pas moyen de me payer d'avocat, pas droit à l'aide juridictionnelle.

LA CAVALE

C'est là qu'a commencé la cavale. Presqu'un mois avec cet « entrepreneur », qui m'a vite expliqué qu'en fait il faisait partie d'un réseau de prostitution. Une cavale comme au cinéma : je vis avec mon portable éteint, il y a des barrages sur les routes, qu'on réussit à passer les uns après les autres (je fais semblant d'être plongée dans une carte routière). Lui veut qu'on aille en Espagne. Il reçoit des mandats ; plus tard j'apprendrai qu'il utilise ma carte bancaire.

Les cinq premiers jours, je pleure sans arrêt. J'ai le sentiment de ne plus avoir d'identité. Plus de boulot, plus de portable, plus de casier vierge. J'ai peur pour l'avenir. Je fais des cauchemars. Puis je me dis que ça ne sert à rien de s'apitoyer sur soi-même ; il faut trouver une solution.

Il parle d'un réseau qui est à nos trousses. Soit je rapporte de l'argent, soit je vais finir dans une cave. Je ne sais pas si ce qu'il dit est vrai. Je lui propose qu'on se rende. Je n'ai pas peur de la police, pas de la prison mais j'ai peur des gens qui y sont ; de leur violence. J'ai des amis en prison, je suis au courant des tortures. Je connais aussi les avocats qu'on achète et tout le reste.

Je n'ai pas peur de lui non plus. Mais il m'explique les menaces du réseau : rester six mois enfermée, avec de l'eau. Je savais que ça pouvait être vrai.

J'ai essayé de passer des mails, essayé de m'enfuir plusieurs fois ; je l'ai frappé. Il m'a fait le coup de la crise cardiaque ; c'était bidon. Il prenait des médicaments tous les jours pour me faire croire qu'il avait des problèmes de cœur ; **en fait il avait une fausse identité, une fausse entreprise, tout était faux. Il avait tout calculé, tout préparé de A à Z.** Une fois, je lui ai donné des coups de talon aiguille dans le ventre. J'avais un chien avec moi, il lui achetait des steaks. Même mon chien était de son côté.

On s'est retrouvés sans argent. C'est là que je suis devenue prostituée sur les aires d'autoroute, il avait ses méthodes pour arrêter les voitures et rabattre le client. Dans les sex-shops aussi ; il connaissait les propriétaires.

Il fallait que je ramène 200 euros par jour. En gros, tant que j'étais avec lui, j'étais protégée. Je ne savais pas de quoi le réseau était capable. J'ai trouvé des menaces contre moi sur le Net. J'ai compris qu'il connaissait tout le monde – surtout des petits bourgeois, assez âgés – et qu'avec son argent, il pouvait tout acheter. J'étais pieds et poings liés. Sans savoir exactement à quoi, à qui je m'affrontais.

J'ai refusé de ramener les 200 euros par jour. Ma seule arme, c'était mon cerveau. Il me restait une quinzaine de chèques. Un chèque, c'était un client en moins.

LES PIRES PAGES DU MARQUIS DE SADE

Un jour, il m'a amenée dans une maison. C'était un hébergement, mais avec échange. Le type pratiquait le BDSM, j'étais censée rester quatre jours.

Il m'a passé une corde autour du cou et il a fait des tours. J'ai mis mon doigt pour ne pas être étranglée. Il m'a brûlée avec de la cire.

Il a dit qu'on allait se rendre chez un couple de dominateurs, dont une dominatrice. Pour moi, pas question d'avoir des rapports avec des femmes, et surtout dominatrices. J'appelle l'autre en lui disant que je vais me casser. On repart. Il me dit qu'une voiture nous suit, il me raconte que je vais être louée à un type pour une semaine. Il me propose aussi de tourner un film pour eux, de jouer un rôle de soumise, ce que j'ai toujours refusé d'être.

Là, c'est l'horreur. Les séances de dressage. Les bouquets d'orties sur le corps ; les pinces à outillage sur les seins, le bâillon, les tortures. Le type se défoulait. Le seul moyen que j'avais trouvé, c'était de trembler tellement qu'il arrêta. J'ai été attachée à un radiateur dans le noir ; j'ai gratté toute la peinture en me disant que ça ferait une preuve pour après. Je réfléchissais sans arrêt.

Le deuxième jour, j'ai dit que j'allais me tuer. Curieusement, « l'entrepreneur » m'a sortie de la maison. C'est inexplicable, Je pense qu'il devait m'aimer. J'ai pu m'enfuir. J'ai foncé à la gendarmerie. Il a appelé, quel culot, pour dire que mes amis étaient de la mafia. Il a été arrêté. Moi, si indépendante, autonome, qui ai travaillé très jeune, qui ai quitté ma famille, qui ai toujours été libre, j'aurais préféré me suicider plutôt que leur appartenir. Si j'avais eu un couteau, j'aurais tué celui qui me torturait. C'était un malade, un taré. Il organisait des gang bangs^[1] payants chez lui.

Aujourd'hui, il est en prison ; j'ai plus de mépris que de haine. Je l'ai revu lors d'une confrontation devant le juge ; d'un parfait égoïsme ; pas une once de remords. Rien. Il m'a traitée de menteuse. Il se dit dominateur, et il n'est rien du tout. Il a été arrêté pour proxénétisme, violences aggravées et tortures. L'autre, « l'entrepreneur », pour proxénétisme et escroquerie. Il m'avait expliqué qu'une prostituée qui avait refusé de se soumettre avait pris 14 coups de couteau. Je sais maintenant que c'était vrai. Je sais aussi que son ex-femme, il l'a détruite. Il l'a échangée contre de l'argent qu'un copain lui devait et l'a mise dans le SM^[2]. Elle s'en est sortie et a même réussi à venir témoigner au procès. Il y a eu d'autres victimes mais elles ont refusé de porter plainte.

Le milieu BDSM, c'est un cercle très restreint. Des bourgeois, entre amis, pas des réseaux officiels. Du bouche à oreille. Ça rapporte trois fois plus que le proxénétisme normal. On peut louer une femme pour 600 ou 700 euros. Une femme pour tout, absolument tout. Il y a toujours échange d'argent ou service rendu. Ça se passe dans des lieux isolés, des châteaux, des pièces aménagées appelées « donjons ».

Beaucoup d'hommes en profitent pour avoir une femme qui soit une serpillière. Une partie des femmes y vont de leur propre chef. D'autres sont malléables, influençables. On leur fait signer des contrats, ils ont une valeur juridique. Ils prennent des précautions pour qu'après elles ne puissent pas porter plainte. Moi je n'ai jamais signé de tels documents.

Tout ça peut aller jusqu'à la mort psychologique ; ne plus avoir ses propres pensées. C'est comme une secte ; ils utilisent les techniques des gourous. On vous répète tout le temps le même truc, c'est pour ça que je parle de lobotomisation. Il y a la fatigue physique aussi. On est privée de sommeil, on n'a plus à manger, plus à boire. Tout est possible, comme dans le film Hostel^[3]. **C'est la soumission ou la mort.** Moi, je voulais bien être soumise par jeu. Mais pas tout le temps. Pas 24 h sur 24. Et puis ce truc, c'est l'escalade.

LA PROSTITUTION, C'ÉTAIT MON FANTASME

J'ai eu de la chance. Mon père a tout fait pour me retrouver. (Ma mère disait toujours : « on te retrouvera morte dans un fossé », je comprends mieux pourquoi maintenant). Mes collègues ont posé un congé pour moi, ils se sont mobilisés pour que ce ne soit pas un abandon de poste. J'ai eu des amis formidables ; et puis d'autres se sont servis de ça pour que je sois redevable. Ils estiment qu'ils m'ont sauvé la vie et ils s'en servent. En fait, tout ça me pendait au nez depuis longtemps.

Depuis mes 17 ans, j'ai toujours fréquenté le milieu de la rue. J'ai connu le milieu des prostituées, des toxicomanes, les milieux alternatifs.

À 17/18 ans, j'avais mon meilleur ami, homo, qui travaillait dans un bar. On avait une copine prostituée. Elle disait en parlant de ses clients « il m'a dit qu'il m'aimait ». Elle était toxico, elle se piquait.

Je la plaignais. Mais ma réalité n'était pas fameuse non plus à l'époque. Aucun rapport avec mes parents. Aucun avec ma sœur, depuis que mon beau-frère avait essayé de se taper les deux sœurs. Il y a eu des attouchements, des trucs et puis il est allé dire que j'étais névrosée et toxico. Toute la famille a dit : tu la fermes, il a des gamins. **Quand tout le monde vous dit de vous taire, vous finissez par vous demander si c'est vraiment arrivé.** Un jour où un de ses amis m'a sauté dessus, j'ai eu un flash back. L'autre truc m'est revenu. Cette fois là, je n'ai rien dit non plus.

Donc, pas de famille, pas d'amis proches sauf cet ami homo ; le milieu techno, des gens dans la galère, avec plein d'histoires d'incestes et de violences ; il y en a beaucoup autour de moi. Moi, quand je leur en parle librement, ça les aide à parler. On est tous des galériens.

Un jour, un type s'est arrêté à ma hauteur et m'a demandé : c'est combien ? Ça m'attirait depuis longtemps. Des types me faisaient des propositions, je passais dans les quartiers de prostitution, devant les bars. Il y a longtemps, je me souviens que j'avais vu des filles toutes jeunes sous un abribus. Je m'étais arrêtée pour les regarder, pas par curiosité malsaine. L'une d'entre elles riait, ça m'attirait. Comme on prendrait sa dose d'héro.

Servir d'objet. C'était ça ma dose. Une sorte de dépendance dans un but de destruction. Je n'aime pas la défonce dans les soirées techno, perdre le contrôle. Dans les teufs, on parle toujours de traite des blanches. J'ai toujours été prudente. Jamais trop défoncée. Il y a des règles à suivre. Il faut faire attention. Moi, ma défonce, c'est sur le plan sexuel. Je le sais depuis longtemps. Je pensais pouvoir m'arrêter ; ne pas partager l'argent. Mais on ne peut pas faire ça seule. Je passe devant des bars à hôtesse, je sais que c'est encore plus dangereux.

LE SYNDROME DE STOCKHOLM

Quand on se sous-estime, même si je ne me trouve pas moche, un prix c'est la preuve qu'on n'est pas si mal que ça. J'aimais bien m'habiller sexy, moi qui porte toujours des pantalons informes. Savoir que des hommes sont prêts à payer pour vous, c'est une force ; une forme de pouvoir. Parmi les clients, il y en avait de sympas avec qui je discutais. Ils me disaient que leur femme ne faisait pas ci ou ça. Je les comprenais. Les femmes sont très fermées au niveau sexualité. Il y a des tabous, un manque de communication.

Ce don de soi, on se sent valorisée... Et en même temps, on se sert de vous, il y a une non reconnaissance ; c'est une forme d'autodestruction. Comme l'alcool, la drogue.

Pour moi, la prostitution, c'était un fantasme. J'avais envie de franchir le cap. Quand ça devient une réalité, on s'aperçoit qu'on ne choisit pas les hommes ; ce ne sont pas tous des types jeunes ou attirants. On le fait sans envie, parfois même avec dégoût. Moi, j'avais dit, jamais des vieux. Je tenais tête, je criais, je n'ai jamais lâché prise. Mon mauvais caractère m'a sauvée.

Le problème, parfois, c'est l'envie d'y retourner. Le syndrome de Stockholm. **Ce type a créé chez moi une habitude. Une lobotomisation.** Sur les aires d'autoroute, au début, quand je voyais un camion... Mais aujourd'hui, une chose est certaine : je n'y retournerai jamais. J'ai frôlé la mort de trop près. J'ai vraiment cru que j'allais mourir dans cette maison.

Aujourd'hui, j'ai peur d'être suivie, j'ai l'œil sur les plaques d'immatriculation. À mon retour, j'avais 3 000 euros de découvert ; je me suis retrouvée à la rue ; il a fallu que je retourne chez mes parents pour six mois. Plus de lieu à moi, mes affaires éparpillées, une perte totale de repères. C'était terrible à vivre.

Avec ça, les avocats, les gendarmes, tout le monde me dit de me taire. Moi je dis ce que je veux, quand je veux. Je préfère que les gens apprennent l'histoire de ma bouche plutôt que de celle des autres.

Depuis cette histoire, j'ai compris le danger que peut représenter le BDSM. Je me suis mise en couple et j'ai découvert ma violence. Il ne faut pas que j'entraîne quelqu'un dans ces pratiques. Il ne faut pas faire n'importe quoi. Aujourd'hui, je ne me sens plus infaillible, je veux laisser du temps au temps. Sur la centaine d'hommes que j'ai pu rencontrer dans ma vie, il y en avait dix d'honnêtes ; beaucoup sont manipulateurs pour arriver à leurs fins. Les femmes ? J'ai la haine. Celle qui m'a présenté ce type, une autre qui a essayé de me casser auprès des flics. Des amies ; les gens qu'on aime, ça fait plus de mal.

Maintenant, je voudrais que le regard des autres cesse de faire peser sur moi ce fardeau. Nul ne peut juger de la vie d'autrui. Et je sais une chose : quelqu'un qui vous aime ne vous rabaissera jamais.

[1] Relations sexuelles de plusieurs hommes avec une seule femme.

[2] Sadomasochisme.

[3] Film d'épouvante de Eli Roth (2006).

Sacha

« On n'est pas des femmes, on est des objets »

« Les gens critiquent souvent les prostituées, parlant de leur job avec mépris et persuadés que c'est de « l'argent facile ». L'adjectif « facile » est faux, c'est peut-être de l'argent vite gagné, mais à quel prix ? Au prix du sacrifice de sa vie privée, de sa sexualité, de son amour-propre, de sa fierté, du respect de son corps. (...) Je suis fatiguée de cette vie et serais prête à tout pour rembourser tout l'argent que j'ai gagné et même plus, pour pouvoir arrêter, retrouver ma dignité et un vrai travail. Aucune somme ne peut panser nos plaies et nos souffrances, alors arrêtez de parler d'argent facile.

J'en arrive presque à me mépriser, à tel point qu'en dehors d'une prestation de services rémunérée, je suis dans l'incapacité d'accepter qu'un homme pose une main sur moi. La femme a été détruite au prix de l'escort.

Un job qui n'offre aucune sécurité de l'emploi, aucun avenir... Nous n'avons pas le droit de prendre quelques kilos sans les voir de suite multiplier sur les forums Internet^[1], pas le droit d'être malades sans nous faire insulter parce que nous ne sommes plus disponibles au moment pile où ces messieurs le désirent ; un objet ne tombe pas malade... Nous devons être disponibles à toute heure du jour et de la nuit avec le sourire, week-ends et jours fériés.

Et vous pensez encore que c'est de l'argent facile ? Voilà ce que c'est que d'être prostituée. Si vous le souhaitez, je vous cède ma place... »

J'étais gérante d'hôtel. J'ai un bac +3, des études par correspondance pour un BTS et 18 ans de travail dans l'hôtellerie. J'ai travaillé à 13 ans, j'ai fait la plonge et travaillé au noir, **j'ai toujours connu la démerde**. L'hôtel que j'avais pris en gérance était voué au plantage, je m'en suis rendu compte après. Et puis il y a eu le braquage. J'ai été traumatisée : par le braquage mais peut-être encore plus par les accusations. La police m'a accusée d'avoir tout organisé moi-même. Le pire, c'est la façon dont les flics et le juge m'ont traitée. Ce n'était pas les 1 500 euros volés qui les intéressaient, c'était ma vie d'escort. J'ai pris 25 kilos. J'ai fait un travail psy, mais ce n'est pas fini. Je ne suis pas guérie.

LE REPORTAGE TV QUI FAIT BASCULER

Vers la fin de ma gérance, je n'avais plus de salaire. Je vivais entre les menaces de prud'hommes et les rappels d'Urssaf. Escort girl, à l'époque, ça n'existait pas pour moi. Je cherchais une solution de boulot. Un soir, à Zone interdite, sur M6, est passé un reportage sur les escorts. J'ai été sidérée. Les tarifs étaient complètement fous. Je me suis dit que c'était la solution. Je ne savais même pas que c'était possible, moi qui venais d'un milieu où on bossait 300 heures par mois. Mon souci, c'était de **rentabiliser mon peu de temps libre** pour faire un maximum d'argent puisque je travaillais toujours à l'hôtel.

Après l'émission, j'ai passé deux jours à fouiller sur Internet. J'ai trouvé un site, il suffisait de s'inscrire. Je ne savais pas où je mettais les pieds. J'ai foncé ; en général, je fais comme ça ; je réfléchis après. J'étais dans une situation d'urgence. Il fallait que je sauve ma boîte. Le pire, c'est que finalement j'ai fait ça pour l'État ; pour payer la TVA et les Urssaf.

Le site France Escort où je me suis inscrite est tombé depuis pour proxénétisme. Bêtement, parce qu'il avait son siège en France. Je payais 200 euros pour trois mois, il fallait fournir des photos et il y avait un mois d'essai. Je payais une prestation de service. Je n'ai jamais reversé un sou de ce que je gagnais avec les clients. Il y avait une liste d'indésirables : les clients qui nous plantaient ou qui avaient des comportements malsains. Il y a d'autres sites où on paye beaucoup plus cher, 300 euros par mois.

J'ai donc fait les photos et j'ai commencé à vivre avec deux téléphones portables. C'est dur de jongler. On passe son temps à mentir. J'avais un petit copain mais rien d'important. Un mec ça ne fait pas bouffer. Excusez moi d'être crue. Depuis que je suis gamine, j'ai toujours été dans la survie. J'ai été frappée, violée. Je sais qu'un mec, s'il sait que vous dépendez de lui, c'est foutu.

De toute façon, c'étaient beaucoup d'hommes mariés qui venaient me voir. Tous les mêmes. Des hypocrites, des menteurs. Je ne fais pas confiance. J'ai vécu une fois avec un homme. J'étais amoureuse. Mais je lui ai dit que je n'étais ni sa mère ni sa bonne. J'ai eu un mari du genre « *quand est-ce qu'on mange ?* ». Un mec, il faut que ça rapporte quelque chose. Moi, pardon, mais je suis toujours tombée sur des cons. Au bout de deux mois, mon ex-mari m'a annoncé qu'il avait 7 000 euros de découvert. J'ai fait un chèque.

Le dernier que j'ai rencontré, un ingénieur, m'a sauté dessus alors que je faisais un malaise. Bref, il m'a violée. Je ne vais pas déposer plainte, on va me rire au nez. Voilà les expériences que j'ai eues. Les mecs essaient de tirer leur coup et puis ils ne vous adressent plus la parole. J'aime encore mieux mes clients.

Les clients ? Ils n'acceptent jamais qu'on leur dise non. **Ou c'est tout de suite les insultes.** Ils en deviennent méchants. Mais eux vous plantent sans problème. Si on est escort, on doit tout accepter. Il y a des types hyper craignos qui appellent ; je leur dis « *si tu continues, je te balance aux flics.* »

Il y a tous ceux qui chipotent sur les prix. Et ceux qui vous traitent de grosse salope ou de sale pute. On est censée être à leur disposition. Il y a ceux qui appellent à 5 h du matin. Moi, je les rappelle à 6 h 1/2 pour bien leur faire comprendre ce que ça fait. On n'est pas des femmes, on est des objets. En fait, ils nous considèrent pour la plupart avec mépris.

La première fois, je m'étais dit : si ça se passe mal, j'arrête. **Et puis pas de bol, ça s'est bien passé.** Quand même, j'étais complètement stressée. Le type m'a emmenée chez lui. Je me suis jetée sur le champagne, j'étais complètement pétée. En général, je vois les clients dans les hôtels ou chez eux. Je ne veux pas recevoir chez moi. C'est un viol de la vie privée. Aller à l'extérieur me permet de la préserver.

JE N'AI PLUS AUCUNE VIE DE FEMME

Certains clients s'arrangent pour vous avoir gratuitement. Ils vous rappellent pour vous réinviter au restau. Je me suis fait avoir, maintenant j'ai compris, c'est fini. Je ne voudrais pas me faire sauter pour un repas. Il y a les tarés, les cinglés, les débiles, etc... Une fois, je n'ai pas été très rassurée. De toute façon, quand je ne veux pas, je m'en vais. J'essaie toujours d'avoir ma voiture pas loin.

Ma pire expérience, c'est l'année que j'ai passée dans le sud. Je passais des annonces dans les gratuits en tant que masseuse. J'avais payé quelqu'un pour utiliser son numéro de siret^[2] (pour 300 ou 500 euros par mois, on y arrive). Je recevais 180 appels par jour. On se fait insulter. Certains vous tutoient d'emblée.

Je les casse : « *On se connaît ?* »

L'un, à qui j'avais demandé pourquoi il me tutoyait alors que nous ne nous connaissions pas, m'a répondu : « *Quand on se permet de faire la pute, on ne demande pas aux gens d'être polis.* »

Beaucoup ont des numéros masqués, surtout le week-end. Tout est bon à mentir, à tricher. Il y a ceux qui marchandent, qui mégotent. Je leur dis « *ça ne vous dérange pas de marchander une personne ?* » Aujourd'hui, mes relations avec les hommes ? Je n'ai plus aucune vie de femme. C'est impossible.

On ne tombe pas par hasard dans le monde à part des escorts. Nous partageons toutes une histoire presque semblable. Notre parcours révèle un ratage, une défaillance dans notre passé de petites filles dont on n'a pas respecté le corps. On saute le pas parce qu'on a souffert dans son enfance. Je suis suivie par un psy depuis l'âge de 13 ans.

Battue par mon père, écartelée entre des parents qui se déchirent, victime d'inceste, j'ai été mise dehors par ma mère le jour de mes 18 ans. J'ai trouvé mes affaires dans deux sacs poubelles. Je n'avais ni logement ni argent ; juste un petit copain violent.

Heureusement, j'avais les livres ; mon refuge. Et l'écriture. Écrire a toujours été ma bouée de sauvetage, ma thérapie. Je veux dénoncer l'hypocrisie. J'en ai assez qu'on nous juge comme des putes.

La différence entre l'escort et la prostituée, c'est que la première passe sa soirée avec un seul client. C'est une différence de classe. On n'invite pas au restaurant une prostituée de rue. Moi si. Mais à un moment, j'ai fait de l'abattage chez moi. Là, j'étais vraiment prostituée.

ON EST TELLEMENT MAL QU'ON A BESOIN DE COMPENSER

L'argent, c'est super dangereux. Avec 500 euros par jour, on en garde moins qu'avec 2 000 euros par mois. Avec tout ce que j'ai gagné, pourquoi est-ce que j'en ai mis si peu de côté ? On a toutes le même problème ; on est tellement mal qu'on a besoin de compenser. On achète des trucs incroyables, on ne regarde plus les prix. Maintenant, je regarde et ça me fait du bien de revenir dans le réel. Ce monde là est trop dangereux. Le plus dur, c'est la peur du lendemain, l'insécurité.

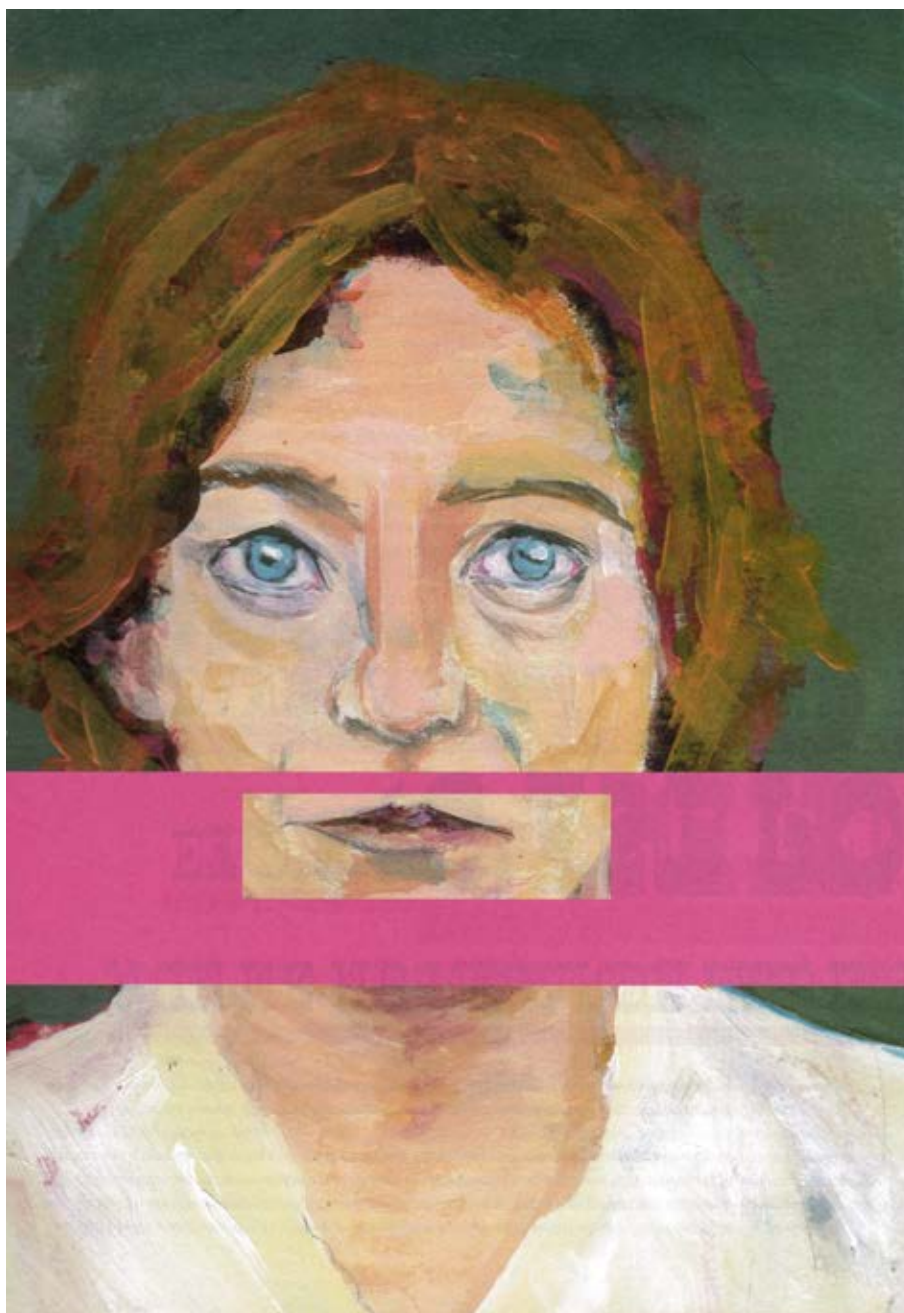
Je me suis toujours forcée à arrêter au bout d'une certaine somme. Je savais que ce n'était pas ça la vie. J'étais complètement hors réalité. Et puis il y a le piège de l'alcool. Je buvais pas mal. Suite au braquage, je ne dormais plus. Je suis devenue alcoolique. J'ai réussi à arrêter petit à petit.

Je connais quelques escort-girls. Certaines m'ont contactée sur les forums Internet. En général, on est très seules et c'est un moyen de se sentir protégée. J'en connais trois ou quatre qui ont fait des études ; une autre, mise au trottoir à 16 ans par son mac, battue, qui a connu les drogues dures, et qui est dans une haine immense. Elle a racheté sa liberté et elle continue. Elle ne sait rien faire d'autre et a eu trois redressements fiscaux, ce qui fait qu'elle est complètement coincée.

Beaucoup de ces filles disent que c'est un super job. Elles se voilent la face, elles n'osent pas dire la vérité. Elles ont 30 ans. Et après, et leur avenir ? Et le trou dans leur CV ? Moi, quand j'arrive pour un entretien d'emploi, on me demande déjà des explications pour une année où je n'ai rien. C'était après mon agression, j'avais pris une année sabbatique.

Aujourd'hui je vis de l'escorting. J'ai passé un an chez le psy et perdu 18 kilos. J'ai même trouvé un boulot, j'étais prête à passer de 15 000 euros à 1 700 euros nets par mois !

Et puis ça s'est très mal passé. J'ai tenu un mois et demi. Tous ces efforts pour en arriver là... Maintenant, mon but, c'est d'arrêter dans les deux ou trois ans, progressivement. Je vais avoir un entretien d'embauche, j'espère avoir un boulot dans trois mois. En ce moment, je fais une licence de droit, je voudrais devenir avocate et défendre les enfants.



[1] D'après notre témoin, les escortes dépensent beaucoup d'argent auprès de ces forums de discussion entre « clients », pour faire effacer les messages qui les dévalorisent. Sur les forums de « clients », un « florilège » a été rassemblé : Paroles de prostituées. Attention, son contenu est choquant et peut blesser.

[2] Ce numéro d'inscription à la Chambre de commerce, exigé par la presse pour passer une petite annonce, permet d'avoir un statut légal de « masseuse »...

Anaïs 1/2

« Le plus dur ce n'est pas les bleus, c'est la violence psychologique, le harcèlement »

Je n'avais pas de famille. J'ai rencontré cet homme en boîte de nuit. Il était au chômage et travaillait un peu dans l'entreprise de ses parents. Nous vivions dans la maison familiale et j'ai cru trouver la famille que je n'avais pas eue. Au bout de quelques mois, j'ai été enceinte. Il était violent, il a commencé à me frapper.

Je me levais à 6 h du matin, je m'occupais de tout. Si un de ses tee-shirts n'était pas lavé, il frappait. Dans sa famille, personne ne bronchait. Il a commencé à me dire qu'il n'avait plus d'argent et à me parler de son ex, qui était masseuse. **Il m'a mis dans le cerveau l'idée que notre fils allait manquer de tout** ; que je n'aurais rien pour l'habiller, que nous n'aurions pas de belle voiture.

Petit à petit, la prostitution, j'ai trouvé ça presque normal. Pour mon fils. Maintenant je comprends comment il a fait. Je comprends les femmes battues. Et je vois comment notre fils a été pour lui une monnaie d'échange. En fait, j'étais encerclée.

J'ai décidé de passer des annonces dans le journal. Aujourd'hui, on ne peut plus le faire en mettant juste un numéro de portable. Pour accéder aux offres commerciales et donner un téléphone, il faut un numéro de Siret. Je suis donc allée à la chambre de commerce. J'ai expliqué à une dame que je voulais mettre des annonces dans le quotidien régional, dans la rubrique « détente ». Elle m'a expliqué qu'il me fallait un numéro de Siret et m'a donné elle-même, comme **raison commerciale**, « salon de massage ».

Les numéros sont régulièrement vérifiés par les journaux, plus de problème. J'ai donc réuni les papiers : quittances de loyer, factures EDF, etc. Il me fallait une domiciliation. J'ai écrit à l'entreprise familiale pour demander l'autorisation de recevoir mon courrier administratif à cette adresse. Ils ont signé. J'ai eu mon rendez-vous le 8 janvier 2001. **Je me souviens parfaitement de la date**. La chambre de commerce m'a inscrite et on m'a dit que j'aurais mon numéro de Siret dans les dix jours. Le jour même, je passais une annonce, avec la mention « numéro en cours ».

J'ai mis « Vanessa, 22 ans, vous propose massage et relaxation ». En tant que « travailleuse indépendante », je paye la Caisse d'assurance maladie, l'Urssaf, les impôts... Les deux premières années, on ne paye pas d'impôts. En fait, je suis une micro-entreprise. J'ai donc droit à des aménagements fiscaux. Je déclare 1 200 euros par mois.

TOUS PROFITENT DU SYSTÈME

Si je voulais, je pourrais demander une facture quand j'achète des préservatifs et les déclarer en frais professionnels. Je ne le fais pas, j'ai trop honte. Je dois justifier mon revenu et faire une déclaration annuelle. C'est « très professionnel », mon entreprise ! J'ai un comptable !

Je vais dans des hôtels qui ferment à 11 h du matin et rouvrent à 17 h. Ce sont des heures où il n'y a personne à la réception. Donc, ce n'est pas considéré comme du proxénétisme. L'été, ces hôtels nous virent parce que c'est tout le temps complet. Tout le monde profite du système. Moi, j'ai toujours aimé l'honnêteté. Mais la France, c'est faux cul.

Quand je pense à tous ces types qui ne voudront jamais me louer un appart' et qui sont clients ! Quand on est prostituée, on vous dit non pour tout. On est des pestiférées.

Certaines ont un salon de massage, d'autres sont en appartement, d'autres à l'hôtel. Moi, je vais dans les hôtels.

Les premiers jours, je rentrais à la maison en pleurant. Le troisième jour, il a vu que je pleurais toujours. Il m'a dit : « Tu ne vas pas chialer tous les jours ! »

Je me suis dit, c'est vrai quoi ! Avec tout mon vécu, tout mon passé, j'ai pensé qu'après tout je pourrais résister. J'avais été abandonnée petite par ma mère, et j'avais fait 17 foyers d'accueil pendant mon enfance et mon adolescence. J'ai tout vécu. Alors, je continue.

Dans les moments où on se reproche de se prostituer, on se dit : oui, mais ton fils ne va pas manger. On a la bonne excuse.

Pour la famille, j'étais censée être femme de ménage. Un jour, j'ai dit à ma belle-sœur : je suis une pute. **Ils ont tous dit « c'est dégueulasse » mais personne n'a bougé.** Pourtant, ils me voyaient acheter des trucs chers et rentrer en taxi, et ils voyaient passer mon courrier. Mais ils ne voulaient pas savoir. Jamais une question, jamais rien. Je ne suis pas fière de ce que je fais. Mais avec eux, je n'ai aucune pudeur. J'ai mis la boîte de préservatifs au milieu

de la table et, un jour, pour aller faire les courses, j'ai plongé la main dans le pot où je mets mon argent et j'ai sorti tout le fric. Sous leur nez. À peu près 40 000 balles.

Mon mari manipule toute la famille. Ils ont tous peur de lui. C'est « Monsieur Muscle ». Il ne faut jamais dire qu'il a tort. C'est à moi, quand je l'ouvrais, qu'on faisait des reproches : « *Tu devrais te taire, il est coléreux.* »

C'était le monde à l'envers. Il frappe sa mère, sa sœur... Avant, je pensais, une femme battue n'a qu'à s'en aller. Là, je me disais, « *tu l'as peut-être mérité* ». Maintenant, je sais qu'on rentre dans un cercle infernal. On finit pas se dire qu'on l'a cherché.

Et puis ma famille d'accueil m'avait dit pendant une partie de mon enfance que je ne valais rien. Donc, tout se rejoignait. **Toute prostituée a un passé.**

Il a toujours été grand **consommateur** de prostituées. C'est moi qui payais. Il connaît toutes celles qui passent des annonces, il les a toutes essayées. La preuve, la semaine dernière, je n'ai pas mis mon nom, « Vanessa ». Il a appelé. Je lui ai dit, « *tu ne me reconnais pas ?* »

Au début, il y allait tous les vendredis. Avec mon argent. Après, plus l'argent rentrait, plus il y allait. Deux ou trois fois par semaine. Et au restau, et au casino... Le plus fort, c'est qu'il ne voulait plus me sortir. Il avait trop peur de **tomber sur un client**. Il avait honte !

C'EST PAYER QUI L'EXCITAIT

Ce qui excite ce genre d'homme, c'est de payer une fille. C'est de sortir les gros billets. Il lui est arrivé de sortir au bistrot du coin des billets de 100 dollars, que j'avais gagnés. **C'est « J'ai le pouvoir, je paye ».** Moi, la mère de son enfant, il ne me touchait pas, il préférerait payer.

Avant, il avait vécu en Afrique et ailleurs. Il est toujours allé voir les prostituées. Son père aussi. **C'est familial.** Pendant les disputes, j'avais pris l'habitude de ne rien dire pour limiter les coups. Mais un jour, j'ai explosé. Je lui ai dit : « *Tu me prends tout mon fric, il m'en reste juste pour mon shit.* »

Je l'ai traité de mac. Alors là, il n'a pas supporté. Pourtant, je rentrais à la maison le soir, il me disait : « *Tu as travaillé ?* »

Je sortais le fric.

Des fois, il trouvait que ce n'était pas assez. La seule chose, c'est qu'il m'a toujours laissé payer tout ce que je voulais à mon fils. Et il me laissait une soirée par semaine. Moi, j'aime bien rester à la maison. Donc, je restais à coudre. Pendant ce temps-là, il claquait mes 4 000 balles. Mais j'étais tellement conne que j'étais contente ! **Ça faisait toujours une soirée où je n'avais pas morflé. En gros, je lui disais merci !**

Par exemple, quand il m'emmenait faire les courses en voiture, et que je n'étais pas obligée de prendre mon scooter, je le remerciais.

Il est même allé jusqu'à coucher avec une copine prostituée que j'avais perdue de vue. J'étais tellement heureuse qu'il l'ait retrouvée que je n'ai rien dit

Je suis restée plus de trois ans avec lui. Il a profité du fait que je n'avais pas de famille, pas d'amis. Ma meilleure amie était partie à l'étranger. Pendant toutes ces années, j'ai souvent dit que j'allais partir. Il me disait : « *Tu vas faire comme ta mère.* »

Ma mère était prostituée et elle m'a abandonnée. Ça marchait, je me sentais **coupable**.

J'ai fini par partir, en laissant mon enfant à ma belle-mère. Et par porter plainte pour coups et blessures. Mon avocate s'est mise en rapport avec son avocate à lui. **Pour finir, elle m'a dit : « Tu es prostituée, ça va être dur d'obtenir la garde de ton enfant. »**

Alors là, j'ai explosé : et lui, il est proxo !

J'ai piqué une telle colère que j'ai foncé à la BAC pour porter plainte pour proxénétisme. Cette avocate qui, soit dit en passant, m'a demandé 5 000 balles juste pour ouvrir mon dossier, m'a fait comprendre que je n'avais pas d'appart' et que je n'étais qu'une pute. Elle s'est arrangée avec l'autre pour éviter que je fasse une requête auprès du juge des affaires familiales. C'est lui qu'elles protègent, ce n'est pas moi.

Aujourd'hui, c'est lui qui a notre fils et qui touche l'allocation de parent isolé ! Et moi, je suis obligée, pour prendre mon fils trois fois par semaine, de passer les trois quarts du temps que j'ai avec lui à faire des allers-retours en car.

Pour l'instant, mon mari n'est au courant que de la plainte pour coups et blessures. D'ailleurs, il m'a demandé de la retirer, en me promettant en échange d'avoir mon fils une semaine sur deux. Je ne l'ai pas retirée. Seulement, comme je n'ai pas eu d'interruption de travail suite aux coups, ça ne vaut rien. Au pire, il écopera de mille balles.

Pour l'autre plainte, je me suis démenée. Je suis contente, j'ai un témoin visuel qui peut témoigner que mon mari était mon proxénète. J'ai confiance. Même si je sais que le commissaire a **une pile de dossiers** sur son bureau. Il va falloir attendre.

Maintenant, je veux passer à la suite. Commencer une nouvelle vie. Mais c'est le parcours du combattant. On ne veut pas me louer d'appartement, je n'ai pas de bulletins de salaire. Résultat, je vis en résidence hôtelière et je paye 1 000 euros par mois pour un T2. Pendant deux mois, quand je suis partie de chez moi, j'ai vécu dans les hôtels avec mes valises, et je travaillais dans la même chambre pour faire des économies. **Là, on devient dingue.**

Au début, quand j'étais nouvelle, je gagnais 3 000 par semaine. Maintenant, 1 500. **Mais j'ai des charges fixes colossales** : 1 000 euros de loyer, 40 euros par jour pour les hôtels, 30 euros d'annonces par semaine, les frais pour mon fils, les mobicartes, les préservatifs, etc.

Pour ne pas perturber mon fils, ne pas l'arracher brutalement à sa grand-mère, je continue la prostitution. En me mordant les doigts de ne pas avoir profité de mon petit, de l'avoir fait élever par ma belle-mère. J'assume ce que je fais. On m'y a mise.

J'attends pour demander la garde. Je n'ai pas de logement fixe, pas d'argent de côté. Mais j'ai repris une école pour avoir un diplôme, et je mise là-dessus. Il ne faut pas se mettre le juge à dos. Dès que j'ai ce diplôme, j'arrête de me prostituer. Déjà, d'avoir un appartement, même en résidence hôtelière, a changé ma vie. Maintenant, il m'en faudrait un avec un bail.

JE VAIS COMMENCER UNE NOUVELLE VIE

Et dire que je me croyais incapable de vivre seule. De payer un loyer. D'élever un enfant. **Il me mettait toujours en position de penser que j'avais besoin de lui.** Alors qu'en réalité je faisais tout, toute seule ! C'est moi qui payais tout, qui gérais tout ! Je finançais même l'entreprise familiale !

J'ai ramené des millions à cette ordure. Il a tout gardé. Si je pouvais, je serais la première à lui mettre le fusil sur la tempe. Je le hais. Ce n'est pas la violence physique, le plus dur. Les bleus, ça part. C'est la violence psychologique, le harcèlement.

Il y a des choses que je ne supporte pas : l'hypocrisie de la société qui fait de l'argent sur notre dos et ne nous reconnaît même pas le droit d'avoir un appartement ; la vulgarité des prostituées qu'on voit à la télé.

En fait, j'ai souvent envie de dire que je suis prostituée, rien que pour voir la tête des gens. Les gens, ceux qui pensent que c'est de l'argent facile...



Anais 2/2

« Au procès de mon mari proxénète, c'est moi qu'on a mise en accusation »

Je suis allée pour la première fois au Mouvement du Nid en mai 2003. J'avais la rage. J'étais décidée à porter plainte contre mon mari, qui était mon proxénète, mais je ne pensais pas arrêter la prostitution.

À l'époque, je m'apprêtais à récupérer mon fils, qu'il avait en garde. J'ai donc jeté ma boîte de shit.

C'était infernal. **Sans ma dizaine de joints, j'ai vu la réalité, tous ces gros porcs qui vous prennent pour une chienne !** Si je n'avais pas arrêté le shit, j'aurais continué la prostitution ; après tout, c'était devenu normal, c'était mon boulot. En plus, j'ai attrapé un herpès génital et il y a eu un mauvais diagnostic. La douleur était intenable, j'ai eu peur que ce soit le sida. J'ai pensé à mon fils. C'est cet herpès qui a été à l'origine de ma décision d'arrêter. En plus, j'ai subi une IVG début août.

Après, tout s'est enchaîné. Je devais récupérer mon fils le 11 août ; j'ai arrêté la prostitution le 9. Je suis allée à la chambre de commerce pour me faire rayer. À cette date, mon mari n'avait toujours pas été arrêté. Il fallait que j'explique par portable au commissaire où le coincer ; j'avais mon fils, ce n'était pas facile. Mon mari avait reçu de la police une convocation bidon pour une histoire de bagnole. Il s'est affolé, il essayait de m'appeler, je ne répondais pas. Le temps passait, j'ai dit au commissaire, « *Je ne passe pas une nuit s'il est dehors.* »

Quand il s'est fait passer les menottes, **il est tombé des nues.** Le lendemain, on m'a dit, pas besoin de confrontation, il a avoué. Oui, excepté qu'il me battait pour que j'aille travailler !

J'ai donc exigé une confrontation. Là, il a tout reconnu. Mais mon fils, qui a su que nous étions tous les deux, est entré en pleurs dans le bureau. Mon mari a joué les papas modèles. Que croyez-vous que j'aie fait ? J'ai retiré ma plainte ! Je me suis dit, après tout, c'est le père de mon enfant... **Mon fils n'aurait pas été là, jamais je n'aurais retiré cette plainte.**

Les étapes n'ont pas été faciles. J'ai été obligée de **quitter ma ville** à cause des énormes difficultés de logement. Cet éloignement, dont je ne voulais pour rien au monde, a finalement été une bonne chose. Il m'a permis de laisser là-bas une période difficile avec toutes ses douleurs, notamment celles du procès. Peu à peu, les bonnes nouvelles ont commencé à tomber. Mes demandes de recours gracieux ont abouti et toutes mes dettes fiscales ont été annulées, taxe professionnelle, Urssaf, impôts. Une caisse de retraite a fait des difficultés ; je lui ai envoyé les annulations des autres caisses et elle a fini par s'aligner.

Mais ça ne s'est pas fait du jour au lendemain.

Toutes les caisses ont commencé à me tomber dessus pour me réclamer de l'argent alors que j'avais arrêté la prostitution et que je n'avais plus de revenus. Ça m'a écourée. **Au lieu de m'aider à en sortir, on me demandait de retourner faire des passes.**

Aujourd'hui, mon mari est en prison. J'ai un appartement dans ma ville, c'est là que je voulais vivre. **L'étiquette prostituée, c'est fini.** Je suis devenue une « *maman séparée avec enfant* ». Je touche l'APL, une pension alimentaire, la CMU et le fonds de solidarité logement. Je dispose de 600 euros mensuels. Je dois beaucoup aux gens du Mouvement du Nid. Ils m'ont servi de maman, de papa, de conseillers... et même de boucs émissaires. Quand j'allais mal, je pouvais toujours les appeler ou débarquer. Je n'ai pas été forcément facile. D'ailleurs, je comprends maintenant que je me suis souvent grillée dans le passé à cause de mes réactions trop violentes.

Je suis soulagée. Je n'ai plus le souci perpétuel des maladies, de l'hôtel, de savoir si on va me virer. **Avant, je ne touchais pas mon fils tant que je ne m'étais pas lavée.** Maintenant, je n'ai plus besoin de douche pour pouvoir l'embrasser.

LES ÉTAPES DU PARCOURS

• L'ouverture des droits

La mission locale, qui ne fait pas d'ouverture de droits, m'a dirigée sur une assistante sociale de secteur. Je tombe sur une femme fantastique, très ouverte. On remplit le dossier, tout roule, avant de découvrir que mon adresse n'est pas sur son secteur. **Tout est à recommencer.** J'avais les nerfs en boule. Mon mari n'avait pas encore été arrêté, j'allais subir une IVG, et il fallait que je re-raconte toute mon histoire !

Avec la deuxième AS^[1], tout est devenu compliqué. Un vrai parcours du combattant : la CAF^[2] pour toucher l'API^[3], la Sécu pour la CMU^[4]... Elle m'a quand même donné une aide financière rapide de 500 euros. En plus,

je n'avais pas droit au RMI^[5], ayant moins de 25 ans. Impossible pour moi de justifier du fait que j'avais un enfant puisque c'était mon mari qui touchait l'API ; je n'ai d'ailleurs jamais compris comment il avait fait, puisque normalement il fallait ma signature ; il avait dû falsifier les papiers.

• **Le logement**

Obtenir un logement a pris huit mois. De tous les problèmes à régler, **c'est le pire**. Le tribunal, ce n'est rien à côté. Avec un logement, je me crois capable de tout franchir. C'est la clé de tout le reste. En juillet, quand j'ai décidé d'arrêter la prostitution en août, on avait trois semaines pour trouver un appartement. Le Mouvement du Nid a appelé tous les centres possibles sur la ville, les CHRS, les logements d'urgence. Je ne voulais pour rien au monde d'un foyer ; j'en avais déjà connu 17... Rien.

Il a fallu que je change de ville. Lors de nos recherches d'appartement relais, on m'a proposé des trucs incroyables : un hôtel social, sans bus pour y aller, et l'école de mon fils à sept kilomètres ! Ensuite, on a essayé un appartement dans une structure pour mères célibataires. La psy qui m'a répondu a été lamentable. **Elle m'a flanqué l'étiquette prostituée, ça m'a cassée.**

• **L'enfant**

Mon mari, qui l'avait avec lui, m'avait fait croire que je n'avais aucun droit sur lui. Comme j'étais prostituée, je le croyais. En fait, au Mouvement du Nid, on m'a expliqué qu'il n'y avait eu aucune requête auprès du juge des affaires familiales et que **j'avais les mêmes droits que n'importe quelle mère**. C'est ainsi que j'ai pu récupérer mon fils.

• **L'argent**

Pendant 4 mois, je n'ai pas eu un sou. Une vraie désintoxication. Je ne pouvais même pas aller boire un coup. C'était dur de toujours avoir à demander : 10 euros pour les couches, pour ci, pour ça. En même temps, je préfère 500 euros par mois que 600 par jour ! Le 20 novembre, j'ai touché trois mois de RMI d'un coup. Et j'ai reçu des aides financières ponctuelles. Dans la prostitution, je claquais 3 000 euros par mois ; c'était des frais sans fin : 1 000 euros de logement en résidence hôtelière, les annonces dans le journal, la chambre pour les passes, et tout ce que j'achetais pour mon fils et qui me servait de compensation. Je filais 300 par jour à mon proxo, mais je gardais de quoi acheter une veste, un truc... **Le jour où j'ai arrêté, le 09 août, j'avais devant moi en tout et pour tout 100 euros.**

• **Le procès**

Mon mari est passé en correctionnelle, en comparution immédiate ; un procès bâclé. La cour l'a félicité pour ses dix ans d'armée, a souligné qu'il était d'une famille respectable ! Moi, son avocate m'a présentée comme une fille ayant de gros problèmes psychologiques, abandonnée enfant.

Bref, elle a utilisé mon parcours par l'ASE^[6] pour retourner l'accusation contre moi, la victime ! J'étais écœurée. **Quand on lui a retiré les menottes, pour moi tout s'est effondré.** Il a été déclaré coupable et a pris dix-huit mois avec sursis et une mise à l'épreuve de cinq ans. En tout, il a passé une journée et demie en prison.

Heureusement, la cour a fait appel. Je n'étais pas obligée d'aller au second procès, mais j'ai tenu à y assister. Une assemblée d'hommes : procureur, avocat général, juge, etc. J'avais peur. Et rien ne s'est passé comme la première fois. Bien sûr, son avocate a prétendu que j'étais toujours prostituée et que je me vengeais pour garder l'enfant. Mais cette fois, ses dix ans dans les « paras » ont fait rire tout le monde. Le procureur s'est étonné que griller un feu rouge soit passible de prison et qu'un type comme lui se balade dans la nature. Il a posé la question : **pourquoi tant d'indulgence ?**

À cause de l'armée, de la « grande famille » ? Mon mari a nié m'avoir battue, a dit que la prostitution, c'était un accord entre lui et moi. Il avait amené ses copains au tribunal. À la sortie, ils avaient tous disparu. Plus personne ne me regardait d'un œil noir. N'empêche ; il ne comprend toujours rien ; il est persuadé d'être une victime. Et pourtant, si je n'avais pas retiré ma plainte, il était passible des Assises ! Au final, il a pris neuf mois ferme et neuf avec sursis. Et 1 000 euros pour l'autre procès pour coups et blessures, dont 500 euros pour moi. Lui qui voulait faire une requête pour demander la garde de notre fils, il a dû laisser tomber.

• **L'emploi**

Il y a sept ans que je n'ai pas mis les pieds à l'école. J'ai tout à réapprendre : je m'exprime bien mais je suis vulgaire ! Une personne du Nid me sert d'institutrice. Je voudrais entamer une formation de secrétariat ou de

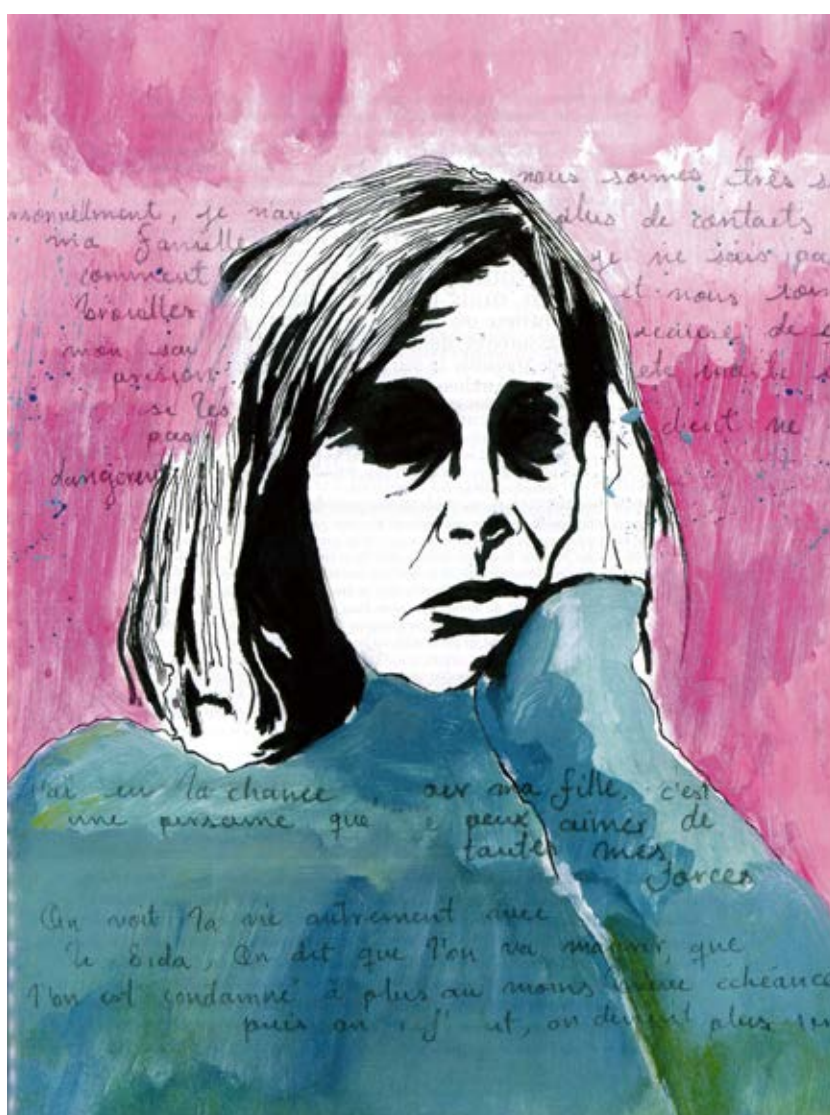
comptabilité. J'y crois, ce n'est pas l'angoisse. J'ai déjà travaillé, **je trouve assez excitant de reprendre une vie sociale**. D'un autre côté, je pense aux week-ends trop courts. Je suis contente mais j'ai un peu peur à cause de mon caractère...

• Une étiquette qui colle à la peau

Quand j'ai appelé pour l'appartement pour mères célibataires, la responsable, à qui j'ai été obligée de dire que j'étais suivie par le Mouvement du Nid, m'a tout de suite flanqué l'étiquette prostituée. Elle était bourrée de représentations. Elle m'a dit : « *il faut qu'on vous protège* ».

J'ai dit : *De qui, de mon proxénète ?* Là, je l'ai choquée. Elle a répondu : « *De vous même. Vous ne pensez pas qu'on va vous lâcher dans la nature pour que vous fassiez ce que vous voulez* ». **Celle-là, je lui ai dit qu'elle ne me verrait jamais.**

À côté de ça, je suis aussi tombée sur des gens bien. Après ma plainte pour proxénétisme, alors que j'étais encore dans la prostitution, j'ai contacté un ténor du barreau. C'était 100 euros la consultation. Le Mouvement du Nid lui a expliqué que je serais obligée de faire des passes pour payer. Il a accepté l'aide juridictionnelle. J'y ai été très sensible.



- [1] Assistante Sociale.
- [2] Caisse d'Allocations Familiales.
- [3] Allocation Parent Isolé.
- [4] Couverture Maladie Universelle.
- [5] Revenu Minimum d'Insertion.
- [6] Aide Sociale à l'Enfance.

Stéphanie

« Je suis sidérée par la banalisation spectaculaire de cette industrie ! »

J'aimerais débiter avec une citation tirée d'un livre qui m'a profondément marquée et qui, je suis certaine, est connu de toutes et de tous. Ce livre est *Moi*, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée^[1].

« J'observe les autres filles. Presque toutes des gosses, comme moi. Je vois qu'elles sont bien malheureuses. Surtout les toxicos qui doivent se prostituer pour pouvoir se piquer. Je lis le dégoût sur leur visage chaque fois qu'un micheton les touche, et pourtant elles se forcent à sourire. Je les méprise ces types qui se coulent lâchement dans la foule de ce hall de gare, cherchant de la chair fraîche du coin de leur œil allumé. Des idiots ou des pervers, sûrement. Quel plaisir peuvent-ils éprouver à se pieuter avec une fille totalement inconnue, que visiblement ça dégoûte, et dont il est impossible de ne pas voir la détresse. »

Il n'existe malheureusement pas de terme spécifique pour les hommes qui achètent des « services sexuels ». L'utilisation généralisée du terme d'apparence neutre de « clients » contribue à renforcer l'invisibilité et l'impunité accordée aux hommes qui se donnent le droit d'acheter le corps des femmes. Ce terme banalise également les rapports de pouvoir qui sont au cœur de la prostitution et la double hiérarchie sociale qui en découle : la domination des hommes sur les femmes (l'assujettissement des femmes aux hommes) et celle des classes riches sur les classes pauvres. C'est pourquoi plusieurs groupes abolitionnistes dont, vous l'aurez deviné, la CLES, utilisent le terme plus juste de « prostituteur » ou « client-prostituteur » qui met en lumière le rôle de ces hommes dans le maintien de cette institution patriarcale.

Les notions de « consentement » et de « choix » individuel ont été récupérées par le puissant lobby des « travailleurs du sexe » qui revendique au nom de la liberté sexuelle le « choix » que feraient certaines femmes d'entrer dans le système prostitutionnel. Si certaines femmes font effectivement le « choix » d'entrer dans le système prostitutionnel, ce choix n'est pas lié à leur liberté sexuelle, mais plutôt à des besoins d'ordre économique (qui sont souvent influencés par la société de consommation, capitalisme oblige, dans laquelle nous vivons).

La prostitution n'est pas une question de choix individuel ou de liberté sexuelle, mais bien une question sociale puisqu'elle concerne l'ensemble des femmes qui deviennent dès lors potentiellement toutes des objets sexuels, des produits, des marchandises, que l'on peut acheter, vendre ou louer. La prostitution ne peut par conséquent être réformée dans le but d'améliorer les conditions de sa pratique.

L'ARGENT ACHÈTE LE CONSENTEMENT

Le lobby des « travailleurs du sexe » ne fait certes pas la publicité du fait que **celui qui a le choix dans ce marché est le client-prostituteur, car c'est lui qui décide et impose ses désirs et fantasmes** en « achetant » le consentement des femmes (l'argent a cette faculté magique). Les femmes n'entrent pas dans la prostitution par « choix », mais plutôt par manque de choix. Elles méritent de véritables choix et non pas ceux que leur imposent, par exemple, l'industrie du sexe d'avoir à choisir entre le bordel, la pornographie, la rue, les agences, les salons de massage ou les clubs de danseuses.

Je suis franchement écœurée et dégoûtée d'entendre dire que la prostitution est un choix libre et rationnel, voire une alternative économique souhaitable. Je ne pensais jamais faire ce que j'appelle mon « coming out » (c'est-à-dire, dire publiquement que j'ai « travaillé » dans cette violente et vorace institution patriarcale qu'est l'industrie du sexe) et ça a été une décision très difficile parce que je l'ai caché pendant si longtemps.

J'en ai tout simplement marre (et je suis vraiment frustrée, car je n'en crois pas mes oreilles) de ces intellectuelles et de tous ces groupes pro « travail du sexe » qui parlent en mon nom, et au nom de toutes celles qui font ou ont fait partie de cette industrie, pour vanter les mérites du « travail du sexe » et expliquer que ce n'est pas la prostitution qui est un problème, mais les conditions dans lesquelles elle est pratiquée et ces supposés quelques (comprendre peu nombreux) « mauvais clients ».

Les groupes pro « travail du sexe » s'improvisent porte-parole de toutes les femmes exploitées dans cette industrie, mais ils ne sont en fait que le porte-parole d'une minorité de femmes prostituées et ignorent la majorité, dont je fais partie, que l'on entend normalement pas et qui ne peut ou ne souhaite (de peur d'être reconnue, de peur d'être davantage stigmatisée, jugée, de peur des représailles, etc.) s'exprimer. Il faut rester extrêmement vigilant face à ce discours qui dissimule le silence et la réalité de plus de 90 % des femmes exploitées dans cette industrie.

En ce qui a trait aux clients-prostituteurs, vous pouvez imaginer que je ne pense pas de gentilles choses d'eux, mais ne voulant pas offenser les hommes ici présents, je ne répéterai pas les mots qui défilent présentement dans mon

esprit. J'ai également consulté une dizaine d'amies qui sont encore dans les clubs ou qui n'y sont plus. Elles n'ont, elles non plus, rien de positif à dire sur ces hommes sinon que ce sont des « portefeuilles » qui nous exploitent et profitent de nous. À ce sujet, une copine sexuellement exploitée dans les clubs de danseuses m'a dit : « *Les hommes sont avides de sexe et d'objets sexuels. Ils sont tous différents, mais leur but commun est de voir des filles nues et de les toucher. Beaucoup sont irrespectueux et prêts à se mettre dans les problèmes pour franchir les limites de l'interdit. En d'autres mots, c'est des hypocrites qui laissent leurs femmes à la maison et qui viennent toucher d'autres filles pour lesquelles ils n'ont aucun respect... C'est pitoyable !* ».

ILS VEULENT REPRODUIRE CE QU'ILS VOIENT DANS LA PORNOGRAPHIE

Il faut comprendre que les pratiques demandées par les clients-prostituteurs sont multiples en plus d'être déshumanisantes, dégradantes, violentes et dangereuses. **Les clients-prostituteurs exigent, presque toujours, de ne pas porter de capote. Ils ont très souvent recours à la violence et veulent reproduire ce qu'ils voient dans la pornographie** (relations sadomasochistes, double pénétration, relations avec deux femmes, etc.) Ils veulent toujours plus pour toujours moins, c'est-à-dire qu'ils utilisent le chantage ou tout autre moyen pour soit faire baisser le prix ou soit obtenir des « services » que les femmes ne veulent pas 'faire' comme, par exemple, la pénétration anale.

La pornographie et les médias, en plus de toujours repousser les normes de ce qui est socialement acceptable, encouragent les clients-prostituteurs à faire de « nouvelles expériences », à essayer de nouveaux « produits » (« femmes exotiques », transsexuelles, enfants, etc.), à transgresser les limites de ce qui est possible ou permis. C'est pourquoi ils exigent et exploitent des femmes de plus en plus jeunes et considèrent que la « chair fraîche » est meilleure. Ils désirent vivre de multiples expériences, dont la plus récente et la plus promue par les agences d'escortes et les médias est la « girlfriend experience » (GFE) qui leur permet de passer un moment avec une femme qui prétendra être leur copine. Ce qui veut simplement dire qu'avant de baiser, ils iront au cinéma, au restaurant, etc.

Dans les clubs de danseuses, il est maintenant légalement possible, et socialement très accepté, de toucher les seins, les fesses, les jambes et les bras, c'est-à-dire la presque totalité du corps de ces femmes, à l'exception de leur partie génitale. Cette légalisation a entraîné de graves conséquences pour les « danseuses » en plus d'entraîner d'énormes transformations quant aux conditions de travail. Les « danseuses » sont dorénavant exposées quotidiennement à la violence sexuelle : elles se font embrasser, « lécher » « sucer » les seins, toucher les parties génitales, mordre, griffer, gifler, etc. Cette violence est pourtant banalisée, normalisée et comprise comme faisant partie du « métier ».

LA PROSTITUTION N'EST PAS UNE IDÉE

J'ai « dansé » sur une période s'échelonnant sur près de 14 ans et jusqu'à récemment je « dansais » encore. Je suis sidérée par la banalisation spectaculaire de cette industrie. **Danser » est aujourd'hui si banal et si glamour qu'on encourage fortement les femmes et les jeunes filles à aller essayer ou même à y « travailler » pendant leurs études.**

Les médias et la culture populaire (la musique, la télévision, le cinéma, la radio, Internet) y font fréquemment référence et les clubs sont vus comme un lieu d'émancipation pour les femmes. On peut y garder sa forme physique (on fait de plus en plus la promotion de la danse-poteau). On peut être subversive en renversant les rôles de pouvoir (ce sont les femmes qui profiteraient supposément des hommes) et assez ridiculement, les femmes n'auraient plus besoin d'étudier en gestion, puisque « danser » permettrait aussi d'acquérir et développer d'habiles stratégies et techniques de vente empruntées directement au monde du commerce.

Mais sur quelle planète vivent-elles-ils ? La prostitution (danser), un métier comme un autre ? Mais elles-ils sont folles-fous, complètement tarés.

J'aimerais vous rappeler, en citant l'extraordinaire Andrea Dworkin, ce qu'est la prostitution. Et le plus beau cadeau que vous pourriez me faire aujourd'hui est de conserver précieusement cette citation dans votre mémoire :

« *La prostitution : qu'est-ce que c'est ? C'est l'utilisation du corps d'une femme pour du sexe par un homme ; il donne de l'argent, il fait ce qu'il veut. Dès que vous vous éloignez de ce que c'est réellement, vous vous éloignez du monde de la prostitution pour passer au monde des idées. Vous vous sentirez mieux ; ce sera plus facile ; c'est plus divertissant : il y a plein de choses à discuter, mais vous discuterez d'idées, pas de prostitution. La prostitution n'est pas une idée.* »

Comme l'a si merveilleusement exprimé Andrea, **la prostitution est évidemment beaucoup plus facile à théoriser qu'à « exercer »**. Allez donc vous jeter dans cette industrie aux appétits vampiriques et revenez m'en parler par la suite, on verra bien ce que vous aurez alors à en dire.

[1] Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée, Gallimard, Folio Poche.

Sonia

« Trente ans après, je garde en moi une mutilation cachée »

Je l'ai fait par choix, si on veut : de la prostitution occasionnelle, pendant quatre/cinq ans. Et je n'ai pas eu de mac. Malgré ça, c'est une histoire qui a eu des effets destructeurs. Ça m'a rendue frigide dans ma vie privée. L'effet a été presque simultané.

J'avais une vingtaine d'années. J'étais bizarre, marginale, je ne pouvais pas m'intégrer. J'avais une copine, une fille de la Ddass qui se droguait un peu, et on était des « chaudasses ». On allait draguer, on n'avait pas froid aux yeux. Mais on était pauvres. Je me souviens qu'on faisait un seul repas par jour, un peu de Vache Gros Jean sur du pain. Un jour, elle m'a raconté qu'elle avait une copine qui avait un client régulier. Elle cherchait d'autres filles. On s'est dit qu'on allait y aller à deux.

À l'époque, c'était dans le coup de dire qu'on avait le fantasme de se prostituer. Le cinéma y contribuait. C'était le temps où sortaient des films comme *Emmanuelle*^[1] montrant une jeune femme « libérée », ou *Catherine et Compagnie*^[2], avec Jane Birkin et Patrick Dewaere ; l'histoire d'une jeune Anglaise qui arrive à Paris et monte sa petite entreprise en monnayant son corps et se retrouve évidemment à la tête d'une petite fortune qu'elle fait fructifier en bourse. Bref, il fallait être « sans préjugés ». Donc on trouvait ça anodin. On s'en serait presque vantées.

En fait, très rapidement, un rideau s'est installé. J'ai été obligée de me blinder. Après, j'ai mis longtemps à me déblinder. **Le sexe joyeux d'avant était devenu quelque chose de naze, de dégoûtant, de triste.**

On a mis des petites annonces dans les journaux gratuits avec mon numéro de téléphone. On allait à deux aux rendez-vous, avec ma copine. C'était une sécurité, surtout affectivement. La première passe, on la faisait à deux (en demandant 1 000 F^[3] chacune) et on se faisait inviter dans un restau chic, ce qui nous permettait de sonder les types. Eux étaient contents de nous montrer. C'étaient des hommes mariés, ils nous faisaient des petits cadeaux, nous prenaient pour des maîtresses. Ces types ne me plaisaient pas mais n'étaient pas immondes non plus : des hommes plutôt installés, avec de belles situations.

J'ai toujours limité. Je voulais juste de quoi payer mon loyer et améliorer un peu le quotidien. Je m'en suis tenue à une petite quinzaine d'hommes, dont beaucoup d'habitues. Il y avait beaucoup de trompe-l'œil : on les faisait payer à la fin, et pas avant, pour leur donner l'illusion d'être avec une maîtresse. Du coup, certains « oubliaient », style « *pas de ça entre nous* ». J'étais obligée de leur rappeler. Ce moment de l'échange d'argent était toujours extrêmement pénible ; mais c'était pire quand il fallait réclamer.

LES CLIENTS, UNE VRAIE CORVÉE

Au lit, ils étaient lambda. Des types ordinaires, un sexisme ordinaire. Rien de traumatisant. L'image qu'ils avaient des femmes, c'est l'image qu'ont beaucoup d'hommes dans la société. Un jour, il y en a un qui m'a fait la conversation et qui m'a dit : « *L'entropie, tu ne sais pas ce que c'est.* » Je le savais, donc je lui ai expliqué. Du coup, il n'a plus voulu. **Il fallait que je lui sois inférieure, que je corresponde à son fantasme de la femme.** Pas question de lui tenir la dragée haute sur le plan intellectuel. En gros, j'étais censée boire leurs paroles. Il fallait qu'ils aient l'impression d'être des rois ; et des initiateurs, d'où leur goût pour les très jeunes filles.

Avec le recul, je les vois comme très médiocres. Je les confonds d'ailleurs, impossible de les distinguer. Mais je garde des souvenirs : le jour où un type, un psychiatre d'une cinquantaine d'années (celui-là n'était pas marié) nous a emmenées chez lui. Quand on est arrivées, ma copine s'est aperçue qu'elle était déjà venue dans cet appartement pour réviser son bac avec la fille du type. Quant il a compris qu'il avait affaire à une copine de sa fille, il a été excité comme un fou.

Il y avait aussi des mecs qui voulaient me sauver. Des types qui venaient chez moi, mais qui se dépêchaient de m'emmener à l'hôtel quand ils voyaient ma chambre de bonne pourrie ; en restant, ils n'auraient pas pu se cacher la misère dans laquelle je vivais. Certains m'ont proposé de me payer un studio. J'ai toujours dit non, heureusement. Ils m'auraient tenue. Il y a aussi eu un client, un petit employé, qui a tenté de faire le proxénète. Je lui ai balancé un coup de bombe lacrymo.

Une fois, on a fait le trottoir à Nation. On s'arrangeait pour sélectionner. Quand le type ne nous plaisait pas, on annonçait un prix élevé pour qu'il dégage. On s'est d'ailleurs fait virer aussitôt par les filles, très jeunes, qui étaient

là : des cadavres ambulants, mais sollicitées par plein de types ! Une autre fois, on a essayé une agence d'escortes. Une expérience ultra-courte : dans un dîner de chasseurs, on a explosé et on est parties à grand fracas en les traitant de connards...

Un jour, j'ai aussi fait un client maso. Mais les masos, je n'y arrivais pas. Là, ça m'aurait complètement détruite. J'ai eu des copines qui s'étaient spécialisées. Une m'expliquait qu'il fallait obéir à un scénario ultra-précis.

En fait, les clients, je m'ennuyais terriblement avec eux. Ils étaient chiants. Une vraie corvée. Au lit, il fallait s'adapter et jouer la comédie. Je me souviens de ceux qui me disaient : « *ça t'a plu ?* » alors que j'étais restée comme une planche^[4]. Un jour, un client m'avait demandé, contre une belle somme, de faire comme si j'étais séduite par son copain et de coucher avec lui. Quand j'ai couché avec le copain en question, j'ai été prise d'un dégoût profond, à tel point que je me suis mise à pleurer. **Il n'a rien vu. Ces larmes qu'il n'a pas remarquées m'ont renvoyée au sentiment de ne pas exister.**

Quand j'ai arrêté la prostitution – le jour où j'ai trouvé un boulot dans mes cordes –, j'ai stoppé toute relation avec des hommes. Ça m'a pris au moins deux ans pour retrouver des sensations sentimentales et sexuelles.

UNE FAÇON DE SE FAIRE DU MAL

Mes copines étaient des filles très fragiles qui avaient des parcours lourds et des problèmes avec leurs parents : l'une abusée dans son enfance, l'autre droguée. Des filles dévalorisées, pas vues. On avait toutes de grosses angoisses d'abandon.

Moi, ma mère ne me voyait pas. Un jour, je suis rentrée en sang à cause d'un accident, elle n'a vu que les taches sur mon pantalon ; pas ma détresse. Et elle me faisait du chantage au suicide pour ne pas me laisser partir. Quand je lui disais que je sortais avec un garçon, elle me répondait : « *ils prendraient n'importe quoi* ». Du coup, dans la prostitution, c'était valorisant que des types payent ou qu'ils s'arrêtent beaucoup, comme à Nation. **Je me disais que je n'étais pas si moche que ça.**

Je suis d'une famille métissée socialement : un père issu de la grande bourgeoisie et une mère du lumpenproletariat. Une famille rock'n roll. Avant de se barrer, mon père racontait comment il avait torturé en Indochine ; il disait s'être engagé par goût du meurtre. Un fou complet. Ma grand-mère avait à son actif des actes assez terrifiants. Ma mère a abandonné mon frère à six ans. Dans cette famille, il y avait eu des violences extrêmes mais banalisées. Je n'ai pas subi de violences physiques. C'étaient des violences morales.

Je ne m'aimais pas. Je n'avais aucune estime de moi-même. J'étais dans des démarches d'auto-destruction. J'ai été anorexique. Se prostituer pour moi relevait d'une certaine haine, d'un certain mépris de soi ; une façon de dire, je ne vaudrais pas mieux que ça, de me faire du mal. Mon sexe, mon corps étaient bons à jeter aux chiens. Je l'ai ressenti quand je me suis fait payer. Mon désir, mon plaisir, comptaient pour du beurre. Or, si je n'ai pas de plaisir, je ne suis qu'un bout de viande.

L'argent a été un passage terrible.

COMME UNE LOBOTOMIE

Pour moi, la prostitution, ce n'est pas horrible et c'est horrible que ce ne soit pas horrible. C'est comme une lobotomie. On n'y est pas, on voyage, on pense à autre chose. Toutes m'ont dit la même chose : il faut mettre une barrière mentale. Avant, on est comme dans la salle d'attente du dentiste. Pendant, ça me faisait l'effet de la roulette quand on est sous anesthésie ; c'est très déplaisant comme impression. Il devrait y avoir du désir, du plaisir et il n'y a rien. Même pas forcément du dégoût. Rien. Tu couches avec un type, ça ne te fait rien. Ces types, tu les confonds, leur visage ne te dit rien. Il y a ce sentiment de dévoyer quelque chose qui est bien. Pour moi, c'est l'image même de la dépression. J'ai fait une dépression à une époque. Je ne ressentais plus rien. Plus rien ne me faisait envie. C'était le néant. Le vide. Comment un type peut-il vouloir ça ? Vouloir un fantôme ? C'est ça qu'ils attendent d'une relation avec une femme ? Nous, on attend autre chose. L'idée que le type, ça ne lui plairait pas, me bloquerait complètement.

La prostitution, c'est abstrait dans l'esprit des gens. Il y a un énorme déni. On ne te voit pas, tu n'existes pas. Ce que tu es, ce que tu ressens, on s'en fiche. On pourrait être un cadavre, le gars ne le remarquerait même pas. D'ailleurs, une de mes copines, un client lui demandait de faire la morte. **Comment ces mecs acceptent-ils d'être des instruments de souffrance ? De dégradation ? Comment peuvent-ils y prendre du plaisir ?** Mais ils n'ont pas envie d'entendre. Ils sont incapables de la moindre auto-critique. Beaucoup d'hommes n'ont aucun sens de l'altérité. Quand j'ai été dépucelée, j'ai crié sous la douleur. Le gars n'a rien vu. Il était dans son trip d'initiateur. Et ils sont tous convaincus d'être de bons amants ! Dans les partouzes, il y en avait, des femmes qui n'étaient pas volontaires ! J'en ai vu pleurer. Pas un ne voyait qu'il s'agissait de viols. C'était comme ça, c'est tout.

Ces hommes sont incapables de voir qu'il y a quelqu'un en face d'eux. Pardon pour l'expression mais il n'y a personne au-delà des trois centimètres autour de leur bite.

INTERDITE DE PAROLE

Ce qui me fait souffrir, c'est de ne pas pouvoir en parler. Ni avant, ni maintenant. À l'époque, il n'y avait que ma copine qui était au courant. Après, dans les milieux artistiques où je naviguais, je pouvais dire que j'étais libre sexuellement, mais que je me prostituais, impossible. Je crois que les gens sentent que c'est malsain, qu'il y a quelque chose... J'ai vécu cette honte, cet immense mépris pour les prostituées. Même dans le milieu militant d'extrême gauche où j'évolue. Même là, on ne peut pas dire qu'on a été prostituée. Mon compagnon le sait, mais il n'aime pas en parler. Ça le dérange.

Avant, je n'étais pas féministe. Dans des milieux artistiques, je n'ai jamais été gênée d'être une femme. Par contre, dans les milieux militants, j'ai été sidérée par les propos sexistes. Les filles sont des potiches.

Aujourd'hui, j'ai deux ados, et j'entends à longueur de temps des « fils de pute » ou « ta mère la pute ». En ce moment, je suis de près le débat autour de la prostitution. On entend perpétuellement les mêmes arguments : « *et si c'est elle qui veut ?* ». C'est épuisant. **On nous dit même que vendre son sexe ou vendre ses mains, c'est pareil. Vraiment, ils ne font pas la différence ?** Et le discours indécent sur la défense du petit commerce, ce n'est pas le sujet. Le sujet, c'est toutes celles qui sont contraintes, toutes celles qui meurent ! Rien ne justifie leur viol. Les prostituées volontaires, on s'en fout ! Elles servent d'alibi.

La prostitution, ce n'est pas un métier, c'est une situation. Mais la société vous estampille. Elle en fait un statut. Pire, les prostituées, comme les esclaves, vivent avec tout un historique de violence, de mépris et d'ostracisme. Comme les esclaves, elles sont marquées.

On peut juger de l'état d'une société à ses éléments maladiers. Pour moi, la prostitution est un symptôme de maladie de la société tout entière, la partie émergente de l'iceberg. Elle montre quelque chose de très pathologique.

La prostitution, c'est une fuite en avant. Une expérience de mort. C'est comme une privation sensorielle ; comme une infirmité. C'est impossible à surmonter, cette médiocrité, ce néant. Encore maintenant, je garde en moi une mutilation cachée. **C'est comme un viol. Un trou béant dans ma vie**, une super tâche sur mon CV. J'ai connu cette humiliation ; et encore, pas l'humiliation publique qui menace les prostituées d'aujourd'hui à cause des images d'elles qui circulent sur Internet. Une de mes copines disait que c'était comme d'avoir été mise au pilori et de s'être fait pisser dessus. Cette humiliation est intégrée à mon psychisme. Je ne pourrai plus jamais être quelqu'un à qui ce n'est pas arrivé.



[1] Érotique, de Just Jaeckin, 1974. L'un des plus gros succès du cinéma français.

[2] De Michel Boisrond, 1975.

[3] Soit environ 150 euros.

[4] Sonia propose de lancer une enquête sur la simulation des femmes. Pour elle, c'est un sujet tabou et « une boîte de Pandore » : « le sexe sous contrainte, mais sans violence, est un véritable continent noir ; l'objet d'un déni total des hommes. ».

Mylène

« Pour oublier, il faudrait que j'aie la maladie d'Alzheimer »

« C'était avant la chute du mur de Berlin. À 23 ans, je suis partie en Allemagne. Là-bas, j'ai rencontré un homme qui avait le démon du jeu. Je lui ai signé des chèques en blanc et je me suis retrouvée avec un découvert faramineux. Curieusement, je m'en foutais. J'avais un total mépris de moi-même. D'ailleurs, je faisais du parachutisme, moi qui ai le vertige rien qu'en montant sur une échelle. **En fait, j'étais suicidaire.**

Je travaillais à Cologne, dans une grande entreprise. Comme j'étais étrangère, j'ai épousé cet homme pour ne pas être expulsée. Avec la dette que j'avais à rembourser, j'ai fait les petites annonces dans un journal gratuit. Je ne voulais pas de bar, je ne bois pas. **De toute façon, je n'avais rien à perdre.** Et puis c'était en Allemagne, c'est-à-dire pas dans ma langue. Cet épisode, je l'ai vécu en allemand ; j'ai beaucoup de mal à en parler en français.

Au boulot, j'avais une collègue, Jutta. Elle avait un vieux qui venait la chercher en Mercedes. Un lundi, elle m'a expliqué qu'elle avait été gentille avec lui, et qu'il lui avait payé un super chemisier qu'elle avait repéré dans une vitrine. Un truc à 300 marks à l'époque, hors de prix.

J'ai calculé le coût horaire. Elle avait passé la nuit avec ce type, et elle avait eu le chemisier gris, alors qu'elle préférerait le bleu. J'ai pensé que si elle avait été prostituée, elle aurait passé moins de temps et elle aurait choisi la couleur. **Froidement, je me suis dit, je préfère me vendre, je n'aurai pas à dire merci.**

Dans ma tête, il y avait le chemisier de Jutta et « Belle de Jour » avec Catherine Deneuve. Je voulais garder un certain statut social.

J'ai donc appelé pour une annonce : Hôtesse cherche collègue sympa.

Dans l'appartement, il y avait trois filles. Normales. Une Allemande, une Turque et la femme du propriétaire. Chacune avait son téléphone. Le proprio, le grand Hans, m'a dit que j'allais pouvoir reprendre le « rôle » d'une petite brune qui allait s'arrêter. On tournait à cinq filles, toutes différentes pour éviter la concurrence, toujours un nombre impair pour ne pas se tirer dans les pattes. Je suis devenue Martine.

JE M'ÉTAIS SHOOTÉE AU VALIUM

C'était un appartement cossu dans un quartier genre Neuilly, loué à prix d'or au dernier étage, pour la discrétion. Un immeuble avec des médecins, des dentistes, pour noyer le poisson. Pas du tout le style miroirs et velours rouges, mais du fonctionnel avec serviettes coordonnées. On ouvrait correctement habillées.

On ne disait pas « clients » mais « invités ». On était des « hôtesse ».

La passe était à 100 marks (sans préservatif c'était le double), l'heure était à 300 marks.

On versait au propriétaire 100 marks par jour ou, au choix, la moitié de nos gains. Le plus intéressant, c'était de proposer une heure aux clients et de les faire parler pour en faire le minimum. On préférerait en avoir 3 à 200 marks que 6 à 100 marks. **Enfin, le moins possible.**

Le grand Hans m'a dit : « Si quelqu'un ne te plaît pas, tu rajoutes un zéro au prix. » Une fois, j'ai demandé 1 000 marks. Le type a payé. **Je me disais « je vauX 1 000 marks ! » Moi qui me sentais une merde...**

J'ai commencé le soir même. Je me souviens encore de ma joie à 11 h du soir d'avoir surmonté ma trouille. **En fait, je m'étais shootée au valium.** Ce premier soir, j'en ai fait trois. Le prix me semblait exorbitant. Presque trop cher payé. Moi qui étais bourrée de complexes, c'était valorisant.

Quand j'ai été au point, Hans a passé une annonce en précisant que j'étais française. Au début, j'ai eu un sentiment de pouvoir. Tout ce que j'étais capable de gagner ! Une fois, j'ai fait 6 000 marks en une seule journée. J'avais rajouté des zéros. Le soir, c'était huîtres et saumon fumé. Je me disais que je les avais bien mérités. J'avais perdu tout sens des réalités. Il fallait se faire plaisir pour compenser.

De temps en temps il y avait des descentes de police. Les flics venaient voir si on était déclarées et si on était en règle du point de vue médical. On passait une visite médicale toutes les semaines, à 23 marks. J'avais un carnet bleu. J'étais immatriculée au ministère de la Santé. Après chaque visite, on nous mettait un tampon. Les clients avaient le droit d'exiger le carnet à tout moment.

Les clients, c'était une grosse majorité de 40/60 ans avec une vie bien rangée, bien monotone. **Beaucoup éprouvaient le besoin de se justifier ; je ne leur demandais rien.**

Il y avait de tout. Des hommes dont la femme ne voulait plus. Des jeunes qui avaient tout pour plaire, beaux, sympas, intéressants. D'autres qui n'osaient pas demander certaines choses – des fellations – à la mère de leurs enfants ; des gentils, l'un mettait 200 marks sur la table et dans le même temps m'apportait des journaux français pour me faire plaisir.

Des orduriers qui laissaient les filles en larmes ; pas moi, je m'en foutais. Des gros avec une odeur de sueur, des directeurs (notamment le sous-directeur d'une grande banque allemande), des odieux qui jetaient les billets par terre pour nous obliger à les ramasser.

Des pathétiques. Des types dans une grande misère humaine.

Le plus lourd, c'est d'avoir été achetée. « Tu n'es rien du tout, je paye ».

Pour supporter, on ferme les yeux. Je mettais mon bras devant mon visage, avec mon parfum dessus. Ça permet de protéger une part de soi, une part qu'ils n'auront pas.

Il y avait aussi le valium. Sans le valium, je n'aurais pas pu. Ça ne se voyait pas, ça ne coûtait rien à côté des sniffs des autres. On prenait toutes quelque chose.

Certains clients nous demandent pourquoi on est là. Ce qu'ils veulent entendre, c'est qu'on raffole du sexe, qu'on a besoin de jouir 10 fois par jour. C'est leur fantasme. Au lieu de quoi, jamais aucune fille que j'ai connue n'a eu de plaisir.

Ils sont naïfs. **En fait, on n'aspire qu'à une chose. Arriver au dimanche pour que ça s'arrête.** On dépose la cervelle en même temps que les fringues et on gémit en cadence pour que ça finisse vite.

Une fois, j'ai passé une semaine entière avec un client pour 1 000 marks par jour. **C'était l'enfer. J'ai cru crever.** Et puis il y avait les filles qui bossaient avec moi : une avait été violée à 13 ans par le petit ami de sa mère, **qui n'avait rien trouvé de mieux que de la mettre dehors en l'accusant de l'avoir agüiché.** Elle a fini en eros-center, droguée, et elle est morte d'une pneumonie ; à moins que ce ne soit du sida.

Une autre avait un total dégoût des hommes après avoir vu son père maltraiter sa mère ; elle s'était spécialisée dans la domination. La jeune fille turque avait été jetée dehors par sa famille parce qu'elle était enceinte.

Moi ? Ma mère m'a raconté sa nuit de noces. En long et en large. **À neuf ans, je savais tout.** À six, elle m'avait déjà tout dit sur les règles et le Père Noël. À onze, elle m'a présenté son amant et m'a expliqué qu'il pratiquait la sodomie en guise de contraception. Quand j'ai dit la vérité à ma mère, bien plus tard, sur ma vie en Allemagne, elle m'a interrogée d'un œil lubrique.

JE NE ME LAVAIS QU'AVEC DU MERCRYL, POUR DÉCAPER

Petit à petit, j'ai commencé à penser à mon CV à trous. Je me suis dit que je ne retrouverais jamais de boulot, j'ai eu envie d'une vie normale. J'ai davantage pris le train pour revenir, je passais par Paris, et retour. Pas en avion, c'était trop rapide. Il me fallait de plus en plus de temps et d'efforts pour y retourner. Des fois, je claquais 5 000 F en un week-end. En bêtises. J'allais me faire faire des gommages. Encore maintenant, j'ai besoin d'en faire deux par semaine. À l'époque, je ne me lavais qu'avec du mercryl. Pour décaper.

Quand j'ai arrêté, j'ai eu la chance de trouver du boulot en France. J'avais mis 20 000 francs de côté. Je m'en suis tirée parce que j'ai pu mettre des limites. **Mais je ne veux pas imaginer ce que je serais devenue** si j'avais été droguée ou si j'avais eu des enfants à nourrir... Après je ne supportais plus le sexe. Une main masculine sur mon épaule me brûlait. Je n'ai plus eu aucune sexualité pendant trois ans.

Le plus lourd, c'est d'avoir été achetée. « Tu n'es rien du tout, je paye ».

On en prend plein la gueule. « Je me sers de toi comme d'une bassine. Pour me vider. »

En plus, j'ai été volontaire. Je n'ai jamais eu de revolver sur la tempe. Quand c'est comme ça, on n'a même pas l'excuse d'avoir été une victime ! On a choisi. **Mais choisi ou pas, le traumatisme est le même.**

Le pire là-dedans, c'est les clients. Tant qu'il y aura des clients, il y aura de la prostitution.

Il faut leur dire ! « Si vous saviez ce qu'on pense de vous ! À quel point on vous déteste, on vous méprise de nous acheter, pendant qu'on vous appelle « chéri » et qu'on vous flatte ! »

Il faudrait placarder des affiches de 4 x 3 m pour qu'ils comprennent.

Pour oublier, il faudrait que je devienne aveugle, que je n'aie plus de mains, que j'aie la maladie d'Alzheimer. N'empêche, je pense toujours au chemisier de Jutta. Elle s'est bien fait avoir.

Monika

« J'étais une automate ; avec l'alcool, j'étais dans le gaz »

Cette femme est allée payer mon loyer au propriétaire. (...) Le soir même, elle m'emmenait en Belgique. Je suis arrivée, elle m'a dit « voilà ta chambre ». Il y avait deux autres filles. Elles aussi étaient venues par l'intermédiaire de ma voisine. (...) Là, on m'a interdit de parler aux autres filles. J'ai juste su que l'une était là depuis six mois, l'autre quatre. Elles m'ont dit que Mona se faisait payer.

EN RÉALITÉ, ON TRAVAILLE 24 HEURES SUR 24

C'était un bar sur une route passante. La femme m'a dit « maintenant que tu es rentrée, tu ne sors plus. Je t'ai payé ton loyer, tu me dois de l'argent. Si un client vient, c'est chacune son tour ; sauf si le client demande une fille en particulier ». On m'a donné un nouveau prénom, je suis devenue Nelly ; je devais dire que j'arrivais de Paris. On m'a pris mes vêtements. On m'a coupé les cheveux. La patronne était là vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle dormait dans une chambre à côté. Il y avait une caméra pour voir le client quand il sonnait.

Les filles sont déclarées treize heures par semaine. En réalité, on travaille vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Disponibles à toute heure du jour et de la nuit. Nourries, logées, blanchies. Il m'est arrivé de ne pas arrêter de six heures du matin le samedi à une heure du matin dans la nuit du dimanche. Si à trois heures du matin, un client débarque, il faut y aller ; des hommes d'affaires, des juges, des médecins, des avocats. Que de la clientèle sélectionnée par la patronne. Jamais d'arabes : pas assez friqués.

Quand ils sont là, il faut les faire boire. Un maximum. (...) Pendant tout ce temps, on boit aussi, évidemment. Quand on sature, on amène une autre fille pour nous aider à boire. La patronne note : Nelly, sept bouteilles. **Il m'est arrivé d'être malade à en vomir.** Je courais aux toilettes, j'avalais un primperan et j'y retournais. (...)

20 À 30 « CLIENTS » PAR JOUR

La patronne prend un pourcentage sur les bouteilles. Elle retire 1 000 FF par mois pour la nourriture, le logement, le linge. Enfin, en théorie, parce que l'argent, je n'en ai jamais vu la couleur. Pour les vêtements, quelqu'un passe. Pour les produits d'hygiène aussi. Tout est décompté sur l'argent gagné ; argent que je n'ai jamais touché. On ne sort jamais.

C'est pareil pour les préservatifs. Une association passe. Elle livre aussi les « éponges » : pendant les règles, on continue de travailler. Les « éponges », on n'en trouve qu'en Belgique, spécialement pour ce marché. Avec ça, le client ne se rend compte de rien. Moi, quand je suis sortie de là, je n'ai plus eu mes règles.

Pendant un mois et demi, je ne suis jamais sortie. J'ai vécu de la chambre au bar. Dans la pénombre, sans voir la lumière du jour. (...)

Je travaillais énormément. Je faisais rentrer un maximum d'argent et je tenais pas mal l'alcool. En un jour, je faisais un salaire. Vingt ou trente clients.

Les clients, on leur dit les choses qu'ils ont envie d'entendre. Des mensonges. En réalité, ils sont moches. Ils puent. Ils nous racontent leur vie. Ils sont mariés.

Le samedi soir, on voit des petits jeunes qui sont allés en boîte.

LES CLIENTS SONT MOCHES, ILS PUENT...

Les hommes, j'ai l'impression qu'ils sont tous vicieux. Ce qu'ils ne peuvent pas faire avec leur femme, ils viennent nous le demander. Ils croient qu'ils peuvent nous faire ce qu'ils voient dans les films pornos.

Pour eux, la femme prostituée, c'est une bombe sexuelle. Avec beaucoup d'expérience. C'est leur fantasme. Ils ne se rendent pas compte qu'on est humaines. Des femmes comme les autres. Comme celles qu'ils ont à la maison.

Tout le temps que j'ai passé dans ce bar, j'ai été filmée. Tout est filmé. Si le client a une réclamation, on peut vérifier sur pièces. Des fois, j'ai eu des remarques. La patronne disait toujours « quand vous êtes au bar, faites la salope ». Ou encore « tu es une salope, fais ton boulot ». **J'avais pris un rythme. J'étais une automate. Avec l'alcool, j'étais dans le gaz.** On ne dort presque pas. (...)

Comment on supporte ? On ne le supporte pas. On le vit. On fait le vide. (...) Si on a des états d'âme, c'est intenable. (...) Les types sont rois, ils ont payé, ils vous pelotent. On n'a aucun droit de refuser un client. Il y en a même qui sont violents. (...) Il y a une petite sonnette sous le lit... pour la forme.

La police vient voir si les filles sont déclarées. Elles le sont pour 13 h par semaine. **Les flics valent ça.** Ils ne font jamais le tour, ne vont même pas voir les chambres. (...) À un moment, il y a eu une mineure, elle était planquée dans une chambre derrière. Ils ne sont jamais allés voir. (...) Tant qu'il n'y a pas de violences visibles, les flics ferment les yeux.

Subitement, la patronne m'a dit : « *tu fais tes bagages, tu pars.* » J'ai dit : « Pour aller où ? » J'ai réclamé mon argent, elle a refusé de me le donner. Elle m'a dit : « *Je te paye ton taxi jusqu'à la frontière française.* » et aussi : « *tu ne me fais pas de problèmes ; j'ai des avocats, je suis connue. Sinon, je t'accuserais d'avoir volé un client* ».

J'ai fini en pleine nature avec mes bagages. (...)

Une fille m'avait dit : « **quand ils te mettent dehors, c'est pour mieux te récupérer après.** »

Quand on est dehors, on est tellement fragiles. De toute façon, ils se renseignent pour savoir si on a quelqu'un, si on est seule. Y retourner ? C'est terrible à dire, mais là-dedans, on ne s'occupe de rien. Quand on est mal, on préfère encore ça. (...)

Je n'ai plus confiance en moi. J'ai été détruite. J'ai été violée. Intérieurement et extérieurement. (...) je prends des anti-dépresseurs, j'ai l'impression de n'être bonne à rien, sauf à agüicher les hommes.



Clara

« On m'a jetée en prison et traitée comme une criminelle ! »

J'ai grandi dans une famille très bien même si mes parents étaient divorcés. Nous étions pauvres mais bien intégrés. Ma mère était maçon. Elle travaillait très dur pour que nous ne manquions de rien. Tout s'est très bien passé jusqu'à mes 19/20 ans. J'avais commencé des études de droit pour devenir avocate et je travaillais comme coiffeuse le matin et dans un fast-food le soir. Un soir, je rentrais du travail, il devait être autour de 23 h. Il y avait trois hommes à bord, ils m'ont embarquée de force. À ce moment là, ma vie a basculé.

Je me suis retrouvée dans une maison où j'ai été battue, violée. Ils ont menacé de tuer ma famille. J'ai donc été obligée de devenir prostituée pour eux. Mon proxénète, je ne l'avais jamais vu avant le jour où j'ai été kidnappée. Pourtant, il savait tout de moi, tout sur ma famille. Je n'ai jamais su comment il avait eu toutes ces informations.

Ils m'ont fait partir au Kosovo. J'étais dans une sorte de café, enfin d'hôtel ; il y avait trois prostituées, des fois quatre ou cinq. On était obligées de coucher avec les clients qui nous demandaient. On ne voyait jamais l'argent, c'était le patron qui l'empochait et qui le donnait au proxénète.

Pour moi, le choc a été terrible... Je n'avais jamais eu de relation avec un homme. Je voulais m'enfuir. J'ai eu un ami – il n'était pas client – qui m'a dit, « *vas-y, il ne se passera rien* ». Je suis partie en Grèce. Deux jours après, j'avais un coup de fil de ma famille. **Le proxénète était chez moi.** Je suis revenue. Je me suis fait massacrer. C'est comme ça, c'est la loi du plus fort. En fait, je n'avais pas peur de lui, j'avais peur pour ma famille.

Un moment, j'avais cru que les menaces étaient bidon, et puis j'ai retrouvé mon frère couvert de bleus avec un flingue sur la tête. J'ai vu des choses terribles, j'ai compris que c'était sérieux.

J'avais un sale caractère. Je me faisais battre, battre par mon proxénète. **Il me battait comme un animal.** Il m'a violée. Il avait d'autres filles et je voyais qu'avec elles ça marchait. Il était le chef et elles disaient oui, il n'avait pas besoin de les frapper. Moi je disais toujours non. Je le haïssais. Quand il me frappait, je le frappais. J'ai toujours réagi, j'ai toujours refusé. Une fois, j'étais tellement couverte de bleus que je n'ai pas pu sortir pendant un mois. **Il me disait toujours : si j'ai quelqu'un à tuer, tu seras la première.** Je me disais : ou je le tue et je vais en prison ou je me tue ; il n'y avait plus d'autre solution. Mais si je le tuais, ses copains allaient tuer ma famille ; c'est un groupe, une mafia. Je n'aurais rien gagné. Mais il y a des moments où on se dit, je le tue et c'est fini.

Et puis il y avait les clients.

CERTAINES ONT SUBI DE VRAIES TORTURES

La prostitution, c'est la pire chose qui puisse exister. **J'ai grandi en me faisant respecter.** Pour les clients, la prostituée, c'est rien ; un objet. Avec moi, un client qui venait une fois, il ne venait pas deux. Les clients, je les voyais comme... comme des chiens. Je ne comprends pas le plaisir qu'ils prennent. On voit de tout, des obsédés, des maniaques. Je n'ai jamais montré que j'avais peur ; en fait, j'avais très peur mais je faisais comme si c'était moi qui décidais. Je connais des filles qui ont été violées, qui ont reçu des coups de couteau par des clients, comme ça, pour le plaisir. Il y a des malades, certaines ont subi de vraies tortures.

J'ai toujours tenu bon sur les préservatifs sinon je serais sûrement morte à cause des maladies. Mais les clients proposent plus d'argent pour une passe sans préservatif. Je me souviens d'un soir où un mec m'a proposé 5 000 euros ! Je lui ai dit : tu te casses. Mais d'autres, à qui on propose ça, acceptent. Et celui qui leur fait ça peut les tuer. Maintenant, chaque fois qu'un type me drague, ça me dégoûte. Il est peut-être très gentil, mais pour moi, impossible.

On est encore parti dans un autre pays, en Italie. Par la mer, avec de faux papiers. Je me suis retrouvée dans la rue. J'ai appelé mon contact en Grèce pour trouver un moyen d'éloigner ma famille, **de la changer non seulement de ville mais aussi de pays.** Il m'a dit que ça coûterait au minimum 3 000 euros. À chaque fois que je travaillais, je cachais de l'argent. J'étais très surveillée, je ne pouvais en garder qu'un petit peu à la fois pour que ça ne se remarque pas. Après, j'ai envoyé l'argent.

Et je suis restée encore quelques jours, le temps d'en amasser un peu pour moi. J'ai pris contact avec une fille qui était aussi prostituée dans la rue, à qui je faisais confiance. Je lui ai dit que je voulais quitter l'Italie et partir le plus loin possible. Elle m'a proposé un camion pour l'Angleterre. Il fallait payer 3 000 euros. J'ai économisé l'argent en douce. Le chauffeur m'a dit « *si la police nous arrête, tu dis que tu es montée en cachette, je ne suis pas au courant.* »

On a fait un long voyage : Italie, Suisse, Allemagne, Belgique avant d'arriver à Calais. Il y avait des câbles électriques dans le camion, il faisait froid, ce n'était pas facile. À un moment je suis montée devant pour manger un peu, **et le type s'est dit qu'avec une prostituée, il pouvait tout se permettre.** Il m'a manqué de respect, je n'ai pas supporté. Après, il s'est excusé.

En Belgique, j'ai acheté une tenue de sport parce que j'étais toujours habillée en prostituée. Même pour mes vêtements, le proxénète me frappait tous les soirs. Moi quand il faisait froid, j'allais en jean, mais c'était interdit. S'il voyait que je n'avais pas mis un décolleté et une mini-jupe, il me frappait. Des fois, je faisais exprès de mettre un jean, excusez moi du terme, pour le faire chier.

À la frontière française, il y a eu contrôle du camion pour passer en Angleterre. Ils ont vu que j'étais passagère clandestine. J'ai raconté que j'étais montée de moi-même, le chauffeur m'avait dit qu'il avait des enfants, je ne voulais pas qu'il passe devant la justice. Là, j'ai subi 48 heures de garde à vue, avec les menottes ! **Moi qui n'avais rien fait de mal, j'étais dans une prison, et traitée comme une criminelle !** Pendant ces 48 heures, je suis tombée malade. Je pleurais, je ne pouvais plus manger.

J'ai reçu un ordre d'expulsion. Le chauffeur a été gardé à vue puis relâché. Lui avait un passeport italien, moi je n'avais pas de papiers. On m'a amenée au centre de rétention de Calais.

J'avais le droit de demander l'asile politique en France mais je ne parlais pas un mot de français. J'ai fait toutes les démarches pour avoir des papiers. J'ai décidé de porter plainte contre le réseau, contre ce type qui a cassé ma vie. Mon dossier à l'Ofpra a fini par être accepté. D'un côté, j'étais soulagée d'être loin, d'avoir pu quitter tout ça. Mais de l'autre, je me retrouvais dans un pays où je ne pouvais même pas dire un mot. C'était très dur.

L'ACCOMPAGNEMENT D'UNE ASSOCIATION

Mes papiers, je les ai obtenus au bout de vingt-cinq jours passés dans le centre. Une autorisation provisoire de séjour de trois mois. Un flic est venu me voir. Je pensais que je pouvais lui faire confiance. Et il a commencé à me draguer. **Même là je ne pouvais pas trouver la tranquillité.** Même ce flic n'était jamais qu'un type qui voulait profiter de la situation. J'étais dégoûtée.

À la fin, il m'a dit « *vous êtes libre ; partez.* » J'ai demandé : « *pour aller où ? je ne parle pas le français* »... Je me suis retrouvée dans la rue. Heureusement il y avait une association, un monsieur m'a accueillie et m'a trouvé un hébergement dans une famille. C'est cette famille qui m'a parlé du Mouvement du Nid. Le Nid a entrepris des démarches : par exemple faire lever une mesure d'expulsion qui avait été prise contre moi en Italie. C'était indispensable pour mes droits ici en France. Je suis donc aujourd'hui sous « *protection subsidiaire* », ce qui ne veut pas du tout dire que je suis protégée. Il n'y a aucune protection. Le chef du réseau contre lequel j'ai porté plainte est en prison ; il a tué une prostituée.

Maintenant, il y a deux ans que je suis ici. J'ai obtenu une nouvelle autorisation de séjour d'un an. **J'ai eu de la chance finalement.** Je pourrais être morte. Avec tout ce que j'ai vécu, je pourrais être dans la drogue ; je n'ai jamais fumé une cigarette, jamais bu un verre d'alcool. Je suis fière aussi de n'avoir jamais été amoureuse ; j'ai vu tellement de filles faire tout ça par amour pour leur proxénète. Moi je ne l'ai pas fait parce que j'étais bête, je l'ai fait parce que ma famille risquait la mort.

Aujourd'hui, je ne sais pas où est ma famille, j'ai perdu tous les contacts. C'est eux qui m'ont donné la force de traverser tout ça. C'est grâce à l'éducation de ma mère que je ne suis pas tombée dans l'alcool ni la drogue. Aujourd'hui c'est la seule chose qui me fasse mal : ne pas savoir où elle est. Ça fait si longtemps...

C'est très douloureux pour moi de raconter mon histoire. Je le fais pour que ça serve à d'autres filles. Mais je préférerais ne jamais en parler. J'ai honte. Si un jour je rencontre un homme, je ne pourrai jamais supporter qu'il sache ce que j'ai vécu. J'ai une fierté terrible. Je ne pourrai pas le regarder en face. Ça fait trop mal.



Paolo

« Un jour, il y en a un qui m'a proposé de l'argent »

Longtemps, je ne me suis pas assumé en tant qu'homosexuel. **Je sortais avec des filles, je me racontais qu'un jour je me marierais** ; il y en a qui le font, ils se marient et ils sont malheureux.

J'ai commencé à rencontrer des garçons par réseau téléphonique pour des « plans cul » : des numéros en 0 800 qui permettent des rencontres homosexuelles en direct. J'utilisais beaucoup ces réseaux depuis des cabines. Ça me coûtait très cher. De 18 à 20 ans, j'appelais, j'écoutais les messages et je raccrochais. Les garçons ne cherchaient pas à rencontrer quelqu'un pour une relation ; c'était seulement sexuel.

Un jour, il y en a un qui m'a proposé de l'argent. **Il employait le mot « louer » : « je loue des gars »**. Au début j'ai refusé. Le type était âgé et l'effet de surprise a fait que j'ai décliné. Et puis un jour j'ai accepté ; la personne devait me convenir. De l'argent, j'en avais pourtant. En plus, j'habitais chez mes parents. Tout s'est passé très vite. Je n'en ai que de vagues souvenirs. J'avais 21 ans et j'étais étudiant. À l'époque, il y a six ans, ça représentait 250 à 300 francs. On donnait un faux prénom, moi j'en choisissais un qui ne correspondait à personne de connu. Quand je partais à un rendez-vous, qu'il y ait argent ou pas, je mettais toujours le numéro de téléphone du gars dans une enveloppe dans la boîte aux lettres de mes parents. **Par prudence**. Je n'ai jamais rencontré deux fois la même personne. Sauf un que j'ai vu plusieurs fois.

J'ai arrêté. Aujourd'hui, je suis avec quelqu'un. Alexandre a 22 ans et je suis très heureux. Il n'y a que ses amis à savoir qu'il est homosexuel. **C'est dur, je ne peux pas le prendre dans mes bras alors que j'en ai envie**. Moi, je ne me suis assumé qu'à 24 ans. Mes parents l'ont su, j'en avais 25.

La différence entre les rencontres payantes et non payantes, c'est qu'avec l'argent, j'y allais à reculons. Je mettais des barrières. J'acceptais de me faire payer par un homme de 60 ans beaucoup moins attirant que quelqu'un de mon âge. Il y avait aussi des choses que je ne faisais pas, embrasser par exemple. Je me positionnais comme une femme : **j'attendais que le type jouisse et qu'il s'en aille**. Beaucoup de ces hommes étaient âgés. Ils sacrifiaient quelque chose pour se payer un jeune. Il y avait des négociations. Beaucoup étaient prêts à payer plus. Je voyais ces hommes dans des appartements. **Avant de monter dans les voitures, j'apprenais par cœur les plaques d'immatriculation**.

JE MEN FOUS, CE N'EST QU'UN CORPS

Je suis parti de chez mes parents avant mes 22 ans. J'étais étudiant et j'avais un boulot à mi-temps. J'avais peur de ne pas y arriver financièrement. Je ne faisais pas la démarche d'aller vers les hommes qui payent mais en moyenne, disons qu'un homme sur vingt me proposait de l'argent. Mes critères étaient l'âge, la description physique, le lieu d'habitation. Pour moi, la voix est plus importante que l'image. Elle reflète davantage le caractère. En tout, une quinzaine d'hommes m'ont payé. Une douzaine par téléphone, puis trois par Internet.

Peu à peu, je suis passé à 70 euros. J'avais de moins en moins peur, je devenais plus dur à la négociation. Au début, je claquais tout en vêtements, après j'ai commencé à payer mon loyer avec cet argent. Il y a eu une période où on m'a proposé jusqu'à 200 euros. J'étais en train de rompre avec mon petit ami de l'époque. Je suis allé à Paris, capitale de la tentation... À Paris, je me suis dit, je m'en fous, ce n'est qu'un corps.

Ce que j'ai fait, est-ce que c'était de la prostitution ? Personne ne m'a contraint. J'étais étudiant, pas en marge. Je ne me sentais pas du tout prostitué. Le faire, c'était chiant. Mais quand j'ai eu des galères d'argent, j'ai fait des calculs, ça m'a retraversé l'esprit. Aujourd'hui, je suis amoureux, je m'assume, je sais qui je suis. Avant, je ne connaissais de l'homosexualité que le côté sexuel, rien d'autre. Maintenant que j'ai une vraie relation avec quelqu'un, les plans cul, ça me dégoûte, même sans argent.

J'ai fait installer Internet et je me suis mis à discuter pendant des nuits entières, sept ou huit heures non stop. Très vite, on m'a proposé du sexe. J'ai mis ma photo. Je plais aux homos. Au début je refusais. Et puis avec mon copain du moment, ça s'est mis à aller moins bien. On me proposait 100 ou 150 euros. J'ai dit oui à un gars. Le troisième m'a même payé 200 euros ; je l'ai rencontré plusieurs fois. C'était un médecin qui voyageait beaucoup. À 100 euros, j'ai refusé, à 150 j'ai refusé. À 200, j'ai commencé à réfléchir. **Après, il m'a dit qu'il était prêt à monter à 500. Je gagnais 1 000 euros à l'époque**. Le problème, c'est qu'il voulait qu'on s'embrasse. C'est pour ça que j'ai refusé au début ; ça me dégoûtait.

(...)

CE QUE JE VIS MAINTENANT, C'EST TELLEMENT PLUS !

Me faire payer ? **Je n'aimerais pas le refaire mais j'en serais capable.** Je suis un bon acteur entre guillemets. Je ne dis pas que je n'y repense pas ; ça fait partie de mon histoire. Mais aujourd'hui, je n'en ai pas envie ; ça me dégoûte plus qu'avant. Même si j'étais dans un moment fragile, il me semble que je ne le referais pas. J'irais d'abord voir une assistante sociale. Ce qui me freinerait, c'est mon corps. **Avant, je m'en fichais. J'en suis à ma troisième relation sérieuse et je me rends compte que mon corps est associé à ce qui se passe dans ma tête.** J'ai mûri. Avant, je prenais du plaisir avec les plans cul. Ce que je vis maintenant, c'est tellement plus !

(...)

J'ai un pincement au cœur quand je passe près des prostituées femmes. Quand je les vois, je me dis que moi j'avais le choix. Je n'étais pas dans l'obligation, je n'avais pas d'enfants à nourrir. Au fond, je me dis qu'on n'est qu'un corps. L'amour, c'est dans la tête. Je refusais la sodomie et je me lavais après. Je m'isolais en moi-même. C'est dur mais j'y arrivais. **C'était mécanique. Il faut être le plus loin possible.** C'était plus facile quand c'était l'autre qui faisait une fellation. Sinon, c'était moi qui étais obligé de m'approcher. Selon que l'on est actif ou passif, l'investissement est différent. J'ai appris à simuler, à exciter le type pour que ça finisse plus vite. Il faut se mettre à distance et en même temps être là et faire semblant d'apprécier. C'était un rôle. Après, je me lavais, mes fringues, je les mettais au sale, il fallait que j'efface tout.

La prostitution masculine est difficilement mesurable. Elle a surtout lieu par Internet. Elle est très cachée, comme l'homosexualité elle-même. Je ne retournerai dans la prostitution que dans le pire des cas. **Le piège quand on bascule là-dedans, c'est de s'y enfermer ;** d'être dépendant de l'argent qui tombe tout de suite. On est de plus en plus menés par la télé et par l'argent. Le pouvoir qu'on a sur les gens, c'est par l'argent.



Laldja

« Il avait un regard qui voulait dire « tu ne vaux rien, t'es nulle » »

J'ai rencontré un Français en Tunisie avec qui j'ai entamé une liaison. Il m'a proposé de faire des photos un peu osées. Il était très séduisant, très beau parleur, je n'ai pas su dire non. C'est après qu'à commencé le harcèlement. Il a menacé de les envoyer à ma famille. Pour mes parents, j'étais vierge. Je l'ai supplié de me rendre les photos ; je n'en dormais plus. Des photos comme ça, en Tunisie, c'est de la prostitution. J'étais sous la responsabilité de ma mère et je savais que, si c'était découvert, elle pouvait aller en prison.

Les hommes comme lui savent qu'en Tunisie, la religion, la politique, la famille ne sont pas bonnes pour les femmes. L'année 1991 a été un cauchemar. Il me menaçait par lettres, par téléphone. J'étais son otage. Je me suis donc installée avec lui en France, dans le Midi. J'avais des relations forcées. Je n'avais pas un sou. Pas de pilules, puisque c'était impossible sans ordonnance. J'ai vite découvert que j'étais enceinte.

En Tunisie, j'avais connu un ami français, René. Il m'a dit, épouse-le. René et moi, on s'est mariés. J'ai demandé une carte de séjour. L'autre me harcelait au téléphone. Il venait me voir, m'obligeait à avoir des relations avec lui. C'était invivable. Je voulais repartir en Tunisie. Mais il m'a menacée, il m'a dit qu'il ficherait ma vie en l'air. En 1992, je suis retournée chez lui. Il avait toujours les photos. Et moi, la honte d'être tombée enceinte célibataire. J'étais d'une famille très connue, il ne fallait pas que ça se sache.

J'AVAIS PEUR D'ÊTRE EXPULSÉE

Il m'a fait commencer la prostitution à l'époque où j'étais chez mon ex-mari. Il m'obligeait à faire du stop et à m'arranger pour rapporter de l'argent. J'étais enceinte. Je ne pouvais plus réagir. Mon mari voulait divorcer. Je n'avais pas de récépissé pour mes cartes de séjour et j'avais peur d'être expulsée. Je ne savais pas où aller, où habiter. Avec quel argent ? J'étais devenue un robot.

Je faisais du stop, et je lui donnais tout l'argent. J'étais lourde ; lourde par la grossesse, et lourde parce que je ne pouvais plus penser. Il m'avait raconté qu'il faisait la même chose avec son ex-femme, il me menaçait. Fin 92, j'ai accepté tout ce qu'il a voulu. Il a reconnu l'enfant. Je pouvais rester en France. Maintenant, j'ai honte ; je m'en veux d'avoir été tellement naïve ! Sa femme est partie, j'ai habité chez lui. Même enceinte, il m'emmenait pour que je drague et il venait me chercher à 4 h du matin. Je ne connaissais pas la loi, les flics. Il me torturait en jouant l'amoureux fou : « je ferai de toi une grande femme ».

Il m'accusait de l'avoir fait divorcer. En même temps, il me fascinait.

En 1993, j'ai accouché de ma fille. Quand la petite a eu 6 mois, il m'a fait le discours de la misère, de la petite retraite, de la pension à verser à son ex-femme. Il m'a menacée de distribuer les photos à tous les gens qui me connaissaient et de me faire la « croix de vache », une croix sur le visage qui prouve qu'on appartient à un proxénète. J'y croyais. C'était un homme froid, ce qu'il disait, il le faisait. Il me battait avec des nerfs de bœuf. J'ai su plus tard qu'il avait prostitué son ex-femme et qu'il avait déjà écopé de cinq ans de prison pour proxénétisme.

Il regardait les annonces des journaux pour des emplois de « serveuse » et « d'hôtesse ». J'ai donc atterri dans un bar à Besançon ; un bar à champagne, où on touche un pourcentage sur la consommation des clients. Quand la patronne vous reçoit, elle omet de dire le principal. **Ces bars feraient faillite s'il n'y avait pas les passes.**

Les patrons sont tranquilles, ce sont des indics, ils sont protégés. J'ai commencé ce boulot. J'étais déclarée.

LE CHANTAGE À LA BOUTEILLE

En fait, j'aurais préféré la prostitution dans la rue. Tout plutôt que dans ces bars. On est obligée de boire, de manipuler les types, de leur faire la conversation. De faire plus, toujours plus. La concurrence est terrible entre les filles. Et la jalousie. Il y a aussi le chantage à la bouteille. Tu fais ce que je veux, sinon je le dis à la patronne. Les clients, je les humiliais, je me vengeais sur eux. Et ils aimaient ça.

Maintenant, il y avait un nouveau piège, ma fille. J'étais obligée de ramener de l'argent. Je travaillais du lundi au samedi jusqu'à 4 h du matin. Et parfois même le week-end. J'étais une automate. J'avais l'espoir de gagner de l'argent et de pouvoir m'enfuir. Mais il avait une procuration sur mes comptes. J'étais la poule aux œufs d'or.

Quand je rentrais bourrée – forcément, avec tout l'alcool qu'il fallait boire –, il me forçait à avoir des relations avec lui en lui racontant tout ce que j'avais fait avec les clients. J'avais à peine le droit de toucher ma fille. Dans le village, j'étais une étrangère. Il laissait les gens dire que je l'avais fait divorcer de sa femme. On était complètement isolés.

Je faisais des passes à l'extérieur du bar et la patronne l'a su par des clients. Les bars ne veulent pas, c'est de l'argent qui leur échappe. En 1994, j'ai reçu une convocation de la police. Ils m'ont cuisinée. Ils m'ont dit : « *si tu nous dis tout, on peut le mettre en prison* ». Mais le flic m'a fait peur, il m'a dit que je risquais l'expulsion. Alors je n'ai rien dit.

J'avais une autre peur, il tombait souvent malade, il était asthmatique. J'avais pitié de lui, je voulais que ma fille ait un père, il l'aimait, c'était son enfant unique. Je trouvais encore le moyen de me faire du souci pour lui. Après, j'ai compris que l'asthme, c'était du cinéma. Il en faisait quand je piquais mes crises de révolte. Il a un sang-froid incroyable.

Nous passions des vacances dans le Midi, où j'étais censée « *joindre l'utile à l'agréable* » comme il disait. J'étais rentrée dans l'engrenage. Marche ou crève. Je me disais toujours « *si je ramène encore cent francs, ça va peut-être s'arrêter* ». Mais il fallait toujours plus. En plus, c'était un dragueur fini. Il couchait avec tout le monde. Il voulait que je lui drague des filles, que je fasse des partouzes. Il me disait « *les Arabes sont bloquées* », il utilisait le mot « *arabe* » pour me rabaisser.

Dans le Midi, c'était le milieu des voyous. En quinze jours, j'ai gagné trente cinq mille francs. Avec l'alcool, je suis une grande parleuse. Il a voulu que je reste. Ma fille était là-haut avec lui. Il disait qu'il nous achèterait une maison dans le Midi. En attendant, il m'a passé son appartement. Je payais tout. Il avait mon carnet de chèques et mon livret d'épargne. Il disait « *entre mari et femme, il n'y a pas de vol* ».

Les proxos, c'est comme ça ; au début, ils vous payent tout ce que vous voulez, ils vous invitent au restau ; après, c'est vous qui payez tout.

J'ai travaillé à Sète dans trois bars. Non déclarée. J'aimais le Midi, j'y avais un peu plus de liberté. Mais les bars, c'est un endroit où on ne peut pas parler. C'est le milieu de la nuit, des prostituées, des drogués. Tout le monde trouvait ma situation normale. À qui se confier ? En plus, j'avais honte.

On rigolait aussi ; quand on ne peut pas parler, on rigole...

Il est allé aux Allocations familiales se déclarer seul avec la petite. Je n'existais plus : loyer au noir, boulot au noir, pas de carte de séjour. Je vivais avec des récépissés, sous la menace perpétuelle de l'expulsion. Même les lettres à ma famille, c'est lui qui les écrivait. Il prétendait que je n'avais pas une belle écriture.

ON A QUE LE DROIT D'OBÉIR

Une fois, j'ai été convoquée chez les flics à Sète. Il ne fallait pas dire ce qu'on faisait puisqu'on n'était pas déclarées. Je disais que j'allais juste dans le bar pour boire un coup et m'amuser. Les flics savaient très bien, mais ils ne disaient rien. Il faut faire attention parce qu'il ya des voyous qui savent où vous habitez. Dans le bar, à Sète, la patronne m'a vraiment mis la peur. Petit à petit, on s'endurcit. Les flics aussi veulent coucher avec les filles. C'est l'engrenage des voyous, des flics, de tout. On est une cible.

J'ai aussi travaillé en Corse dans les bars montants, la peur au ventre. Je vivais dans la villa du patron avec douze filles. Les patrons corses vous payent le billet, après, il faut rembourser. Il y a des clients qui m'ont fait terriblement peur. Il y a des moments très durs. Quand on est dans ce cercle, on s'évade en allant dans les discothèques, en achetant des vêtements de luxe. On fait payer et on aime bien payer. Pour dire qu'on existe. **C'est drôle, ce milieu, il y a la peur et en même temps le sentiment de protection** ; le côté « Tu es avec nous, tu es protégée »...

J'ai aussi travaillé à Épinal dans un bar où il y avait de la cocaïne, à Mulhouse, à Belfort. **Et en Suisse : c'est le pire endroit que j'aie connu**, avec un sous-sol, des films pornos et du strip-tease. On n'a que le droit d'obéir.

Il m'a aussi fait téléphoner en Allemagne, au Luxembourg. Mais il fallait la double nationalité. J'allais voir ma fille tous les deux mois. Lui descendait régulièrement. Mais je ne m'occupais pas d'elle, je n'étais pas en état. Je me réveillais à 11 h, je buvais trop, j'avais mal à la tête. À 5 h, il fallait se préparer, se maquiller et y retourner. En plus, il menaçait de me dénoncer parce que je travaillais au noir. Il m'interdisait de prendre la pilule et il m'interdisait de tomber enceinte. J'étais impuissante. Je vivais avec ses paroles. Il était dans ma tête, il était dans moi.

Je me suis révoltée, je suis devenue alcoolique. Un jour, j'ai frappé un travelo. Drôle de façon de sortir de l'anonymat. Bien sûr, je pouvais partir, à condition de tout laisser, y compris ma fille. Pour aller où ? On ne peut pas aller à la police et dire « *je me prostitue pour quelqu'un* ». Avec quelles preuves ?

Quelqu'un qui ne connaît pas ce milieu, qui ne connaît pas la prostitution, ne peut pas comprendre.

J'ai toujours eu l'espoir qu'il réagisse, qu'il dise « on arrête » ; qu'on se marie. Maintenant j'ai compris ; il ne changera jamais. Il a tout fait pour me détruire. Je suis fière de ne pas être tombée dans la drogue, dans la déchéance. Je ne me suis pas suicidée. Enfin, si, j'ai fait une tentative. Je suis restée deux jours sans me réveiller, chez lui. Il n'a même pas appelé un médecin. Tout ça a duré dix ans au total. J'ai commencé à comprendre que j'allais mal finir, que je n'étais rien. Moi, je voulais qu'on se marie, qu'on ait une vie normale.

Parce qu'avec les lois stupides de mon pays, je suis toujours mademoiselle, sans enfant.

Il remettait toujours à plus tard. Il dilapidait l'argent. Moi, je vivais avec la peur de l'expulsion. Sans rien savoir sur mes droits. Le droit parental par exemple. Il avait tous les papiers, les comptes, je lui donnais des chèques ; il était bien avec des gens haut placés. Plus tard, c'est mon avocate qui m'a dit que j'avais des droits. C'est elle qui m'a conseillé de demander à être interdite de débits de boissons.

Il y avait aussi la question du logement ; sans logement, on ne peut pas récupérer son enfant. J'ai pu en avoir un et récupérer ma fille. Pourtant, il était sûr de gagner : la petite vivait chez lui, il s'en occupait, il avait des témoins. Si j'ai fini par riposter, c'est pour ma fille. Elle commençait à grandir. Même pour manger, elle allait vers lui, pas vers moi. De plus en plus, je me disais, lui a tout, moi je n'ai rien. Et puis j'avais 35 ans. Trop vieille pour le métier. Il lui en fallait une plus jeune. J'ai arrêté de travailler. Un an sans rien faire. Un soir, j'ai vu une émission sur la prostitution à la télé. Ils ont donné le téléphone du Nid. Le lendemain, je laissais un message. Je me souviens, j'avais bu. Et j'avais peur. Grâce au Nid, j'ai pu entamer des démarches.

Je suis tombée sur un inspecteur qui m'a conseillé de porter plainte. Il y a eu des mois d'enquête. J'ai vécu dans l'angoisse. J'avais peur de ne pas y arriver ; il est tellement fort. Il gagne toujours. J'avais la haine et je l'ai encore. Je me suis même dit, si j'échoue, je le tue. Il fallait que je donne des preuves à l'inspecteur. Avec l'argent en espèces, il n'y en a pas. Je lui ai donné les numéros de compte, j'ai dit que j'avais des noms de clients qui avaient fait des chèques. Et heureusement, il y avait des chèques dont des chèques en blanc que je lui avais signés.

J'avais en ma possession des lettres qu'il écrivait à des Camerounaises, des photos de filles nues ; je ne pensais pas que ça pouvait être utile. J'ai été soulagée quand l'inspecteur s'y est intéressé. Cet inspecteur a été très important pour moi. Il m'a rassurée. Moi qui avais si peur. À chaque instant, je pensais tout laisser tomber. Grâce à lui, j'ai affronté la peur d'être fichée, d'être expulsée. Advienne que pourra. Ce qui a été grandiose pour moi, c'est quand il a prononcé le mot de victime. Ce mot m'a rendu l'espoir.

Moi qui m'étais toujours sentie coupable ! Trop naïve, trop bête. Il y a eu un autre moment important ; au tribunal, quand le procureur m'a félicitée **pour mon courage**.

IL M'A ÉCRASÉE

« Il » n'imaginait pas que je porterais plainte. Il me prenait pour une moins que rien. Au tribunal, il était pareil. Toujours aussi sûr de lui. Il connaît mon point faible, mon bon cœur. Il sait que je ne veux pas salir ma fille. C'est quoi, une mère prostituée et un père proxénète ? Est-ce que c'est une famille ?

Récemment, il a épousé une Tunisienne de 22 ans. Il est allé jusqu'à se convertir ! Encore une façon de me détruire. Moi, il ne m'a jamais épousée et il m'a salie aux yeux de ma famille. Et il n'est même pas inquiet pour l'issue du procès. En tout cas, j'ai appelé cette Tunisienne pour tout lui raconter. Elle est prévenue. Je ne veux plus qu'il soit vivant.

Il m'a écrasée. Le mal qu'il m'a fait, toute ma vie je l'aurai dans la tête.

Qu'il m'ait obligée à me prostituer... Je me souviens de son regard : c'était un regard qui voulait dire « tu ne vaux rien, t'es nulle ».

Je peux gagner au loto demain, ça n'enlèvera jamais ce que j'ai subi comme torture morale, comme manipulation. Je ne vis plus normalement, je n'ai plus de relations sexuelles, je n'ai plus confiance en moi. La seule chose qui me fasse du bien, c'est d'avoir ma fille ; et de recevoir des papiers avec mon nom et mon adresse. Au moins, j'existe. Le pire, c'est qu'avant, j'étais courageuse pour quelqu'un, pour cet homme. **Et maintenant, pour moi, je suis faible**, j'ai perdu toute mon énergie. Si j'ai osé parler, c'est pour y voir plus clair. Est-ce que c'est vrai, ce que j'ai fait ? Est-ce que c'est vraiment mon histoire

Quatre ans ont été requis contre le proxénète de Laldja. Le jugement est tombé : 36 mois... dont 30 avec sursis ! Et 15 000 euros de dommages et intérêts. Sans commentaires.

Éléna

« Si tu cries, c'est ton enfant qui en pâtira »

Je viens de Viborg, une ville près de Saint-Pétersbourg. C'est là que je vis avec mon fils de cinq ans. En 1999, mon mari est mort au front, en Tchétchénie. J'ai fait des études de droit pour être avocate, puis je suis devenue kiné. Je n'avais jamais voyagé en Europe. En janvier dernier, Svetlana, une voisine qui partait souvent en voyage, m'a proposé de l'accompagner. Elle m'a parlé des soldes, m'a raconté de si belles histoires que j'ai fait faire un passeport. Pour moi, cette femme, c'était « Tantine » ; je la connaissais depuis mon enfance.

Nous sommes parties le 8 février pour l'Allemagne, par bateau. Direction Cologne et le carnaval. Il était prévu qu'au retour nous reprenions un bus pour la Russie. Puis nous avons passé quelques jours à Lille et à Paris. J'ai pris des photos, fait des achats. Svetlana me laissait souvent seule pour aller à la poste. Parfois, je me réveillais à l'hôtel, et elle n'était pas là. Mais j'avais une confiance totale.

Le programme n'était pas pré-établi, tout avait l'air spontané. Un soir, nous avons pris le train pour Anvers. Nous avons atterri dans un appartement où il y avait trois femmes : une qui parlait russe, une dont je ne comprenais pas la langue et une jeune fille d'à peu près 17 ans. J'ai compris qu'elle venait de la même ville que moi et qu'elle était orpheline. J'ignorais ce qu'elle faisait là et je n'ai pas pu lui parler. Elle avait le regard vide, comme droguée. Elle m'a juste dit « *Je ne rentrerai jamais* ». Un Marocain est arrivé, elle est partie avec lui.

Le matin, quand je me suis réveillée, Svetlana n'était plus là. J'ai demandé où elle était, pas de réponse. En rage, je me suis habillée pour sortir. Le Marocain m'a barré la route ; il m'a pris mes bottes et ma veste. Il m'a proposé du hasch. Au bout de plusieurs heures, je me suis mise à crier, j'ai essayé de prendre mon sac, il m'a rattrapée et menacée du poing. Il y avait la télé, des bouteilles de vin, ils parlaient entre eux une langue que je ne comprenais pas. La Russe a fini par me dire que Svetlana ne reviendrait qu'en avril et que j'allais pouvoir envoyer de l'argent chaque mois à mon enfant en Russie. J'avais l'impression de devenir folle ! Le Marocain m'a frappée au ventre et jetée sur le divan ; on parlait de moi, j'entendais mon nom. La deuxième nuit, j'étais décidée à appeler au secours. Je me suis levée pour aller aux toilettes. Tania, cette femme russe, m'a dit : « *Mohamed a des problèmes avec la police ; si tu cries, la police va venir ; c'est ton enfant qui en pâtira* ».

J'ÉTAIS INCAPABLE D'APPROCHER DES VOITURES

Le lendemain, les choses sont devenues un peu plus claires. On m'a donné d'autres chaussures et du maquillage. Tania a dit « *Ce soir, tu iras travailler* ». Il était question d'un passeport qui n'était pas encore prêt. Sous mes yeux, ils ont vidé mon sac et l'ont rempli de préservatifs. Ils m'ont maquillée. À onze heures du soir, nous sommes sortis, Mohamed devant moi, Tania derrière. Ils m'ont poussée à l'arrière de la voiture, une deux-portes. **Là, ils m'ont obligée à répéter la phrase qu'il faudrait dire aux hommes, avec les prix.** À coup de gifles. Elle a griffonné quelque chose sur mon carnet « vieux Lille, gare ». Mohamed a dit qu'il serait là pour surveiller si je souriais aux clients, et que sinon il me frapperait. Il a exigé 500 euros minimum par soirée. Ils m'ont expliqué comment faire.

À Lille, Tania m'a montré ma place près de la gare. Elle m'a conseillé de ne prendre aucune initiative et de ne pas m'aventurer sur le territoire des autres filles pour ne pas avoir de problèmes ; **elle m'a dit que la police ne ferait rien pour moi** et que je n'aurais aucun moyen de prouver quoi que ce soit. Elle est allée à sa place, à environ 200 mètres. Je pleurais, j'étais incapable de m'approcher des voitures. Je suis restée une heure comme ça.

Un homme s'est arrêté, je lui ai demandé de faire juste un tour et de me ramener ; j'ai dit que je n'étais pas une prostituée et que je ne savais pas où aller. Il m'a donné 50 euros et m'a laissé un numéro de téléphone. Il m'a déposée, je suis entrée dans un bar pour demander un café. Le type a refusé, il m'a dit que mon patron ne l'avait pas autorisé. Quand je suis retournée vers ma place, j'ai vu Mohamed qui m'a montré le poing. J'ai tourné autour des maisons et je me suis réfugiée au fond d'une cour, assise par terre entre deux voitures. Il pleuvait, j'avais froid, je suis restée là deux ou trois heures.

J'AVAIS ÉTÉ VENDUE À UN ALBANAIS

Vers 2 heures du matin, je suis retournée à ma place. J'étais censée y rester jusqu'à 3 heures. Tania est arrivée. Elle a compté les préservatifs. Je n'avais pas pensé à ça. J'ai raconté que j'avais passé mon temps à la police – Mohamed et Tania m'avaient expliqué que je pouvais me faire embarquer – et que j'avais gagné 50 euros sans préservatif. Elle râlait après l'autre jeune fille, Louba, celle que j'avais vue le premier soir, qui apparemment n'était pas là où elle devait travailler. Elle m'a expliqué que de toute façon son passeport était chez Mohamed et qu'elle

ne pourrait pas s'enfuir. Quand Mohamed est arrivé, il m'a pris mes 50 euros et m'a frappée en brandissant les 625 euros que Tania a sortis de sa botte.

Elle m'a emmenée dans un hôtel. Elle a sorti un passeport estonien en me disant que j'aurais bientôt le même. Elle m'a expliqué que l'hôtel était payé pour deux jours, que je devrais manger au Macdo pour 6 euros et retourner à ma place à 18 heures le lendemain, en demandant mon chemin grâce à l'adresse sur mon carnet. **Elle m'a menacée et a ajouté que travailler dans la rue, c'était une fleur ; que certaines filles ne voient même pas la lumière du jour, dans des bordels ou des vitrines.** Elle a ajouté qu'un Albanais à qui j'allais être vendue avait déboursé beaucoup d'argent pour moi. Elle m'a laissé une carte téléphonique avec six unités, pour que j'appelle Mohamed au moment d'aller travailler.

J'étais décidée à m'enfuir. J'ai même pensé faire l'inenvisageable, c'est-à-dire quelques clients pour avoir de l'argent. J'ai trouvé un hôtel bon marché près de la gare. Le lendemain, je suis montée dans la voiture d'un policier à qui j'ai demandé le numéro de téléphone de l'ambassade. Il m'a promis de me téléphoner à l'hôtel pour me le donner. Après je me suis aperçue que je n'avais plus mon passeport. J'étais désespérée ; et sûre de l'avoir perdu dans la voiture du policier. J'ai raconté mon histoire à l'hôtelier, il m'a donné une carte de téléphone pour que j'appelle la Russie.

IL MA DIT QU'IL TUERAIT TOUTE MA FAMILLE EN RUSSIE !

Au moment où je traversais la rue, Mohamed m'a attrapé par les cheveux et jetée dans sa voiture. Là, il m'a demandé l'argent des clients de la veille, m'a jeté les préservatifs au visage. Il m'a frappée, cognée contre les vitres. Il hurlait. Mon passeport dans la voiture d'un policier... Il m'a demandé si j'avais vraiment prévenu la police. Il a dit qu'il me jetterait dans le canal, qu'il tuerait toute ma famille en Russie. Il a envoyé Tania récupérer mon sac à l'hôtel.

Il m'a amenée dans un autre appartement à Anvers. Là, je l'ai vu avec plusieurs passeports. L'un était celui de Louba. Sur l'autre, avec horreur, j'ai vu ma photo. Avec un nom : Lana. Tania m'a dit « *Tu ne verras plus le jour, tu es vendue* ». La nuit, j'ai attendu, attendu. Ils avaient pris mes vêtements. Au matin, je suis entrée dans l'autre chambre. Mohamed et Tania dormaient. Il avait encore une cigarette de hasch à la main. J'ai vu mes affaires dans un coin, je les ai récupérées. Mes bottes ont fait du bruit, j'étais terrorisée. À deux centimètres de ses doigts, j'ai vu la clé. Je me suis précipitée, j'ai dévalé l'escalier.

En bas, j'ai attrapé une lettre qui dépassait d'une boîte, pour l'adresse. Je suis allée au premier commissariat. Je tremblais comme une feuille. Je suis arrivée à 8 h 30, on m'a reçue à 11 h. Les policiers se sont rendus à l'adresse figurant sur l'enveloppe. Mohamed a claironné que tout serait réglé en vingt minutes.

AU COMMISSARIAT, ON M'A JETÉE DEHORS !

De retour au commissariat, une traductrice m'a posé des questions. La femme policier qui m'interrogeait ne cessait de dire que je racontais n'importe quoi, que rien ne lui prouvait que je disais la vérité. **En gros, c'était moi la coupable.** Au bout de peu de temps, j'ai vu Mohamed et Tania sortir tranquillement. J'avais pourtant signalé qu'ils étaient en possession de faux passeports. Ils m'ont jeté un regard assassin.

J'ai supplié les policiers, j'ai dit que je n'avais pas d'argent, nulle part où aller. J'ai demandé le numéro du consulat, ils m'ont autorisée à passer un seul coup de fil. Je n'ai pu avoir personne. Et puis ils m'ont dit de partir. Bref, ils m'ont jetée dehors. Je suis restée dans l'escalier, presque évanouie. Je ne voulais pas y croire. Un jeune homme m'a proposé de l'aide. Il m'a apporté le numéro du consulat. J'ai appelé, c'était fermé. Alors, j'ai fait le numéro du premier client. Je suis tombée sur sa mère qui m'a parlé du Mouvement du Nid. Voilà, c'était hier.



Alicia

« J'ai horreur de ce mot, pute. C'est terrible, ce qu'il est lourd à porter... »

Quand j'ai divorcé, j'avais 150 000 francs de dettes et le RMI. Un ami kiné m'avait enseigné le massage, j'ai répondu à l'annonce d'un sauna qui cherchait une masseuse. On n'avait pas le droit de toucher le sexe. Le patron surveillait ; c'était très strict, **il avait peur de tomber pour proxénétisme**. Il a fallu que je parte au bout de six mois parce que les saunas préfèrent changer de filles.

Quand j'ai eu l'huissier à la maison, j'ai décidé de me mettre à mon compte. J'ai fait les annonces des journaux, les rubriques « détente » et « contacts-amitié ». Je fais partie des rares qui proposent de vrais massages. J'ai aménagé un cabinet avec lumière tamisée et musique relaxante. Évidemment, je reçois les hommes en body sexy et je m'occupe de leurs zones érogènes, sinon ils iraient chez le kiné. Mais pour moi, il s'agit de massage. Quand ils sont en érection, je me dis que le sexe fait partie du corps ; c'est tout.

Les clients me contactent par téléphone. J'annonce clairement ce que je fais. J'explique qu'il s'agit d'un vrai massage avec finition manuelle et que je ne vais pas plus loin. Il y a des hommes qui apprécient ; ça leur permet de se sentir « clean », de se dire qu'ils ne trompent pas leur femme même si je les ai masturbés. Certains me disent qu'ils aiment mieux ça que d'aller voir une prostituée.

Il y a deux sortes de clients : j'adore ceux qui n'ont pas besoin que je les aide. Par contre, il y a les coriaces qu'il faut masturber. Là, je mets mes cheveux comme un rideau ; je ne regarde pas, **je me ferme de partout** ; je me sens mal, je me sens sale, j'ai l'impression d'être une pute. Mais je suis bien obligée, sinon je n'aurais personne.

La première année, il pouvait y avoir cent coups de fil et dix clients en une journée. À l'époque, ils appelaient vraiment pour un massage. **Maintenant, ils pensent tous prostitution**. J'ai à peine quinze coups de fil quotidiens pour peut-être un client. Je vends mon massage en disant bien que je ne vais pas jusqu'aux rapports sexuels.

Il y en a qui tentent le coup : « *ça vous coûte quoi d'essayer ?* »

Ils croient tout acheter avec de l'argent. Pour moi, ce n'est pas une question d'argent, c'est une question de choix. Je suis déjà à la limite. Je n'irai pas plus loin. Je ne vais pas leur donner mon intimité. C'est déjà assez dur. J'ai une double vie ; moi, je me sens propre mais je sais bien qu'on va dire que je suis une pute. Je suis obligée de mentir, je sais comment sont les gens.

Il y a une question que je redoute par dessus tout : que faites-vous comme travail ? Quand on me la pose, j'ai la chair de poule. (...)

Aujourd'hui, je me sens sale, j'ai l'impression d'avoir raté ma vie. Tout me fait peur. Parfois, je ne supporte plus les clients. Celui qui me demande si je suis épilée, je l'envoie aux pelotes ! Je bous au téléphone quand le mec me demande s'il y a des rapports ou si je fais les couples. C'est dur, tout ce que les types demandent : urologie, sadisme... Je suis atteinte. **J'essaie de faire quelque chose de propre et je m'aperçois qu'ils ne comprennent rien**. J'ai la haine des mecs. J'aime mes bons clients qui ne me tripotent pas ; les autres, je les déteste.

Je suis fatiguée dans ma tête. Il y a de moins en moins de bons clients et, pardonnez-moi, de plus en plus de connards. Ils me demandent mon âge (je réponds 32, alors que j'en ai vingt de plus), comment je suis physiquement... Mon travail, c'est le soin du corps. Ce sont les clients qui me renvoient à une image de moi que je refuse.

QUE VOULEZ-VOUS QUE JE FASSE À 52 ANS, SANS DIPLÔME

À l'étage du dessus, il y a une prostituée. Pendant un temps, on s'est bien entendues ; elle m'envoyait des hommes pour des massages, moi je lui envoyais ceux qui voulaient autre chose. C'est d'ailleurs la preuve que je ne suis pas prostituée... Je tiens à dire que la prostituée a des relations sexuelles, et pas la masseuse ! Pour moi, la différence est grande. Je me bats pour ne pas être prostituée et c'est comme ça que je suis considérée. C'est très dur à vivre.

Il y a de plus en plus de problèmes. J'ai démarré chez moi en utilisant ma chambre ; après j'ai loué un appartement avec un bail commercial. Comme métier, j'ai mis « relaxologue ». Puis les problèmes ont commencé. Un type au dessus nous a repérées, la prostituée et moi. Il nous met des mots sous la porte, il ferme la porte de la rue à clé pour empêcher les clients d'entrer. **Je ne lui fais aucun tort, je suis discrète, je fais les choses en ordre, je paye mes charges, les urssaf, la vieillesse et le reste**.

À la fin de l'année, j'arrête. Ma fille va commencer à travailler, elle va m'aider. Je vais me remettre au RMI.

Mais à 52 ans, on va m'embaucher où ? J'ai envoyé des CV dans la restauration collective. J'ai 14 ans d'expérience dans ce secteur. Mais on m'a fait passer un test. **Ce que j'aurais parfaitement su faire dans une cuisine, je n'ai pas su l'expliquer par écrit.** J'ai eu honte. Que voulez-vous que je fasse à 52 ans, sans diplôme, sans rien ?

Je ne me sens pas protégée, par personne... J'ai la haine des mecs. J'ai toujours été autonome mais j'aurais besoin de sentir que quelqu'un est là. Ce que je voudrais, c'est un homme qui me dise : « *laisse tomber tout ça* ». Mais si je rencontrais un homme qui va voir des prostituées, ça me serait **insupportable**. Je le virerais, je ne pourrais pas.

Personne ne comprend, surtout pas les flics. Ils mettent tout le monde dans le même panier. [Alicia a été victime d'escroquerie] Pour mon histoire d'escroc, je suis allée à la police. J'ai dit que je faisais des massages. **Ils m'ont humiliée**, ils n'ont fait aucune différence avec une prostituée. Pour la chambre de commerce, on est masseuse indépendante et pour la police on est une pute. J'ai horreur de ce mot, pute. C'est terrible, ce qu'il est lourd à porter...



Angel K

« Les mensonges que l'industrie du sexe nous raconte, nous ne sommes pas obligéEs de les gober »

Je ne suis pas de celles qui haïssent les hommes. Je suis passée par une phase où je les haïssais, lorsque je « travaillais » comme prostituée, et avec le recul, il est facile de comprendre pourquoi. Mon ex-partenaire me maltraitait, les hommes auxquels il me présentait me maltraitaient, et les mecs payaient pour abuser de moi. C'était beaucoup plus sûr pour moi de dire : « *les hommes, c'est de la merde, ils vous font mal* », et de déconnecter. Je pense que cela rendait les choses moins personnelles, moins blessantes pour moi en tant qu'être humain, de dire que tous les hommes étaient comme ça.

Maintenant cependant, je suis en voie de guérison, et avec le temps, j'en suis venue à d'autres conclusions. Au fur et à mesure que la colère s'estompe, et que je perçois les choses un peu plus clairement et les blessures avec un peu plus de justesse, je peux voir mon ancien point de vue pour ce qu'il était : un mécanisme de défense qui m'est venu à point dans une situation de traumatisme extrême. J'ai suivi une thérapie durant ma convalescence (j'ai passé 12 mois à consulter un thérapeute, qui m'a immensément aidée à surmonter ma difficulté à faire confiance aux hommes) et je suis devenue amie avec quelques hommes de qualité au cours de ce processus. Je suis arrivée à voir la réalité : il existe des femmes bonnes, et des femmes mauvaises, tout comme il existe des hommes bons et des hommes mauvais. J'ai simplement passé plus de temps avec ces derniers !

DES PRATIQUES DESTRUCTRICES ET OPPRESSANTES

L'industrie de la pornographie perpétue un mensonge, elle nous vend l'idée que les femmes et les hommes sont fondamentalement complètement différents. Les femmes sont là pour être utilisées, photographiées et filmées comme des animaux sexuels, car c'est ce qu'elles veulent, ce qu'elles aiment, et c'est comme cela qu'elles prennent leur pied (regardez ce sourire !). Les hommes, par ailleurs, sont là pour dominer, pour violer, impunément. Tout cela sous le prétexte de la « *liberté d'expression* », d'un « *amusement inoffensif* », qu'on ne « *change pas les hommes* ». On excuse, non, pire que ça, on attend des hommes qu'ils se comportent d'une certaine manière, qu'ils traitent les femmes d'une certaine façon, pour être des hommes.

Le message latent est clair : si vous n'utilisez pas la pornographie, si vous ne traitez pas les femmes comme des objets sexuels, des parties de corps qui existent pour votre plaisir, vous n'êtes pas vraiment un homme.

De même, une femme qui demande si une industrie qui vend le corps des femmes, qui se fait des sommes d'argent énormes non pas pour les femmes qu'elle utilise mais pour les hommes qui les vendent, « *renforce le pouvoir des femmes* » et les « *libère* », est taxée de pudibonderie.

L'industrie du sexe est arrivée à quelque chose de remarquable : elle a récupéré à son compte le langage du féminisme et le choix de défendre ses pratiques destructrices et oppressantes

Et la société l'a parfaitement accepté. Je ne pense pas qu'il soit facile pour qui que ce soit, homme ou femme, de s'insurger contre ce qui est désormais perçu comme normal et le courant dominant. La société a rendu naturel quelque chose qui ne l'est absolument pas, qui opprime à la fois les femmes et les hommes. Il n'y a rien de nouveau dans l'oppression des femmes, mais **la façon dont l'industrie du sexe cherche à saper ses opposantEs en posant en protectrice de la liberté d'expression, de la justice et de la liberté, représente une sorte de « coup de génie », qui rend le combat contre ce type d'abus encore plus ardu.**

Les mensonges que l'industrie du sexe nous raconte et nous vend ont des retombées négatives sur les femmes et sur les hommes. Mais nous ne sommes pas obligéEs de les gober. Je pense que les femmes et les hommes sont égaux, et qu'une relation saine entre les femmes et les hommes doit se fonder sur le respect de leur dignité et de leur humanité communes. Si nous nous coupons, nous saignons tous. Nous sommes tous blessés si on nous frappe. Dire aux hommes qu'ils sont moins « *virils* » parce qu'ils ne traitent pas les femmes comme des objets sexuels ne leur rend pas service, pas plus que de taxer les femmes de « *pudibonderie* » parce qu'elles souhaitent être traitées comme plus que des objets sexuels.

IL FAUT DU TEMPS POUR RECONSTRUIRE LA CONFIANCE

En tant que survivante de la pornographie, de la prostitution et de la violence conjugale, il n'y a rien de plus pénible pour moi que de regarder les autres se battre pour défendre les « droits » des autres femmes à être traitées comme je l'étais

Il n'est guère surprenant qu'une industrie aussi profitable se défende bec et ongles contre les attaques. Plus étonnant peut-être, c'est que notre société l'ait accepté si facilement. **Dans mon expérience, une bonne partie de l'inaction autour des inégalités sur lesquelles se fonde l'industrie du sexe est basée sur une pure ignorance.** Les personnes qui n'ont aucune expérience de l'industrie du sexe voient les arguments qui leur sont présentés (par l'industrie du sexe elle-même) et tombent dans le piège de ce qui apparaît superficiellement comme un « choix » et un « renforcement du pouvoir » des femmes.

En tant que survivante de la pornographie, de la prostitution et de la violence conjugale, il n'y a rien de plus pénible que de voir les autres se battre pour défendre les « droits » des autres femmes à être traitées comme je l'étais. Les arguments invoqués par les défenseurs de l'industrie du sexe sont abstraits, impersonnels, distanciés, et édulcorés au-delà de toute expression. Je défie quiconque, homme ou femme, qui a été témoin de ce que j'ai moi-même vécu, qui a fait les mêmes expériences que moi – violée, battue, menacée, vendue – de continuer à défendre les pratiques de l'industrie du sexe. L'utilisation des femmes par l'industrie du sexe les touche personnellement ! Être nue et utilisée encore et encore est aussi intime que possible.

Donc bien que je reste prudente dans mes interactions avec les hommes (tout comme avec les femmes d'ailleurs : il faut du temps pour reconstruire la confiance lorsqu'elle a été aussi malmenée), je ne gobe pas le mensonge de l'industrie du sexe qui veut que les hommes soient à la merci de leurs hormones, contrôlés par leur pénis. Je pense que les hommes méritent plus de crédit que cela. Les femmes et les hommes qui s'opposent à ce que l'industrie du sexe fait à notre société, et à la manière dont elle traite les personnes qui l'utilisent, doivent conjuguer leurs forces et faire front ensemble. Le triomphe du mal se nourrit de l'inaction des bonnes personnes. **Il est temps de nous faire entendre, côte à côte, femmes et hommes.**



Muriel

« J'ai enfin l'impression d'exister »

Moi, mon rêve, c'était d'ouvrir un commerce. Mon « ami » possédait un café que j'ai pris en gérance. Tout aurait pu marcher si on n'avait pas confondu la caisse et les bénéficiaires... Bref, le commerce, à mon nom, a été mis en liquidation judiciaire. Déjà, je m'étais vite rendu compte que cet homme-là, marié par ailleurs, avait profité de moi dans la prostitution et qu'il était en train de continuer ; je servais toujours de main-d'œuvre à bon marché.

Quand j'ai voulu le quitter et que je suis partie à l'autre bout de la France, il m'a poursuivie avec un fusil à pompe. Je ne craignais pas pour ma vie, je savais que c'était juste pour me faire peur, mais je suis revenue pour que ma famille vive tranquille. Comme je n'avais plus d'appartement, c'est lui qui m'a hébergée. Résultat, j'ai remplacé la serveuse et j'ai bossé comme une damnée. Je pouvais passer une semaine sans mettre le nez dehors. Autrement dit, j'avais quitté la prostitution pour encore plus d'enfermement ! À ce moment-là, j'ai fait un calcul. Je me suis fait faire un enfant ; j'avais trop peur que, le temps de rencontrer quelqu'un, de réussir à lui faire confiance, il soit trop tard. Après, je suis partie et je me suis fait héberger par une amie, mais ça ne me convenait pas.

Avec le bébé, j'ai pu toucher l'API^[1] et ça allait à peu près. Mais je sentais que je piétinais. J'ai fait un bilan professionnel : ce que j'aurais voulu, c'est travailler dans le social mais je n'avais pas les diplômes. Alors je me suis tournée vers la cuisine, qui me plaisait. J'ai fait des stages, mais au bout, pas de boulot. C'est alors que j'ai eu une proposition d'embauche d'une association avec laquelle j'avais été en contact. J'avais très envie d'accepter et en même temps une peur terrible du caillou qui viendrait se mettre en travers du système... Et puis j'ai commencé il y a six mois. Avec un statut de salariée.

Ma première feuille de paie, je l'ai regardée pendant une semaine ! Le jour où je vais avoir une maison, je crois que je vais l'encadrer. Quand j'ai commencé mes stages de cuisine, j'ai enfin eu l'impression d'exister. Là, j'ai pris conscience que ma vie allait changer. J'ai stoppé toute relation avec le père de ma fille et j'ai pu rencontrer quelqu'un d'autre. Je lui ai tout dit. C'était un client du café, un copain. Je n'étais plus avec quelqu'un de marié, j'avais ma vie à moi. Et je travaillais. La page était tournée

J'AI ENFIN UNE PLACE DANS LA SOCIÉTÉ

Maintenant, quand je me regarde dans la glace, il n'y a plus de taches noires. C'est complètement une autre sensation. Avec mon travail, j'ai enfin ma place dans la société. Je suis devenue quelqu'un d'utile. Même si ce n'est pas toujours simple puisque j'ai affaire à des jeunes qui me parlent de violences, parfois même de prostitution...

La première fois que c'est arrivé, j'ai été mal pendant une semaine. Parmi les jeunes que je rencontre, parfois je me revois. Je cherche des yeux la fille qui me ressemble le plus, je l'observe, j'essaie de savoir si elle est en danger. **Mais je garde le silence sur ce que j'ai vécu. Si jamais j'en parle, je serai fichée comme ancienne prostituée.** Les gens ne me connaîtront plus comme être humain, je ne serai plus capable de rien. Je ne peux pas dévoiler mon passé, parfois j'en ai la tête qui explose. J'ai envie que les autres ne passent pas par où je suis passée. Mais je ne peux pas le dire.

Je me rends compte maintenant du manque d'information dans lequel j'ai vécu dans ma famille. Aucun dialogue, rien. Sur le sexe, pas un mot. Sur la prostitution non plus. Maintenant, je découvre les choses, une étape après l'autre. Je fais une espèce d'auto-analyse. Quand j'étais prostituée, m'habiller pour y aller, c'était comme mettre un uniforme. C'était une autre personne. Je n'avais pas la même façon de penser que dans les moments où j'étais chez moi. Je séparais les deux mondes. Je faisais tout pour être méconnaissable : je changeais de nom, de coiffure, de maquillage. Je voulais pouvoir me promener dans la rue sans être dévisagée, insultée.

JE VOUDRAIS DIRE QU'ON PEUT Y ARRIVER

Les gens se demandent comment on peut en arriver à se prostituer. Je crois que c'est un manque. Manque d'affection, de reconnaissance. Pour d'autres, manque de drogue. En tout cas, manque d'exister. Quand on est dans ce manque-là, il suffit de rencontrer quelqu'un qui connaît le circuit...

À dix-huit ans, j'allais dans un café près de chez ma mère. J'avais lié connaissance avec le patron. Pour moi, il était la seule personne qui m'écoutait. Maintenant, je me rends compte que c'est lui qui m'a donné les adresses. J'étais la fille d'ouvrier type et il m'entendait dire que je n'avais pas de fric... Au départ, je disais que j'étais venue à la prostitution toute seule. Maintenant je vois les choses autrement.

Au début, quand j'ai arrêté la prostitution et que je sentais que je perdais la motivation, je retournais voir les filles prostituées. J'allais boire un verre avec elles. J'avais l'impression qu'elles étaient toujours dans le caniveau et que j'étais une marche plus haut. Ça me redonnait du punch. Maintenant je n'en ai plus besoin, au contraire. Je les fuis. Pour moi, aujourd'hui, ce ne sont plus des personnes fréquentables. Elles ont un pouvoir pour influencer, elles sont calculatrices. Je ne peux plus les affronter. Par contre, je suis prête à faire des efforts pour rencontrer celles qui veulent en sortir. Pour essayer de les aider, pour les faire bénéficier de mon expérience. Il faut que ce soit utile, je ne vais pas me casser le moral pour rien. Mais je voudrais leur dire qu'on peut y arriver !

J'EXISTE, JE SUIS UTILE, NÉCESSAIRE MÊME

À l'époque où je me prostituais, je me souviens qu'en voyant approcher l'heure, j'avais mal au ventre, mal à la tête. Personne ne m'obligeait mais je me faisais un devoir d'y aller. Il fallait bien de l'argent. Et puis on aurait pu croire que ma place était vacante...

Les clients ? Avec le recul, je les vois surtout comme malheureux. Il y a ceux qui cherchent une relation de rêve, qui espèrent un sentiment de la part de la prostituée. Ils voudraient être uniques par rapport à des milliers, comme à un concours ; être le premier, réussir l'impossible. Il y a ceux pour qui la femme n'existe pas. Ceux aussi qui sont en grande détresse, qui recherchent la même chose que les personnes prostituées, la reconnaissance, l'affection. Et ceux qui se sentent rejetés, qui pensent qu'elles sont les seules à pouvoir les accepter.

Maintenant, j'ai vraiment ma place. Je m'apprête à signer un CDI^[2]. J'existe, je suis utile, nécessaire même. Parce qu'il y a un domaine où on est peut-être irremplaçable, c'est dans le feeling : j'ai ma place auprès des personnes qui me choisissent, qui viennent vers moi. Celles avec qui s'échangent des choses fortes.

Je dirai tout à ma famille. Pour moi, la première des choses, c'est le dialogue avec ses enfants. Je ne referai pas ce qu'ont fait mes parents.



[1] API : Allocation de Parent Isolé.

[2] CDI : Contrat à Durée Indéterminée.

Julien

« A cette époque, rien ne nous dissuadait de devenir clients... »

J'ai un passé de marin. Je suis resté cinq ans dans la Marine, de 1975 à 1981 : une trentaine d'escales, une quinzaine de rencontres avec des personnes prostituées. Je dis « rencontres » car je cherchais vraiment des rencontres avec des femmes, ce qui bien entendu ne fut jamais le cas, ces personnes ne donnant jamais accès au côté non prostitué d'elles-mêmes, à de rares exceptions près. Nous étions dans une relation marchande où seul mon argent comptait.

Ce que je peux dire aujourd'hui, c'est qu'à l'époque, pour un certain nombre de mes collègues comme pour moi, le niveau de connaissance de la sexualité féminine était voisin de zéro.

On se laissait séduire par ces femmes. Elles étaient très fortes, très belles, et nous très naïfs. On oubliait que c'était des prostituées. **On était vite rappelés à l'ordre** : un quart d'heure, c'est tant. On se faisait piéger. Tout cela parce qu'on n'avait pas été éduqués. On ignorait ce que c'était, la sexualité.

J'ai eu ma première relation sexuelle à 19 ans avec une jeune femme prostituée de Djibouti. **C'était une relation très ambiguë.** J'ai payé les deux premières fois, ensuite je la voyais tous les jours et je ne payais plus en argent. Je suis resté plusieurs mois. C'était presque une vraie relation. Elle était comme la reine de Saba dans ses grands voiles noirs et pour moi, c'est resté une image forte.

La deuxième femme que j'ai connue était une vraie prostituée. À l'étranger il n'y avait pas d'autre choix, on ne pouvait rencontrer que des prostituées. Moi, je cherchais à rencontrer des femmes et j'essayais naïvement de donner du plaisir à ces femmes qui se vendaient. **On ignorait tout de l'existence des désirs de ces personnes.** Le monde de la prostitution est un monde clos qui **enferme les prostituées** mais aussi, d'une certaine façon, les clients qui y entrent. À l'intérieur, tout semble normal. **Il faut vraiment une certaine volonté pour réaliser la réalité** des situations qui y sont vécues.

En Indonésie, il y avait des boîtes de nuit où des femmes dansaient derrière des vitres, on payait pour danser et pour une passe. C'était le désir de sentir une **présence** féminine. Je me souviens aussi de choses très dures. À Bombay, j'ai eu un choc terrible en passant dans un quartier où les femmes étaient dans des box avec des grilles, **la rue des femmes en cages.** Elles étaient prostituées pour la clientèle locale et pouvaient faire cent passes par jour. Les étrangers n'y allaient pas.

Cette vision m'avait bouleversé. C'est aussi en Asie, que j'ai accompagné des copains dans des bidonvilles. Les passes avaient lieu à côté des enfants, sur les lieux où vivaient les familles, derrière un rideau ; parfois avec des préservatifs, parfois sans. Ça, je ne pouvais pas.

UNE EXPÉRIENCE DÉSOLENTE

Petit à petit, j'ai cessé « d'y aller », de consommer ces corps vides. Je ne me souviens pas d'un moment de rupture brutale mais d'une suite de prises de conscience. Il y avait ce que je vivais et voyais, et qui devait interpeller en moi le côté humain **qui ne pouvait pas continuer à se laisser abuser : tous les chocs que j'ai décrits, toutes ces images** qui ont du contribuer à me faire prendre conscience de la responsabilité des clients. Et puis les femmes ont toujours représenté pour moi un univers passionnant. J'ai voulu comprendre leur sexualité et je suis tombé sur le rapport Hite en 1977^[1]. En 1976, sa parution avait fait l'effet d'une bombe. Cette lecture m'a fait prendre conscience de **l'importance du désir** dans la sexualité.

En France, à l'époque, j'avais le temps et la possibilité de rencontrer des femmes autres que des prostituées. Le temps de la séduction. Il m'est arrivé d'aller à « Chicago », le quartier chaud de Toulon, mais sans être client. J'ai eu l'occasion de discuter avec des filles avant les heures où les clients débarquent. **J'avais le désir de comprendre.** Je crois avoir saisi à ce moment-là qu'on ne pratique cette activité que sous une forme ou une autre de contrainte. Et puis j'ai oublié tout ça pendant trente ans.

Dans les années 90, j'ai rejoint *Aide et Action*, une ONG qui se consacre à l'éducation des enfants à travers le monde. J'ai alors rencontré des associations féministes, j'ai réfléchi au fait que **la question des enfants était liée à celle de la condition des femmes.**

Cette réflexion est venue s'ajouter à d'autres choses : la souffrance que j'avais pu lire sur des visages de jeunes femmes prostituées, la médiocrité, voire la nullité du rapport que l'on peut avoir avec ces femmes – il n'y a pas souvent de plaisir –, j'ai cheminé. J'ai aussi beaucoup évolué à partir du moment où je suis devenu père.

Je ne porte pas l'histoire de mon aventure dans la marine comme un fardeau. Je n'ai pas honte. **Je veux juste témoigner du fait qu'à cette époque, rien ne nous dissuadait de devenir clients et que l'éducation ou la loi auraient pu nous éviter cette expérience désolante.**

Personne ne nous avait expliqué que notre désir, sans réciprocité, pouvait faire du mal. Aujourd'hui, je considère que j'ai été un homme violent car je pense sincèrement que **des rapports sexuels non désirés sont une violence**. Même si j'ai été un client qui considérait la personne prostituée comme une femme à part entière, j'ai ignoré son propre désir, j'ai nié la part intime de sa personne. **Maintenant je pense que le plus doux des clients reste tout de même le plus doux des bourreaux.** Mais on ne peut prendre conscience de cela qu'en se projetant soi-même dans la situation prostitutionnelle.

Que ressentirions-nous si notre propre désir était nié, si nous étions imposées des relations avec des êtres non désirés, et à répétition ? Est-ce que l'argent est un baume qui permet de cicatriser les violences ou une armure qui permet de s'en protéger ? Est-ce que l'argent permet aux bourreaux de ne pas l'être ? Oui, les personnes qui ne prennent pas en compte le désir de leur partenaire sont violents. Cela va bien au-delà de la prostitution.

ON N'EST PAS MACHISTE DE NAISSANCE

L'essentiel, c'est le désir partagé. La sexualité ne peut être épanouissante qu'à la condition d'une véritable relation qui s'établit sur les fondations du **désir partagé**. Je me demande d'ailleurs si on ne pourrait pas parler pour le client d'un **violeur par omission** : négligence de l'autre, oubli des droits humains... Et je ne peux que militer pour une sexualité épanouissante, non une sexualité exutoire de nos frustrations, de nos peurs ou de nos désirs de toute puissance.

J'ai beaucoup discuté de tout ça avec des partenaires et avec des amies. Ce que je peux dire aujourd'hui, c'est que nous les hommes ne sommes pas les seuls ignorants de la sexualité féminine. Bien des femmes le sont aussi. Cette ignorance, je la vois comme le résultat du fait que le plaisir a été monopolisé depuis des millénaires par le regard masculin. Et c'est toujours le cas, on le voit avec la pornographie.

La libération sexuelle a eu lieu dans les années 70 mais **la révolution sexuelle n'aboutira que le jour où elle aura comme fondement le désir sexuel partagé**. Il n'y a toujours pas de véritable éducation à la sexualité et c'est toujours un sujet qu'il est difficile d'aborder. Ce qui me paraît incompréhensible, c'est que nous avons pourtant aujourd'hui tous les outils, la science, la psychologie, l'histoire pour enseigner des relations sexuelles épanouissantes. **Mais la domination masculine est un désastre qui a la vie dure et le machisme reste d'actualité presque partout sur la planète.**

Pour moi, **il est moins frustrant de se masturber que d'aller voir une prostituée**. Avec une prostituée, on est frustré deux fois : sur le plan sexuel et sur le plan relationnel et émotionnel.

Beaucoup d'hommes ne seraient pas clients, il suffirait que l'on parle avec eux. Il faudrait monter des groupes de parole ; redonner confiance à ces hommes, les faire réfléchir à ce qu'est un rapport sexuel non désiré, **interroger la manière dont on les éduque** : toujours la maman et la putain, la virginité pour les filles et la conquête pour les garçons. Les garçons doivent être performants, ils doivent dominer.

En réalité, beaucoup d'hommes sont mal avec ça. On n'est pas machiste de naissance. Le plaisir de sa partenaire est important pour l'épanouissement d'un homme. Mais comment sont éduqués les garçons ? Ils ne peuvent qu'être frustrés.

POUR UNE VÉRITABLE ÉDUCATION À LA SEXUALITÉ

« Ce que je souhaite, c'est que plus personne n' imagine qu'il est normal d'acheter ou louer tout ou partie d'un corps pour satisfaire ses propres désirs »

J'ai rejoint le Mouvement du Nid, et je participe activement à la prévention. L'éducation est essentielle. Mais pour dissuader les clients, elle ne me paraît pas suffisante. À mon niveau, je sais que la loi, l'interdit, aurait été un appui. **On peut difficilement faire de la prévention éducative et ne pas l'assortir d'une sanction.** C'est une question de cohérence. Pour moi, la loi doit dire clairement : vous n'avez pas le droit d'acheter ou de louer le corps d'autrui, ceci même avec son consentement.

C'est pour cette raison qu'après mûres réflexions, je me positionne en faveur d'une pénalisation des clients. Aujourd'hui la loi reconnaît la violence routière. Même si on peut s'interroger sur le bien fondé des radars fixes, **il était nécessaire que la société envoie un message fort et cohérent en accord avec la prévention**, qu'elle mette en garde sur les risques — la mort n'arrive pas qu'aux autres tout comme la prostitution ne concerne pas que

les autres. Je pense aussi au massacre des éléphants. Il fallait interdire le commerce de l'ivoire. Si la loi n'a pas stoppé à 100 % les tueries, elle a quand même paralysé le système.

On peut **imaginer différentes formes de sanctions**. Pourquoi pas l'obligation de participation à des groupes de parole avec des associations et des personnes prostituées sorties du milieu qui disent la réalité de leur vécu, un peu sur le modèle des Alcooliques anonymes ? Ou une sanction pécuniaire ? Des travaux d'intérêt général ? **Il faudrait réfléchir à cela avec des juristes.**

Tout est possible. Après tout, l'esclavage a disparu, ce qui était incroyable il y a deux siècles. La peine de mort également ; et le « *devoir conjugal* »... Ce qui était considéré comme du consentement – les rapports forcés dans le mariage – est devenu un **viol conjugal**.

NE PLUS IMAGINER NORMAL D'ACHETER UN ACTE SEXUEL

Aujourd'hui, on invoque le consentement pour tout justifier. Aussi bien la prostitution que l'euthanasie. Mais c'est facile d'amener quelqu'un à « consentir ». Mon expérience d'accompagnement des personnes en fin de vie m'a appris que les demandes d'euthanasie ne sont que rarement des demandes de mort. Avec un bon accompagnement, cette demande disparaît dans la majorité des cas. **Aujourd'hui, au nom du consentement, en voulant défendre la prostitution, on valide les violences extra-conjugales tout en prétendant lutter contre les violences conjugales.**

Ce que je souhaite, c'est que plus personne n'imagine qu'il est normal d'acheter ou louer tout ou partie d'un corps pour satisfaire ses propres désirs. Ce à quoi j'aspire, c'est de vivre dans une société qui établisse clairement comme fondation d'une sexualité épanouissante le désir partagé. **Pour moi, l'avenir réside dans le fait de faire reconnaître les rapports sexuels non désirés comme une violence, la prostitution en étant après le viol l'extrême expression** ; de faire prendre conscience que le moteur essentiel de ce système, ce sont les clients, sans lesquels la prostitution ne peut exister.



[1] Le rapport Hite : pour la première fois, 3 000 femmes de 14 à 78 ans s'expriment avec franchise et émotion sur leur vie sexuelle. Une nouvelle interprétation de la sexualité féminine. Shere Hite, Paris, Laffont, 1977.

Laurence 1/2

« J'ai fait et subi sexuellement les pires horreurs »

C'est vulgaire, c'est choquant, n'est-ce pas ? Cela vous dégoûte ? Et pourtant, il y a des choses bien plus écœurantes, des choses qui vous traumatisent pour le restant de votre vie, qui vous marquent à jamais, qui vous empêchent de vivre. J'ai fait et subi sexuellement les pires horreurs. Je ne pensais même pas que cela existait.

Coucher avec un homme est une chose mais assouvir les fantasmes les plus avilissants en est une autre. Si vous saviez le nombre d'hommes agressifs, violents, à la limite de la folie et relevant du domaine psychiatrique, que j'ai pu rencontrer ! Pour moi, 2 % des clients viennent voir une prostituée pour soulager un besoin physique, en d'autres termes se vider les couilles. Ce qui veut dire qu'au palmarès des détraqués sexuels, il nous en reste... 98 % !

Je me rappelle du deuxième homme avec lequel je me suis prostituée. J'étais tremblante de peur et j'avais l'impression qu'à cet instant précis (moment inoubliable, malgré l'alcool que j'avais bu) mon cœur allait exploser. Je me rappelle de l'écœurement que j'ai ressenti face à ce pervers qui me léchait tout le corps en éjaculant... J'avais envie de le tuer. Au lieu de ça, je me suis tuée.

J'ai fait la morte comme j'avais toujours su le faire durant mon vécu de l'inceste avec mon beau-père, Jacques. Je me disais intérieurement : « Tu peux y aller, mon con, je ne ressens rien, je suis morte ».

IL ME PAYAIT POUR ÊTRE INSULTÉE ET HUMILIÉE

Je me souviens avoir torturé des hommes qui me le demandaient. Le fantasme d'un de mes clients était que je lui fasse mal en lui écrasant les testicules avec mon pied, armé d'une chaussure à talon aiguille. Il me demandait aussi de lui serrer très fort les testicules avec une cordelette.

Dans la panoplie des monstruosité, je me souviens d'un homme qui me payait uniquement pour être insulté et humilié. D'autres encore me payaient pour jouer ce qu'ils voyaient dans les films pornographiques. J'étais une actrice qui devait se conformer au désir du réalisateur et dire des choses bien précises prévues dans leur scénario.

Il y avait aussi les partouzes où nous étions plusieurs prostituées à répondre aux attentes de plusieurs clients en même temps. Huit femmes sur le même lit... faut-il en raconter plus ? D'autres étaient des voyeurs ; des hommes qui aimaient regarder leur femme couchée avec une autre et qui se masturbaient pendant ce temps-là dans le coin de la pièce. Certains arrivaient même avec l'amant de leur femme.

Une nuit, je suis tombée sur un malade mental ; Il a tenté de me tuer en m'étranglant ; Il était convulsé par la haine. Heureusement, je payais très cher un « videur » dont le travail était de me protéger contre tous ces tarés. Si je n'avais pas laissé les clefs à l'extérieur et si je n'avais crié, je serais morte.

Le pire, dans tout ce que j'ai vécu, était de sodomiser certains clients avec un gode en cuir. À chaque fois que je devais enfoncer cet horrible gode dans leur anus, j'avais des malaises physiques insoutenables. Au point de tomber dans les pommes. **À chaque client, je me précipitais sous la douche, tellement je me sentais souillée. Humiliée.**

J'avais terriblement mal au vagin. Mais le pire, dont je garde un souvenir impérissable, était... l'état de mes dents. J'ai honte d'écrire ce que je vais vous rapporter là... Pour éviter trop de rapports sexuels qui détruisaient mon vagin, à chaque client, je tentais de négocier une fellation. Bien entendu, le client en voulait pour son argent, c'est-à-dire que j'aillie jusqu'au bout de cet acte. Le résultat était que j'avais une plaque dentaire impressionnante dont je ne parvenais pas à me débarrasser malgré des brossages de dents répétés.

Même si ce que j'écris vous révulse, c'est pourtant l'exacte réalité...



Laurence 2/2

Renaître de mes hontes

Vingt-huit ans après avoir connu les trottoirs de la rue Saint-Denis, Laurence a écrit un livre^[1] où elle ose pour la première fois, selon ses propres mots « nettoyer (sa) honte » et « prendre le risque de déplaire aux autres et à la société.

Ce livre, c'est le symbole de ma transformation. J'ai passé quatre années à l'écrire, quatre années à regarder en face quelque chose qui m'a empêchée de respirer jusqu'à l'âge de 45 ans, alors que j'avais donné du sens à ma vie et réalisé ce à quoi j'aspirais : la honte. Honte d'être née, honte de n'avoir pas été aimée, d'avoir été rejetée, honte d'avoir été victime d'inceste, honte d'avoir été prostituée, honte d'avoir été alcoolique.

J'ai grandi dans la peur et dans l'idée qu'il fallait se taire. Pour survivre, j'ai développé un comportement que l'on appelle l'inhibition : passer inaperçue, me laisser faire. J'ai donc fait la morte lors de l'inceste et j'ai continué dans la prostitution.

Ensuite, j'ai eu honte d'avoir accepté d'être la poupée de ces hommes que la société appelle gentiment des « clients ». Pour continuer à vivre, pour être aimée par les autres, j'ai tout fait pour cacher toutes ces hontes. J'ai utilisé un outil puissant : l'alcool. Mais l'alcool est un piège infernal puisque qu'il entretient la honte.

SORTIR DU SILENCE

Je me suis donc tue pendant plus de vingt ans. **J'étais prisonnière d'une double contrainte** : si j'osais parler, je prenais le risque d'être rejetée. Si je me taisais, je devais continuer à supporter le poids de la honte et de la douleur.

Ces quatre années d'écriture ont été très dures. Mon corps a parlé. J'ai souffert de contractures qui m'ont paralysée, de maux de ventre à rester pliée en deux, de vomissements, de crises de sanglots pendant des semaines. Replonger dans mon histoire me renvoyait à un torrent d'émotions et de sentiments : le chagrin, l'isolement, la colère, la haine, la honte, la culpabilité...

J'ai voulu que ce livre parle de l'expérience de la honte. Il en existe peu sur ce thème et ils sont le plus souvent théoriques. En disant mes hontes, je voulais aussi dénoncer les préjugés. Oui, l'alcoolisme est une souffrance. Oui, la prostitution est une souffrance. Je ne peux plus supporter d'entendre qu'elles aiment ça ou qu'il faut des putes pour éviter à nos filles d'être violées ! Moi qui ai vécu la prostitution, je l'ai ressentie comme un viol, ou plutôt des viols incessants ; comme la destruction et l'anéantissement d'une partie vivante de moi-même. Mon vécu de prostituée n'a fait que renforcer ma honte d'exister.

Mais je n'ai pas choisi le pathos. Mon sujet, c'est la résilience ; le processus qui m'a permis de transformer mon vécu : de faire de mon expérience de vie une force ; de changer le « à cause de » en « grâce à ». Si j'ai écrit ce livre, c'est pour me libérer mais aussi pour éclairer tous ceux qui sont confrontés à leurs hontes, pour leur transmettre l'idée qu'ils peuvent en sortir et aller vers leur propre transformation. Guérir, ce n'est pas oublier mais accepter pleinement nos blessures pour vivre avec. Aujourd'hui, après avoir donné du sens aux événements de ma vie, je suis convaincue que chacun d'eux recèle l'opportunité de « grandir » même si cela peut être douloureux.

Je retrace donc mon enfance, le manque d'amour, la maltraitance, l'inceste. Mon adolescence avec la rue, la drogue, l'alcool, l'autodestruction. Je raconte mes addictions, la boulimie, les fugues, la défonce, ma rencontre avec des « amis », les recruteurs d'un réseau de proxénètes ; et à 17 ans l'enfer de la rue Saint-Denis, surveillée jour et nuit. **Je décris le défilé des « clients », leur indifférence, la violence, ma sexualité détruite** ; puis les petits boulots, les dépressions, les démissions, l'utilisation forcée que j'ai pu faire de ma séduction pour espérer gagner l'amour des autres, ma vie sentimentale chaotique, mes rechutes dans l'alcool.

Mais surtout je montre le chemin de réparation qui m'a permis d'accepter la réalité. Après trente ans passés à vivre dans le silence, je raconte les souffrances liées à mes traumatismes mais aussi mon long travail de psychothérapie, mes formations, mes diplômes, mes lectures ; et puis mes rencontres avec de formidables « tuteurs de résilience^[2] » aussi bien au Mouvement du Nid que chez les Alcooliques Anonymes ou chez les moines bouddhistes.

La psychothérapie a réveillé beaucoup de douleurs mais elle a été le levier qui m'a permis de conquérir une formidable énergie de vivre. J'ai pu décrypter mes croyances, ces lunettes noires que l'on a sur le nez et qui déforment nos réalités : d'abord **ma croyance en ma nullité**. J'ai compris comment j'avais répété des situations d'échec qui venaient confirmer à mes propres yeux l'idée que je ne valais pas grand-chose ; comment cette idée m'avait inconsciemment fait prendre de mauvaises décisions. La certitude que les hommes sont des abuseurs m'a conduite plusieurs fois à vivre des abus sexuels. Tout ce chemin de reconstruction m'a permis de décrypter mes malaises et la répétition des vieux scénarios : mes rencontres successives avec des proxénètes par exemple...

En plus, en avançant dans cette voie, j'ai commencé à nourrir une véritable passion pour la psychologie, les relations humaines, la communication, le développement de la personne. Et surtout, j'ai fait une découverte sans précédent. C'est quand j'ai osé dire mes hontes, quand j'ai osé demander de l'aide, que j'ai reçu les plus beaux cadeaux de la vie.

TÉMOIGNER PUBLIQUEMENT

Aujourd'hui, grâce à ce processus d'écriture, je suis prête à témoigner publiquement et à me battre contre le système prostitutionnel. Bien sûr, écrire ce livre m'a fait traverser des moments d'inquiétude ; d'abord pour mes enfants. Un de mes fils est atteint d'une forme d'autisme, le syndrome d'Asperger, et je ne voudrais pas qu'il soit traité de « sale autiste » et en plus de « fils de p... » Parfois, j'ai peur. Mon mari me soutient. Je suis prête, mais je ferai tout pour protéger ma famille et me protéger moi. Je ne signe d'ailleurs que de mon prénom et de mon pseudo « Noëlle » pour **rendre hommage à cette jeune femme** qui à l'époque avait si honte d'elle lorsqu'elle témoignait à visage caché.

Cette question du témoignage a toujours pris une place centrale dans mon histoire. Je pense à mes témoignages sur mon vécu de prostituée. J'en ai donné plusieurs, pour le Mouvement du Nid puis pour la presse, la radio, la télévision ; pour le dessinateur Derib, en participant au scénario de la BD de prévention *Pour toi Sandra*. Même si je témoignais dans l'anonymat parce que je n'étais pas encore prête à me dévoiler en public, oser dire ce qu'était la réalité de la prostitution m'a permis de goûter à un sentiment nouveau : me sentir utile, avoir ma place.

J'ai non seulement découvert que, malgré mon trac, **les mots sortaient de ma bouche portés par une énergie que j'ignorais**, mais aussi que mes témoignages avaient le pouvoir d'aider d'autres personnes. Sans le savoir, je transmettais deux messages : le premier, destiné aux personnes en difficulté, il est possible de s'en sortir et de revivre. Le second, au grand public : la prostitution est une atteinte aux droits humains, une réalité qui pourrait bien devenir l'une des hontes de notre temps.

S'ENGAGER

Pendant 28 ans, j'ai fui tout ce qui touchait à la prostitution et à l'inceste. Je ne voulais rien lire sur le sujet, je zappais ; tout, les documentaires et même les films. Pour moi c'était insoutenable physiquement. Aujourd'hui, je suis prête. J'ai regardé le documentaire *Putains de guerre* (France 3, 20/02/2013) et je me suis demandé comment fait un soldat de l'ONU pour se servir de ces jeunes filles, souvent mineures, qui doivent faire cent clients par jour ! Je suis horrifiée devant tant d'irresponsabilité.

Il y a énormément de travail à faire. Ce qui me tient à cœur, ce sont les clients. Leur faire prendre conscience. Les discours qu'ils avancent pour se justifier me révoltent. J'ai envie de hurler mon indignation et ma colère. Mais en écrivant j'ai dépassé quelque chose. Paradoxalement, j'ai envie de comprendre ; et d'agir. Dans la masse de ces hommes, il y en a qui sont capables de prendre conscience de leurs actes abusifs. Mais pour que cela soit possible, il faut que nous osions dire. De même qu'il existe des groupes de parole de femmes violées, des contacts en prison entre victimes et agresseurs, il faut que les personnes prostituées parlent.

Mon objectif est aussi d'établir des contacts avec d'autres « survivantes » [NDLR : C'est le nom qu'ont choisi dans de nombreux pays des femmes anciennement prostituées, en lutte contre le système prostitueur]. J'en ai maintenant aux États-Unis et en Irlande et ces moments me mettent dans un état de bien-être total. **L'idée que l'on pourrait toutes se rejoindre, faire quelque chose ensemble, c'est pour moi l'état de grâce.**

J'en ai assez d'entendre à la télévision ces « escortes » (pour ne pas dire trop honteusement prostituées) avec leur sac Vuitton... qui disent « être tellement contentes de l'être ». N'avoir d'estime de soi qu'en achetant des trucs à 2 000 euros, c'est une bonne façon de cacher sa honte et le mépris de soi. Que restera-t-il de leur semblant de fierté le jour où elles seront vieilles ou sans argent ?

La plus belle chose que j'ai découverte au travers de l'écriture de mon histoire, c'est que c'est la quête d'amour qui m'a toujours donné l'étincelle de vie et le courage de m'en sortir. Je crevais d'amour sur ce trottoir de l'enfer. Petit à petit, j'ai appris à m'aimer, à aimer mon corps et à aimer mes blessures. Depuis que j'ai regagné l'estime de moi-même, je pense que ce ne serait plus possible pour moi d'être prostituée. Je pourrais me battre jusqu'à la mort pour dire « non » si on me forçait.

[1] Laurence a publié un livre relatant son expérience de « survivante de la prostitution » : « Renaître de ses hontes » éd. Le Passeur, 2013.

[2] Terme forgé par le psychiatre Boris Cyrulnik.



PROSTITUTION ET SOCIÉTÉ

Témoigner, expliquer, agir sur le système prostitueur

Mouvement du Nid-France – 8 bis rue Dagobert – BP 63 – 92114 Clichy Cedex
tél. : 01 42 70 92 40 – fax : 01 42 70 01 34 – courriel : nidnational@mouvementdunid.org
sites internet : www.mouvementdunid.org - www.prostitutionetsociete.fr

Association reconnue d'utilité publique et agréée par le Ministère de la Jeunesse et des Sports et le Ministère de l'Éducation nationale